

COLIN **NIEL**
DARWYNE

ROUERGUE
noir

Présentation

Darwyne Massily, un garçon de dix ans, légèrement handicapé, vit à Bois Sec, un bidonville gagné sur la jungle infinie. Et le centre de sa vie, c'est sa mère Yolanda, une femme qui ne ressemble à nulle autre, bien plus belle, bien plus forte, bien plus courageuse. Mais c'est compter sans les beaux-pères qui viennent régulièrement s'installer dans le petit carbet en lisière de forêt. Justement un nouvel homme entre dans la vie de sa mère : Jhonson, un vrai géant celui-là. Et au même moment surgit Mathurine, une employée de la protection de l'enfance. On lui a confié un signalement concernant le garçon. Une première évaluation sociale a été conduite quelques mois auparavant par une collègue qui a alors quitté précipitamment la région. Dans ce roman où se déploie magistralement sa plume expressive, Colin Niel nous emporte vers l'Amazonie, territoire d'une puissance fantasmagorique qui n'a livré qu'une part infime de ses mystères. Darwyne, l'enfant contrefait prêt à tout pour que sa mère l'aime, s'y est trouvé un refuge contre le peuple des hommes. Ceux qui le voudraient à leur image.

Colin Niel est l'une des grandes voix de la littérature noire d'aujourd'hui. Il a reçu de très nombreux prix littéraires et son roman *Seules les bêtes* (2017) a été adapté avec succès au cinéma par Dominik Moll. Toute son œuvre est publiée aux Éditions du Rouergue.

Du même auteur chez le même éditeur

Romans

Entre fauves, 2020

(Prix Libraires en Seine 2021, Prix du Livre pyrénéen 2021,
Prix Livres à vous 2021, Prix Libr' à nous 2021)

Seules les bêtes, 2017

(Prix Landerneau Polar 2017, Prix Polar en Séries 2017,
Prix Cabri d'Or de l'Académie cévenole 2017,
Prix Goutte de Sang d'Encre 2017, Prix Polars Pourpres 2017,
Prix du polar de la Librairie Les Arcades 2017,
Prix des lycéens d'Auvergne-Rhône-Alpes 2018,
Prix Cézam des lecteurs 2018, prix Flaubert 2019)

Série guyanaise

Les Hamacs de carton, 2012

(Prix Ancres noires 2014)

Ce qui reste en forêt, 2013

(Prix Sang pour Sang Polar 2014, Prix des lecteurs de l'Armitière 2014)

Obia, 2015

(Prix des lecteurs Quais du Polar/20 Minutes 2016,
Prix Polar Michel Lebrun 2016, Prix Mille et une feuilles noires du festival
de Lamballe 2016, Prix du Récit de l'Ailleurs Saint-Pierre-et-Miquelon 2016, Prix des lecteurs
Villeneuve-lez-Avignon 2016,
Prix Ancres noires 2017, Prix Étudiants du Polar 2017)

La Série guyanaise, 2018, édition intégrale, volumes 1 à 3

Sur le ciel effondré, 2018

(Trophée 813 du meilleur roman francophone 2019)

Livre illustré

La Guyane du capitaine Anato, 2019
avec des photographies de Karl Joseph

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Tanja Luther/Plainpicture

© Éditions du Rouergue, 2022

www.lerouergue.com

OceanofPDF.com

Colin Niel

DARWYNE

roman

ROUERGUE
noir

OceanofPDF.com

*À tous les Darwyne
Des villes et des forêts
Aux quémandeurs d'amour
Aux mendiants de l'attention
Aux enfances saccagées
De celles qui font les monstres
Comme une Amazonie
Après les bulldozers*

OceanofPDF.com

1

– *Son amou-our, durera toujours...*

Darwyne n'aime rien comme les chants d'adoration dans la bouche de la mère.

– *Son amou-our, calme la frayeur...*

À bien y réfléchir, il n'aime pas grand-chose de ces matins de culte à l'église de Dieu en Christ. Il n'aime pas la sensation de la chemise synthétique et collante sur sa peau moite. Il n'aime pas la façon qu'ont les autres garçons de le regarder en croyant qu'il ne s'en rend pas compte, depuis ce banc où ils se retrouvent chaque dimanche comme si c'était un jour d'école.

– *Son amou-our, réveille en douceur...*

Il n'aime pas le diacre à la cravate, non plus, celui qui se tient près du guitariste. Avec ses gros yeux et sa moustache, il lui rappelle les fois où la mère a demandé qu'on prie pour libérer son fils des mauvais esprits qui le persécutaient. Cela fait un moment que ce n'est plus arrivé, et Darwyne était petit à l'époque, mais il s'en souvient très bien. Il se souvient des mains qu'on apposait sur sa tête et ses épaules en disant des choses qu'il ne comprenait pas mais qui avaient rapport avec sa façon d'être. Il se souvient des bras de cet homme serrés très fort autour de son torse, pour l'empêcher

de retrouver ceux de la mère qui, les yeux fermés sur ses prières, ignorait les pleurs et la main tendue vers elle. Non, vraiment, il ne l'aime pas, le diacre.

– *Son amou-our, guérit la douleur...*

Mais entendre la mère chanter son amour pour Dieu notre Sauveur et Jésus-Christ son fils, ça, Darwyne aime énormément. Il sait que ce ne sont pas des choses à dire, que jamais elle n'aimera quelqu'un comme elle aime le Seigneur, mais il lui semble que dans cet amour sans bornes qui l'habite tout entière, il y a sa part à lui.

Oui, forcément, il y a sa part d'enfant.

Debout à côté d'elle dans son pantalon noir, il détaille ses gestes, le mouvement de ses mains dressées vers le faux plafond, le va-et-vient de sa tête au rythme de la musique. Les traits de son visage, oreilles yeux nez, cheveux tirés en un chignon impeccable. Ses bijoux et ses ongles vernis, aussi. Rien à faire, Darwyne a beau y penser, observer d'autres femmes lorsque bidon en main il patiente à la source, la mère, il la trouve magnifique. Une mère comme celle-là, c'est certain, il n'y en a qu'une seule à Bois Sec, et peut-être même dans le monde entier, il se dit parfois. Il suffit de voir comment la regardent les autres fidèles, d'ailleurs, les hommes en chemises à fleurs, les femmes dans leurs jupes grises, les enfants tout aussi apprêtés. C'est un peu comme si c'était elle qui dirigeait le culte et non la pastoresse dans son costume bleu électrique, là-bas sur l'estrade. L'adoration, personne ne la chante avec autant de ferveur qu'elle. Sa foi, il n'y en a pas un qui se risquerait à la mettre en doute.

– *Son amou-our, chasse nos erreurs...* clame-t-elle encore en écartant les bras pour mieux s'offrir à Lui.

Des guirlandes de crépon courent sous le toit de l'église, de part et d'autre du vidéoprojecteur acheté tout récemment. Il y a des fleurs en plastique et en tissu, aussi, dans des vases posés un peu partout, et ça non

plus Darwyne n'aime pas trop : avec leurs couleurs fluorescentes et la poussière qui s'accroche à leurs pétales, il trouve qu'elles ne ressemblent pas du tout à des vraies, ces fleurs-là.

La messe s'étire en matinée, aux chants d'adoration succèdent chants d'espérances, confessions, lectures bibliques que les fidèles suivent sur les Smartphones. Cent fois le Seigneur est loué, on le supplie de veiller sur les sinistrés de l'incendie qui la semaine dernière a ravagé vingt maisons dans un quartier tout proche, Dieu merci sans faire de victime. Darwyne se tortille sur son banc de bois, pense à sa sculpture en cours qui l'attend au petit carbet et qu'il espère bientôt finir, à tous ces projets minuscules qui lui remplissent la tête et qui n'ont rien à voir avec Jésus-Christ. Mais il se garde bien de broncher : il sait que c'est important, le culte. Très important, même. Il regarde passer la caisse en plastique pour les offrandes, écoute la pastoresse dire On ne va pas décevoir Dieu, qu'il faut l'adorer jusqu'à sa mort. Il goûte aux dernières paroles d'amour sorties des lèvres de la mère. Et il se lève enfin à l'achèvement de l'office.

Quand la paroisse se répand devant la façade blanche, que s'engagent les palabres sur le bitume défoncé, rumeurs d'expulsions prochaines par les forces de l'ordre, tenues de consultations médicales gratuites par une association, Darwyne et sa mère ne s'attardent jamais. Elle n'aime pas les cancans, c'est ça l'explication. Mais Darwyne, il croit que ça a un peu à voir avec lui, avec l'allure qu'il a dans sa tenue trempée de sueur, le genre de tenue qui va très bien aux autres enfants mais à lui beaucoup moins. La mère ouvre un grand parapluie pour faire un peu d'ombre, lui prend la main. Et fait :

– Allez, viens, petit pian. On rentre.

Darwyne boitille à sa suite, trébuche dans les nids-de-poule. Il faut marcher un peu pour rejoindre Bois Sec. Il n'y a pas d'église, là-bas : si les autorités se décident un jour à raser le quartier comme elles l'ont déjà fait

ailleurs, il ne faudrait pas que la maison de Dieu se voie menacée. Ils cheminent donc tel un couple mal assorti, elle haute et fière, lui bancal et voûté, le long de la route brûlée par le soleil équatorial. Ils dépassent l'atelier de mécanique, voitures au ventre ouvert étalées jusque sur le macadam. Les boîtes à lettres aux portes cabossées, fichées sur leurs piquets. Un pylône se dresse à l'entrée d'une ruelle, fléchi sous le poids des plantes grimpantes autant que des fils électriques reliés au réseau en un chaos indéchiffrable : ils piquent à droite pour s'enfoncer dans le quartier. Darwyne ignore les regards posés sur lui comme sur une bizarrerie, se glisse avec la mère dans les boyaux de Bois Sec. Mère et fils longent tôle, bois de récupération, grillage, bâches en lambeaux : les murs bricolés des *petits carbets*, ainsi qu'on nomme ici ce qu'on peut difficilement appeler maison. Ils traversent la cité de part en part, et se hissent sur les hauteurs de la colline pour gagner leur chez-eux.

Ç'aurait pu être un dimanche comme un autre.

Depuis une heure déjà, Darwyne est penché sur sa sculpture. Juché sur une souche renversée, à mi-chemin entre la lisière forestière et la baraque, il tient le futur sifflet entre ses doigts comme un artiste sa pièce maîtresse. Ça commence à prendre tournure, trois jours qu'il est dessus. Il pince les lèvres, fronce les sourcils. Son outil, c'est le couteau de cuisine de la mère, celui qu'elle utilise tous les soirs et pas que pour faire à manger. Il est grand comme son avant-bras, mais Darwyne s'en sert avec un soin d'orfèvre, use de la lame pour entailler l'objet, de la pointe pour perforer. Os animal ou morceau de bois, nul ne sait d'où il a rapporté ce débris, lui que la mère surprend parfois en train de fouiller dans la ravine où tout le monde jette n'importe quoi. Il époussette, souffle dans l'orifice, goûte au son ainsi produit : Non, ce n'est pas encore ça. Il relève la tête, échappe un de ces

sifflements dont il a le secret, court et aigu entre ses lèvres. Histoire d'attirer l'attention de la mère affairée dans sa bassine. Il la fixe un instant, pense Tu as vu ? Regarde ce que j'ai fait là.

Mais la mère ne bouge pas, les yeux rivés à sa lessive, l'air de laver sa propre vie. Les mains plongées dans l'eau mousseuse, elle noue et dénoue sans cesse pour essorer la crasse de leur quotidien. Alors Darwyne grimace, et se remet à l'ouvrage. Il pense, Tu le sais bien, petit pian, quand la mère est occupée, il ne faut pas la déranger. Surtout pour lui montrer un de ces trucs qu'elle n'aime pas te voir bricoler. Il façonne encore, entreprend d'élargir le trou, de limer les angles. Se répète en mantra, Oui, c'est parce qu'elle est occupée, juste pour ça. Mais il sait qu'il y a autre chose : il en a sous la tignasse, Darwyne, tout petit pian qu'il est. Et lorsque le téléphone de la mère se met à vibrer sur le béton, qu'elle s'empresse de répondre en essuyant ses mains sur le bas de son paréo, il commence à deviner. Il observe la façon qu'elle a de parler dans l'appareil.

Et il comprend.

Il comprend que Non, ce n'est pas un dimanche comme un autre.

Un peu plus tard, tandis qu'elle étend un de ses shorts sur le fil à linge, elle lance :

– Darwyne. Va regarder le feu.

L'enfant s'attarde, elle insiste :

– Allez, petit pian. Arrête ça, maintenant.

Alors Darwyne se résout à obéir. Il pose le couteau, lame brillante sur terre noire, se redresse. Puis s'en va contourner le petit carbet. Il longe le mur rafistolé par plusieurs hommes, chacun défaisant puis refaisant le travail du précédent. Hors de vue de la mère, il gagne le coin arrière de la baraque, empêtré dans un paquet de broussailles. Il déloge une pierre posée contre le bord en béton : l'accès à sa cachette, une petite cavité sous le sol de la maison. Lui seul sait combien de babioles il y a dans ce trou, et

combien d'autres se trouvent ailleurs, tout ce qu'il n'a pas pu rapporter jusqu'ici. Il y fourre son sifflet pas tout à fait fini, remet la pierre en place. Et file enfin vers l'intérieur.

Le réchaud à gaz est à plein régime, surmonté de sa marmite noire de suie, le tout à quelques centimètres du canapé. Darwyne tourne la molette de la bombonne, pour éteindre les flammes. Il soulève le couvercle, découvre le blaff cuisiné par la mère. Poisson congelé, acheté hier à la grande surface. Et en regardant bien, il juge que là-dedans, il y en a pour plus que deux personnes.

Et ça confirme ce qu'il a déjà deviné.

Il reste là un instant, sous le toit que le soir venant peine encore à rafraîchir. Dans ce semblant de salon, séparé de la chambre par un rideau à fleurs. Du regard il longe les tiges vertes glissées entre les planches et les parpaings, nouées à la tôle en coutures végétales. Il observe les herbes qui pointent dans les fissures de la dalle de béton, feuilles naissantes au creux des interstices. Toutes ces extensions ligneuses, lancées vers la bâtisse par la forêt toute proche. Tous les jours la mère s'emploie à les arracher, attachée qu'elle est à rendre cet endroit un peu plus habitable. Darwyne lève les yeux vers les toiles d'araignées, filaments en lambeaux entre poutres et tôle. Se dit que lui, il les laisserait bien pousser, toutes ces plantes qui s'invitent dans leur salon.

Dehors, le portail crisse dans la terre.

Darwyne ferme les yeux, pense : Ça y est, le voilà.

Derrière le mur, il entend marcher la mère qui a fini d'étendre son linge, perçoit le son des voix sans comprendre ce qui se dit. Il attend encore un peu, comme pour profiter d'un temps déjà perdu. Mais quand sa mère appelle :

– Darwyne !

Il sort enfin de son refuge. Se présente à l'extérieur, sous le ciel en train de foncer, percé d'étoiles naissantes au-dessus des bicoques. Et il détaille la silhouette de l'homme qui se tient devant lui, sac de sport à l'épaule où tiennent tous ses effets. On dirait un géant. Épaules larges sous son tee-shirt gris délavé, pantalon noir taché de sueur, grosses godasses comme celles que portent les militaires. À côté de lui, posées contre une paroi de métal, il y a une débroussailleuse à fil et une grande machette à la lame toute rouillée. Pour faire le jardinage, sûrement. Les yeux baissés vers Darwyne, il le regarde avec une expression que le petit pian connaît trop bien, mais qu'il n'aime pas beaucoup.

– C'est Jhonson, présente la mère, un vague sourire aux lèvres.

Le prénom glisse sur Darwyne comme l'eau sur un plumage d'oiseau : il se fiche de savoir comment il s'appelle, l'homme à la débroussailleuse. La seule chose qu'il y a à retenir, c'est que désormais il va habiter avec eux.

Que c'est le nouveau *beau-père*.

Les lèvres serrées l'une contre l'autre, l'enfant acquiesce, conscient qu'il n'a pas son mot à dire, que c'est la mère qui décide de ce genre de choses, pas lui. Mais il ne se fait pas d'illusion, il sait très bien ce que l'arrivée de ce Jhonson veut dire.

Il sait que ça va recommencer.

2

Le sentier se glisse dans le sous-bois en un boa terreux, sinue entre tiges et racines en direction de l'orée. Huit kilos sur le dos, Mathurine foule les feuilles et la boue, le pas lent dans l'air moite. Cris gutturaux des ortalides dans les hauteurs boisées, chants des grenouilles allobates planquées au creux des souches, hurlements d'alarme des piauhaus, elle saisit les sons de la faune comme l'alphabet d'un autre monde, tente de déchiffrer les signes qui s'échangent en forêt. Au bureau, les collègues la prennent pour une naturaliste hors pair, il lui suffit d'identifier un tangara pour les impressionner. Mais si Mathurine en sait beaucoup plus qu'elles qui n'ont jamais observé un singe hors de l'enceinte d'un zoo, elle est surtout consciente de l'immensité de son ignorance. Qu'elle ne détecte qu'une infime partie de ce qui se trame en ces lieux. Qu'elle passe à côté de bien des espèces, trop discrètes pour se laisser entrevoir, de bien des traces dans l'humus noir ou sur les troncs suintants. Sans parler de tous ces dialogues chimiques qui, paraît-il, relient les arbres entre eux. C'est peut-être ce qu'elle aime le plus, d'ailleurs : cette impression d'être dépassée par le monde qui l'entoure. Cette certitude que, quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle apprenne, l'Amazonie conservera sa part d'inconnu. Sa part de magie, quand tout ailleurs est devenu si rationnel et maîtrisé.

Elle interrompt sa marche au pied des géants de bois, s'accorde un ultime instant, une centaine de mètres avant l'arrivée. Elle écoute encore les chants d'oiseaux, tyrans, merles, bataras, elle ferme les yeux. Pense : Et si tu restais là ? Et si tu ne revenais pas ? Et si tu disparaissais à jamais ? Un sourire d'inconsciente se dessine sur ses lèvres, aussi vain qu'agréable. Elle rouvre les paupières, jette un œil à sa montre. Sept heures dix-sept : il ne faut pas traîner, ma pauvre fille. Alors elle se remet en chemin, et bientôt sort des bois sur la route asphaltée. La forêt coupée net le long du fossé tondu. Elle retrouve sa voiture garée sur le bas-côté, rallume son cellulaire éteint depuis la veille, aucun message. Dans le vide-poche de sa portière, plié en quatre, il y a le résultat de sa prise de sang : elle le lit encore, comme si la nuit avait pu changer le cours des choses. Le range en soupirant.

Et, vitres ouvertes, elle s'engage sur le bitume fumant.

Des lambeaux de brume s'échappent encore de la jungle qu'elle observe du coin de l'œil. Premières trouées, premières villas, elle dépasse la scierie et ses grumes noires entassées sur le bas-côté, comme autant de preuves de la victoire d'un monde sur l'autre. Elle atteint la ville, quartiers résidentiels à la périphérie, la forêt reléguée sur les quelques collines. Elle remonte les vitres, allume la clim, circule entre scooters et SUV. À droite, à gauche, le BTP est au travail, lotissements, centres commerciaux, écoles, les machines poussent andains et latérite vers les pourtours des nouvelles parcelles. Mathurine réalise combien son pays a changé en quelques décennies. Elle se souvient que, quand elle était gamine, cette maison aujourd'hui cernée par les immeubles était entourée d'une savane piquée de palmiers hirsutes. Que, surplombant ce terrain de basket où s'entraînent les jeunes de la cité voisine, il y avait un fromager géant autour duquel s'enroulait le vol de caciques par dizaines. Les mains sur le volant, elle s'enfonce dans l'agglomération, les véhicules alignés sur le goudron. Elle fait un arrêt chez elle, prend une douche éclair, troque treillis contre jean, sac à dos contre

sacoche. Et l'instant d'après elle est à nouveau en route, recoiffant ses mèches trempées, fuyant son reflet dans le rétroviseur. Direction le centre-ville, à peine en retard.

Les bureaux se dressent en bord de rue, installés dans une ancienne crèche jamais rénovée et dont il reste encore le panneau d'entrée : un dessin de bébé style années 1960, et le numéro de téléphone de l'époque, à six chiffres. Le décor est planté, se dit Mathurine à chaque fois qu'elle passe devant. Les élus peuvent raconter ce qu'ils veulent, l'enfance, ce n'est pas la priorité du moment. Elle monte les escaliers, longe la coursive. Vue sur la cour de la crèche où autrefois jouaient les gamins, mais aujourd'hui plus souvent squattée par des SDF qui viennent dormir sous le toboggan.

L'écriteau trône au-dessus de la porte grillagée :

SERVICE DES ÉVALUATIONS SOCIALES EN PROTECTION DE L'ENFANCE

Mathurine traverse l'entrée reconvertie en salle d'attente, les murs parés d'affiches de sensibilisation au harcèlement scolaire et à la communication parents-enfants, histoire de mettre les familles dans l'ambiance.

– Je suis là, lance-t-elle à Karine en passant devant son bureau.

Sa supérieure lève la tête, lui sourit sous ses lunettes rondes, comme pour dire Tout va bien. Qu'elle ne va pas la sermonner pour cette arrivée un peu tardive.

– Ça va ? Tu as l'air fatiguée, je trouve.

– Non non. J'étais... enfin... j'ai passé la nuit en forêt.

Froncement de sourcils de la cheffe.

– Un jeudi soir ? Tu es partie hier après le boulot ?

– Oui.

– Toute seule ?

– Toute seule, oui... J'avais besoin de prendre un peu l'air.

Karine fronce les sourcils, inquiète. Mathurine la rassure d'un sourire forcé.

– Ça va, ne t'inquiète pas.

Elle rejoint son bureau, sacoche sous le bras. Carole est déjà là, ses dossiers en une pile à sa droite, avec son habituel Thermos de café et son affichette de syndicaliste scotchée au mur : *Professionnel·le·s du social – Médiatiquement absent·es mais toujours bien présent·es*. Un an qu'elles se partagent le bureau, chacune traitant ses évaluations à sa manière : Carole est assistante sociale, Mathurine éducatrice spécialisée.

– Ils arrivent à dix heures ? demande Carole en s'avalant une lampée de café.

– C'est ça, oui. Tu iras te mettre dans la salle de réunion ?

– Non, je vais en profiter pour passer au collège de la fille Parinette, essayer de la rencontrer. Sans l'accord des parents, évidemment...

– Tu n'as toujours pas réussi à parler avec elle ? Ça fait combien de temps que tu es dessus, au moins quatre mois, non ?

– Cinq. Je te jure, je n'en peux plus. Je vais proposer un renvoi au Parquet pour refus d'évaluation... Que la justice se débrouille avec ça, moi j'ai tout essayé.

Mathurine lève les yeux au ciel, compatissante. Elle s'assoit à son bureau, bardé de photos et de babioles rapportées de ses incursions forestières : graines en tous genres disposées çà et là, feuilles séchées, clichés pris du haut de quelque inselberg reclus au fond de l'Amazonie. Quelques livres de référence, aussi, qu'elle feuillette parfois entre deux rendez-vous, façon de s'extraire un peu de ce monde de la protection de l'enfance dans lequel elle évolue depuis déjà dix ans, d'associations en lieux d'accueil pour mineurs. Sûr que ce n'est pas la carrière qu'elle s'était imaginée lorsqu'à vingt ans elle étudiait l'anthropologie sur les bancs de la fac.

Il lui reste trente minutes avant son rendez-vous. Sur l'écran de son ordinateur, elle relit son rapport finalisé la veille. Rappel des faits, Contexte socio-économique, Ressources parentales, Conclusions et préconisations. Trois mois d'entretiens et de visites au domicile de la famille Janian, un trois-pièces dont l'état jurait avec celui de la cité toute récente. Souvenirs du linge entassé en une colline crasseuse sur le balcon, de l'odeur d'urine que peinait à masquer l'eau de Javel répandue à la hâte avant l'arrivée de l'éducatrice. Du témoignage du commerçant chinois, qui se plaignait de ces trois enfants livrés à eux-mêmes sur les parkings du lotissement. Et des cris qu'ils poussaient quand le père passait ses nerfs sur eux. Un dossier qui, malheureusement, n'a rien d'exceptionnel.

Carole éteint son écran, fourre téléphone et Thermos dans son sac à main.

– Je file. Bon courage avec le mort-vivant.

– Et toi avec la fille invisible...

Quand l'une des deux reçoit, l'autre s'éclipse du bureau, secret professionnel oblige.

Quelques minutes après, face à Mathurine, les deux chaises visiteurs sont occupées par le couple Janian. À droite, la mère et sa centaine de kilos, engoncée dans sa robe de ville sortie pour l'occasion et pourtant déjà tachée. Avec sur son visage, ce mélange de résignation, de colère et d'étrange douceur que Mathurine a toujours eu du mal à percer. À gauche, le père, corps tout sec pointant sous le débardeur, joues criblées de trous et de rides. Et ces yeux qui jamais ne semblent vouloir se fixer sur quelque chose, zébrés de veines écarlates. Un mort-vivant, peut-être pas, mais c'est vrai qu'il fait peur, ce type. Mathurine tente de les mettre à l'aise, prend des nouvelles de la fratrie, tournée vers la maman :

– Comment va Roxane ? Ses diarrhées, c'est terminé ?

– Oui, madame.

– Tant mieux. Elle n’a pas fait de fièvre, ça devait juste être quelque chose qu’elle avait mal digéré.

– Oui.

Le père est agité, sa cuisse gauche tremble en permanence. Il frotte ses paumes sur la toile de son jean.

– Vous savez pourquoi je vous ai demandé de venir aujourd’hui ?

Haussements de sourcils de la grosse dame, manière de dire que Oui, bien sûr, elle sait. Alors Mathurine rappelle les faits, le plus simplement possible. Depuis *l’information préoccupante* transmise par l’infirmière scolaire : les cicatrices dans le dos du cadet, le récit des coups de ceinture et fils électriques infligés par le père. Jusqu’à la dernière visite au domicile familial, la mère vautrée sur le clic-clac de son salon en chantier, cherchant ses mots pour répondre aux questions. Le père Janian soupire à chaque violence évoquée, secoue la tête, l’air plus furieux contre lui-même que contre l’éducatrice. La mère reste impassible, écoute bouche close sans jamais rien contredire.

– On en a déjà parlé, dit enfin Mathurine, s’adressant autant à l’un qu’à l’autre. Je suis certaine que vous voulez le meilleur pour vos enfants, que vous... enfin que vous les aimez.

– Oui, confirme l’homme de sa voix déglinguée.

– Ce n’est pas moi qui prends la décision, je vous l’ai déjà expliqué. Mais... je crois vraiment qu’un accueil provisoire en famille d’accueil est nécessaire. Que vous et vos enfants avez besoin de prendre un peu de distance les uns avec les autres.

Pas de réaction apparente, ni de regard entre eux.

– Ce serait seulement pour six mois dans un premier temps. Le temps pour vous deux de vous occuper aussi un peu de vous. De vos... enfin de votre problème d’alcool.

– ...

– Qu’est-ce que vous en pensez ?

Haussements d’épaules, long silence gêné. Sous la façade de la mère, au fond de ses yeux gonflés par les cuites à répétition, l’expression d’une immense impuissance.

– Vous le savez : ça ne peut pas se faire sans votre accord, à moins de passer par la justice.

– Oui, dit la femme.

– Oui vous le savez, ou oui vous êtes d’accord ?

Sourire nerveux.

– Non, c’est... Enfin oui, je sais.

Mathurine laisse passer un instant, soupire intérieurement. Un coup de klaxon fuse dans la rue. Le père détourne la tête, soudain fuyant. Comme s’il était clair que jamais lui-même n’assumerait une telle décision. La mère se réinstalle sur son siège.

– La famille d’accueil. Ils vont bien s’occuper d’eux ?

Mathurine hésite.

– C’est l’aide sociale à l’enfance qui se chargera de l’accueil, pas moi. Mais je leur fais confiance pour trouver la meilleure des solutions. Et bien sûr, je vais proposer que vous ayez un droit de visite régulier.

Nouveau silence. La mère se tourne vers son compagnon : aucun soutien à attendre de ce côté. Elle revient à l’éducatrice, inspire profondément.

– D’accord.

Le couple reparti vers sa cité, Mathurine imprime son rapport, le joint au dossier constitué au cours de ces trois mois. L’ensemble va être transmis à la hiérarchie, ce n’est plus de son ressort à présent. Quand elle en reparlera, Karine lui dira sûrement qu’elle a fait ce qu’il fallait. Que ces enfants ont besoin d’un autre environnement pour grandir et poursuivre leur scolarité. Que le père Janian est un danger public, et la mère incapable de protéger les gamins de ses accès de violence. Et tout ça, l’éducatrice en a conscience.

Mais ce qu'elle sait aussi, c'est qu'elle a menti à cette maman. Que rien ne garantit que la petite Roxane et ses deux frères retrouvent un équilibre une fois placés. Que la réalité, c'est que les familles d'accueil du département ne sont pas assez nombreuses, pas assez formées, qu'elles sont parfois contraintes d'accueillir sept enfants au lieu des quatre autorisés. Et que des drames en leur sein, il y en a régulièrement. Des mineurs placés à l'origine de violences sur d'autres plus jeunes qu'eux. Des agressions sexuelles sur des petites filles retirées à leur mère, pendant que juste à côté, dans le salon, l'assistante familiale regarde sa *novela*.

Cette conscience-là, elle hante Mathurine chaque fois qu'elle doit rédiger un de ses rapports d'évaluation. Parce que depuis un an, depuis qu'elle a intégré le service, son travail, c'est cela : *évaluer*. Évaluer les risques auxquels sont exposés les enfants, évaluer les dangers. Et proposer des solutions que d'autres seront chargés de mettre en œuvre : accompagnement social, aide éducative, médiation familiale... et parfois placement en famille d'accueil, avec signalement judiciaire.

Vingt-cinq, c'est le nombre d'évaluations qu'elle et ses collègues ont à mener en parallèle. Vu le nombre d'*informations préoccupantes* qui leur parviennent chaque mois, c'est trop peu pour pouvoir tout traiter. Mais plus, ce n'est humainement pas faisable. Alors forcément, les dossiers traînent, attendent parfois des mois avant qu'une travailleuse sociale puisse enfin s'y plonger. Avec le risque que dans l'intervalle, la situation se soit aggravée.

Mathurine soupire, se répète Tu as fait ce qu'il fallait, c'était la meilleure solution. Elle pose le dossier Janian sur le bord de son bureau, comme si cela pouvait suffire à l'écarter de sa pensée. Et elle pense Allez, au suivant.

S'empare du dossier Massily.

Un garçon âgé de dix ans, à en croire le contenu de la chemise cartonnée qui porte son nom. L'information préoccupante est parvenue à la CRIP¹ via un appel téléphonique au 119 aussi lapidaire qu'anonyme, comme

l'explique le document joint au dossier : l'appelant ne parlait pas bien français, n'a donné que quelques informations sur l'enfant et le quartier où il vivait, et dit quelque chose comme Ça ne va pas, le gamin, Là ça ne va pas du tout, monsieur. Mais lorsque l'écoutant a commencé à poser des questions pour éclaircir la situation, l'homme est devenu fuyant, puis il a raccroché. Parmi la petite liasse de papiers figure aussi le rapport d'une première évaluation de la situation de l'enfant, menée deux ans plus tôt par une ancienne assistante sociale du service. Préconisation de l'époque : classement sans suite, information préoccupante probablement mensongère. Depuis qu'elle a pris en main le dossier, Mathurine a envoyé deux courriers à la mère. Un premier, sous forme d'invitation à se présenter à son bureau. Puis un autre, une convocation cette fois, comme elle a l'habitude de le faire. Sans réponse ni à l'un ni à l'autre. Pas plus qu'à ses tentatives d'appel sur un numéro de portable invariablement sur répondeur. L'éducatrice se masse les tempes : l'appel au 119 remonte à sept mois déjà, il a pu se passer tellement de choses depuis, y compris des choses graves. Elle soupire. Et pense, Pas vraiment le choix, ma pauvre, il va falloir te déplacer sans préavis.

Tenter une visite au domicile de Darwyne Massily.

¹ Cellule de recueil des informations préoccupantes.

3

Darwyne, il s'y connaît en *beaux-pères*.

Il lui semble, même, que sa vie d'enfant a été rythmée par ça, par le passage des hommes de la mère dans leur petit carbet. Il ne se souvient pas des noms, ou plutôt il n'a pas envie de s'en souvenir, alors dans sa tête, il leur a donné des numéros : beau-père un, beau-père deux, beau-père trois... Parce que compter, Darwyne, il sait faire, au moins jusqu'à cent. Alors il a de la marge, même s'il sait que des hommes, la mère en a sûrement connu bien plus que les huit officiels. Normal, c'est la plus belle des femmes de Bois Sec et peut-être même de tous les quartiers de cette ville réunis. La plus courageuse et la plus intelligente et la plus travailleuse, aussi. Il y a toujours un gars pour venir lui tourner autour dès que la place est libre. Darwyne a remarqué ça depuis longtemps, la manière que les hommes ont de la regarder comme si c'était de la nourriture avec des jambes. Parfois il se demande si lui aussi un jour fera comme eux, s'il se mettra à rôder autour de certaines femmes à la manière d'un rat près des bacs à ordures, quand il sera devenu *comme les autres*. Puis il se dit que Non, c'est impossible, que ce sont des choses qui jamais ne le concerneront.

À son avis, les beaux-pères, ce sont toujours de mauvaises personnes : il y en a des plus grands que d'autres, des plus forts, des plus calmes, des qui rigolent, des qui crient, des qui jouent les gentils pour l'amadouer ou se

faire mousser devant la mère, mais au fond ils sont tous pareils. Avec le temps et les souvenirs qui s'accumulent, Darwyne a appris à ne plus se faire d'illusion à ce sujet : il sait comment les choses commencent, et comment elles finissent. Toujours de la même manière, et plutôt mal, il lui semble. C'est un cycle qui se répète, en fait, il n'y a que le numéro qui change.

Alors avec le nouveau, le numéro huit, ce sera la même chose.

Darwyne en est certain.

Il regrette déjà les quelques semaines qu'il a pu passer seul avec la mère, entre cet homme et celui d'avant, le beau-père sept, celui qui lui tapait dessus avec des branches et des bâtons, et qui disait tout le temps qu'il allait construire une vraie maison pour la mère avec des murs en dur et un toit pas rouillé, mais qui n'a jamais rien fait de tel. Ces semaines sans beau-père, c'était comme une parenthèse. L'impression de n'avoir la mère que pour lui, et un peu pour sa grande sœur qui de temps en temps venait faire un tour chez eux. L'impression qu'elle était différente, la mère. Plus attentive à lui. Moins contrariée, aussi, Oui, elle l'était moins souvent, il se répète. Il aurait voulu que ça dure éternellement, que plus jamais elle ne se retrouve un homme. Mais au fond de lui, il savait que ça finirait par arriver. Parce qu'en fait, les hommes, elle en a besoin, la mère. Il a bien compris ça même si lui, il est certain qu'elle pourrait très bien se débrouiller sans eux.

Cela fait maintenant une semaine que l'homme à la débroussailleuse habite avec eux, réalise Darwyne, le cul posé sur sa souche, tandis qu'au-dessus claquent les coups de machette. Et déjà, il y a beaucoup de choses qui ont changé. Le quotidien poursuit son cours, forcément : chaque jour la mère s'en va acheter des choses en ville pour les revendre un peu plus cher dans le quartier, ou alors elle cuisine pâtés et accras qu'elle vend le soir à ceux qui n'ont pas envie de se faire à manger ; Darwyne, lui, continue d'aller à l'école puisqu'il paraît que c'est important s'il ne veut pas se retrouver avec la même vie qu'elle quand il sera adulte, parce que Oui, petit

pian, un jour tu seras un adulte et il faudra bien que tu fasses comme ta sœur, que tu trouves le moyen de partir d'ici. Mais à la maison, il voit bien que ce n'est plus pareil, qu'il y a moins de place pour lui.

Parce qu'un beau-père, ça prend de la place.

Depuis son perchoir, l'enfant le regarde se battre avec la jungle. La mère n'a pas tardé à le mettre au travail : tout en haut de leur petite parcelle cernée de murs de tôle, l'homme s'emploie à repousser la lisière forestière. Torse nu, coupe-coupe en main, il tranche dans ces halliers dont plus personne ne s'occupait depuis le beau-père sept et qui, d'après la mère, menacent la minuscule baraque. Sa lame se plante dans les écorces, ricoche sur le bois dur, fait voler les rameaux, on dirait que c'est l'Amazonie tout entière qu'il essaie de défricher depuis tout à l'heure. Darwyne n'aime pas ça, il grimace à chaque coup porté comme si c'étaient des bouts de lui-même que sectionnait le beau-père. Et à chaque fois qu'il se prend dans le paquet de lianes-rasoirs, ou qu'il met un pied du côté du palmier patawa, dans ce coin où des centaines de fourmis de feu ont fait leur nid et s'attaquent aux peaux humaines dès qu'on vient les y déranger, Darwyne se dit que c'est bien fait. La mère aussi observe son nouvel amant, mine satisfaite sur son visage de maîtresse des lieux. Elle est assise au seuil de sa baraque, sur la marche en béton, occupée à éplucher des bananes plantain qu'elle laisse tomber dans sa bassine en plastique rose, celle avec des fleurs dessinées dessus. Posé à côté d'elle, son cellulaire crachote des chants évangéliques, branché sur une radio chrétienne.

Un coup mat claque dans le tronc d'un cecropia, qui vacille sous l'assaut, puis s'abat en un fracas de bois et de feuilles. Darwyne se raidit.

– Ne fais pas cette tête, lui lance la mère en pelant sa banane. Tu sais bien que je la déteste, cette forêt.

L'enfant fronce les sourcils, se rassure, Mais non, ce n'est pas de toi qu'elle parle. Les minutes passent ainsi dans les bruits de défrichage. La mère termine son épluchage, s'essuie les mains sur son paréo. Elle soulève sa bassine, la porte à l'intérieur.

Et bientôt elle lance :

– Petit pian, les devoirs.

Darwyne ferme les yeux, les rouvre, un nœud naissant dans le ventre : les devoirs, il déteste ça. Heureusement que la mère est là, et qu'elle sait comment s'y prendre pour l'aider, parce que sans elle il ne les ferait jamais, c'est certain. Et il resterait un petit pian toute sa vie. Et il ne deviendrait jamais comme *les autres*. Et il finirait très mal, pauvre et seul et misérable, parce qu'il n'y aurait plus personne pour s'occuper de lui. Alors il quitte son trône de bois. Le cartable est posé contre un bout de tôle, un cartable avec un dessin de robot sur le devant, dégotté chez un Chinois du centre-ville. Il l'empoigne, le traîne dans la terre grise. La mère l'attend dans la chaleur poisseuse du petit carbet, debout à côté des plaques de gaz, ses mains encore collantes de pulpe. Il s'assoit sur le canapé, au même endroit qu'hier, là où le matelas s'enfonce un peu. Il sort le cahier, le bleu, l'ouvre sur ses genoux cagneux. Et, tandis que la mère l'aide à se concentrer, il tente de déchiffrer les mots couchés sur le papier.

Le loup féroce.

L'écharpe chaude.

La voiture rouge.

Fait mine de comprendre quelque chose à ce truc des adjectifs dont parle le maître d'école comme si ces assemblages de lettres étaient des denrées vitales.

Plus encore qu'en journée, c'est quand vient le soir que Darwyne prend conscience de ce qui a changé depuis l'arrivée du beau-père huit. La nuit s'est abattue sur Bois Sec, plus aucun enfant dans les ruelles terreuses du quartier. Il paraît que c'est dangereux de traîner à cette heure, qu'il y a juste quelques hommes, et cette vermine qu'on appelle *les dealeurs* et que la mère maudit parce qu'elle dit que c'est à cause d'eux que les gens de ce pays détestent les étrangers, et aussi qu'on devrait leur interdire de se présenter le dimanche à l'église, à ces parasites. Alors les familles sont recluses dans les baraques.

Le téléviseur est allumé, posé en équilibre sur le haut du réfrigérateur, l'image grésille sur l'écran plat. Il préfère les oiseaux, mais quand même Darwyne aime bien regarder la télé, dessins animés, matchs de foot, séries, qu'importe tant que l'image continue de bouger encore et encore jusqu'à piquer les yeux parfois. Les semaines passées, il s'asseyait sur le canapé avec son bol de riz collé, et la mère ne lui disait rien, mais désormais c'est la place du beau-père : avec une carrure comme la sienne, il occupe tout le coussin. Alors Darwyne s'est calé contre un bout de mur, jambes en tailleur sur le carrelage cassé. Entre deux publicités, il lui jette des regards curieux : penché sur son assiette, avant-bras appuyés sur les genoux, l'homme finit son repas, soupe chinoise saveur crevette, suit le programme d'un œil distrait, s'essuie du dos de la main, se racle la gorge en faisant beaucoup de bruit. Après le travail qu'il a abattu, il s'est lavé au seau, et il y a encore de l'eau qui sèche sur son torse dénudé. La mère, elle, s'active en prévision du lendemain, entasse ses boîtes en plastique pleines de bouillons cubes, de savons sous emballage et de bouteilles de sauce saté. Darwyne est conscient qu'il y a des familles bien plus nombreuses dans les petits carbets voisins, parfois six enfants dans une seule pièce et plusieurs lits superposés, oui, il

sait qu'ils sont loin d'être les plus mal lotis du quartier. Mais forcément, à trois dans la pièce dont un beau-père comme celui-là, c'est plus compliqué qu'à deux.

Bizarre que la mère n'ait jamais compris ça, quand même.

Mais ce qu'il aime le moins, c'est après. Quand vient l'heure du coucher. Là, c'est sûr, ce n'est plus du tout la même chose. Darwyne ne dort plus dans la chambre, sur son matelas en mousse coincé entre le mur et le grand lit de la mère. Non, sa couchette, à présent, c'est le canapé, c'est comme ça quand il y a un beau-père. Il est allongé sur le tissu qui très grossièrement imite la peau d'un jaguar, sous la fenêtre découpée dans la paroi en métal ondulé, avec en face de lui le réfrigérateur surmonté de sa télé éteinte, et la vaisselle empilée au-dessus de l'évier. Sous sa cuisse il sent le contact moite du matelas, là où l'étoffe est déchirée. Il se masse l'épaule droite, qui lui fait un peu mal, à cause des devoirs. Il fixe l'entrelacs des toiles d'araignées sous le plafond de poutres et de tôles, suit du regard les galeries brunes édifiées par les termites au fil des semaines. Il écoute vibrer la nuit, tous ces sons qui percent le silence de Bois Sec. Il entend ronronner les groupes électrogènes de ceux qui n'ont pas trouvé le moyen de se raccorder au réseau électrique. Il entend de la musique, aussi, quelques bicoques plus bas, du rap ou du reggae ou du dancehall. Il déchiffre tous ces murmures comme une cartographie sonore de son quartier, identifie les nouveaux arrivants, suit l'évolution incontrôlée du hameau.

Mais bientôt, ce sont d'autres bruits qui lui parviennent. Ceux de derrière le tissu troué, à quelques mètres. Ceux que fait la mère sur son lit, dans la chambre, comme à chaque fois qu'elle a un nouvel amant. Elle faisait les mêmes avec le beau-père sept, au début, se souvient Darwyne. Avant de se dire que Non, c'était différent. Qu'en fait, ça change un peu en fonction des beaux-pères, que parfois c'est plus fort, parfois plus étouffé. Parfois on dirait qu'elle a mal, d'autres fois qu'elle rigole. Darwyne sait ce qu'ils font,

il est au courant pour *le sexe*. Il entend ce qui se dit là-dessus un peu partout, comme si en grandissant il ne fallait plus penser qu'à ça. Dans ces moments, la mère, elle lui évoque un animal de la forêt. Alors il l'imagine en train de se transformer en femelle tapir, ou en pécari, ou en puma, peut-être. Et il se dit que c'est peut-être *normal*. Que ça vient un peu d'elle, en fait. Que c'est pour ça qu'il est comme il est, lui.

Un petit pian.

Une sale bête.

Une saloperie de macaque répugnant.

Les halètements se poursuivent, envahissent la baraque comme si c'était devenu la cage d'un fauve. Darwyne les écoute immobile, pétrifié par chaque nouvel ahan, risque un regard inquiet vers le rideau lorsqu'ils montent en puissance et qu'alors la mère semble en danger. Mais il sait que le sexe, ça finit toujours par s'arrêter, même si parfois ça dure vraiment longtemps. Qu'il ne faut pas intervenir, non, surtout pas. Juste attendre que le beau-père ait terminé. Que soit rassasiée cette faim étrange qui anime tous les hommes quand ils rencontrent la mère.

Lorsqu'enfin cessent les ébats, il est tard, et Darwyne n'a pas trouvé le sommeil. Alors il se redresse, à genoux sur le canapé. Il s'assure que plus rien ne bouge du côté de la chambre, qu'aucun des deux adultes n'est sur le point de se relever. En veillant à ne pas le faire grincer, il pousse le volet de la fenêtre pour découvrir la nuit. Et il plonge son regard vers la forêt toute proche. Et à présent que Bois Sec s'est assoupi, que se sont tus tous les vacarmes humains, il écoute les bruits de la jungle. Après cette journée de plus avec le nouveau beau-père, ça l'apaise. Jamais il n'irait dire cela, ni à la mère ni à personne d'autre, mais ce qu'il entend d'abord, c'est la lisière débroussaillée en train de guérir de ses blessures. Les plaies qui se referment lentement, le crissement ligneux des tissus végétaux. Et, plus loin, Darwyne entend gronder la faune nocturne qui se presse derrière

l'orée. Il entend les oiseaux de la nuit, feuler le grand ibijau, crisser la chouette à lunettes, il entend chanter les rainettes et les adénomères, il entend brailler les singes hurleurs, tout là-bas. Et ne sachant aucun de ces noms-là, ces noms couchés dans les livres des naturalistes, il les nomme à sa manière, dans sa tête. Et pourtant conscient que la mère n'aimerait pas le voir ainsi, il reste longtemps à écouter ce sous-bois plus étendu que la ville elle-même, déployé à l'infini sous le tapis des cimes. L'Amazonie entière à quelques mètres de sa couchette.

OceanofPDF.com

4

Thermos en main, Carole sert un café aux collègues.

– Moi je crois qu'on ne devrait plus accepter de travailler dans des conditions pareilles. Sérieusement, on n'est pas assez nombreuses, on n'est jamais soutenues par la direction, il faut qu'un enfant se retrouve en danger de mort pour que le Parquet se saisisse enfin d'un dossier... C'est n'importe quoi. Les gosses subissent la violence de leurs parents, puis ils subissent celle des institutions qui devraient les protéger. C'est la double peine.

Silence. Personne pour contredire la syndicaliste, remontée comme jamais. Pas même la cheffe de service. C'est le matin, discussion informelle dans la salle de réunion-cafétéria, avant de plonger dans les dossiers. Deux éducatrices, quatre assistantes sociales : l'équipe au grand complet, 100 % féminine. Mathurine se rapproche de la poubelle, y jette son gobelet de café vide. Orlane recoiffe son chignon.

– Et les parents maltraités, on en parle ? La CRIP, on peut lui signaler les enfants tyranniques ? Parce que moi...

– Orlane, fait Karine, ta gosse, elle a quatre ans. Si elle fait la loi chez toi, c'est parce que tu la laisses faire. Tu parles d'elle comme si c'était le nouveau Jésus, il ne faut pas t'étonner...

Sourire amusé de tout le service, l'intéressée incluse.

– Oui oui, je sais. Bon, je fais comme je peux, hein.

– Si tu veux on échange, ironise Carole. Je prends ta petite Emma, et je te laisse te débrouiller pour décoller Keanu de ses vidéos débiles sur YouTube. Tu verras, c’est une autre histoire !

– Mon Dieu...

Orlane se tourne vers Mathurine :

– En tout cas, toi, il y a des jours où je t’envie. Ne pas faire d’enfant, c’est la meilleure idée que tu aies jamais eue.

Et Mathurine se force à sourire :

– Je sais. Mais il fallait y penser avant, ma chérie.

Puis elle salue ses collègues, et prend la fuite vers la coursive.

Une fois dans sa voiture garée le long d’une bâtisse en ruine, elle ferme les yeux, les ouvre à nouveau en soupirant. Elle croise son visage dans le rétroviseur, se trouve moche et vieille, de plus en plus année après année. Puis elle met le contact pour s’éloigner du centre-ville, gagner les périphéries urbaines. Dossier Massily sur le siège passager.

Lorsqu’à travers le pare-brise surgissent les toits de Bois Sec, elle pense Mon Dieu, ça s’est encore étendu, et il lui semble ne pas être venue ici depuis des années tant elle peine à reconnaître l’endroit. Ici les baraquements sont venus cogner contre le centre commercial où les citadins viennent remplir leurs caddies, là ils empiètent sur une zone marécageuse, les pilotis telles les pattes d’échassiers téméraires. Mais le plus frappant, et ça ne date pas d’hier, c’est l’avancée des constructions sur les hauteurs : autrefois recouverte d’un beau morceau de forêt, la colline de Bois Sec est maintenant presque entièrement habitée. À court d’espace en bas des pentes, les défrichements ont attaqué les talus, les taudis s’accrochent à la montagne, on en devine jusque sur les parties les plus raides. Le tapis de toits et de murs est entaillé d’affleurements orangés, la latérite à nu là où, sans doute, construire devenait trop périlleux. Peu importe le vocabulaire

qu'inventent les urbanistes pour parler de ces quartiers illégaux et peuplés d'étrangers en situation irrégulière, le seul mot qui vient à l'esprit de Mathurine c'est *bidonville*.

Elle fait monter ses roues sur un trottoir boueux, coupe le moteur. Un ravin d'eau grise longe la route, elle le traverse en empruntant un pont en bois de palettes, une des multiples entrées du lotissement. L'adresse dont elle dispose est très succincte, il va falloir chercher, elle devine en détaillant la façade des premières baraques. Alors, ses baskets sur la terre jaune et ravinée, elle s'enfonce dans les artères de la cité.

L'endroit est calme, à cette heure-là. Seuls quelques habitants regardent passer l'éducatrice. Un quinquagénaire à chemise ouverte, allongé de tout son long sur une carcasse de réfrigérateur couché. Un jeune à dreadlocks et chaussettes-claquettes, assis sur son tabouret de fortune, iPhone dernier cri entre les doigts. Mathurine jette des regards vers les petites portes et les rideaux qui cachent les intérieurs. Elle devine un atelier de couture, la femme rivée à sa machine ; un salon de coiffure pour hommes, lame Gillette en action sur le crâne du client. Elle avise un bébé qui escalade maladroitement l'armature de sa poussette, sa maman le regardant faire au seuil de sa maison, l'air amusé.

Elle s'avance.

– Il sera champion d'escalade, lui.

– Oui, rit la mère. Champion du monde... Comme ça, il m'achètera un château, loin d'ici.

Complicité furtive entre les deux femmes.

– Moi c'est Mathurine. Je travaille aux services sociaux.

– Oh... fait la maman, comme si tout ça était très clair pour elle.

– Je cherche Yolanda Massily.

– Oh...

Le grimpeur fait basculer sa poussette dans le fossé, la mère l'attrape par le bras avant la catastrophe, le repose en le grondant gentiment.

– Vous la connaissez ?

Haussement de sourcils affirmatif. L'air de ne pas porter cette femme-là dans son cœur.

– Vous pouvez m'indiquer où elle habite ?

– Hum hum. C'est là-bas. Tout au bout. Enfin, tout en haut.

Mathurine remercie, fait un sourire au bambin téméraire qui déjà cherche à redresser son mur d'escalade. Et se remet en route dans le dédale des allées. Papayers décharnés poussés aux coins des murs, linge qui sèche aux fils tendus un peu partout, eaux usées qui se déversent au goutte à goutte au pied des passants, c'est le décor familier du quartier, que Mathurine redécouvre avec le même pincement au cœur que la dernière fois qu'elle y a mis les pieds. La pente se raidit, se hisse sur les hauteurs, point de vue saisissant sur l'étendue du bidonville. L'éducatrice avise des constructions érigées dangereusement au-dessus de petits ravins. Elle continue d'avancer, réalise que jamais elle ne s'est aventurée aussi loin. Elle redemande son chemin aux embranchements du labyrinthe, s'adresse aux femmes, aux hommes, avec aux lèvres son sourire d'habituée. On lui répond poliment, Massily, oui, c'est par là. Elle s'engage dans une impasse qui va mourir dans un chaos de broussailles, et s'arrête enfin.

Face à un mur opaque.

Des tôles ondulées en continu, sur deux mètres de hauteur.

Le terrain invisible de la ruelle.

Mathurine se plante devant la porte faite de métal et d'un cadre en bois, hésite à frapper. Avant de pousser le battant, qui s'ouvre en raclant le sol. Elle découvre alors la parcelle en pente douce, plus vaste qu'elle ne l'aurait pensée. Trois côtés fermés par la tôle, le dernier par la forêt. La maison se dresse de guingois, collée au mur du fond, minuscule et rafistolée comme

tant d'autres à Bois Sec, avec son antenne parabolique sale et tournée vers les cieux, et de la fumée qui s'échappe par la fenêtre. Ce qui frappe Mathurine, dès ses premiers pas sur le terrain des Massily, c'est l'omniprésence de la végétation. À l'odeur de tiges et de troncs coupés, aux chicots apparents au-dessus des monceaux de feuilles, elle devine que l'endroit a été débroussaillé tout récemment. Pourtant la jungle toute proche semble ici encore chez elle : arbres en repousse un peu partout, racines calées sous les fondations de la baraque, rameaux glissés le long des planches. Elle reconnaît un palmier patawa, laissé sur pied pour faire de l'ombre. Quelques petites plantations poussent à droite à gauche, piments rouges et gavés de soleil, un bananier penché.

Mathurine s'avance vers la femme qui la regarde depuis qu'elle a poussé la porte, lance son plus rassurant :

– Bonjour !

La dame est en train d'entasser des racines dans une antique brouette. Ignames, dachines, patates douces. Elle détaille la visiteuse sans étonnement ni méfiance.

– Yolanda Massily ?

– Oui, madame.

Sourire de travailleuse sociale, dossier sous le bras.

– Dites donc vous êtes presque dans la forêt, ici. J'ai cru que je ne trouverais jamais.

Coup d'œil de la mère Massily vers le sommet de la colline.

– Oui c'est tranquille.

– Ils sont magnifiques vos piments. Vous verriez les miens, ils sont tout rabougris...

Yolanda Massily fait une moue amusée, détaille un tubercule de manioc, le pose avec les autres. C'est une belle femme, remarque Mathurine en la voyant sourire. Oui, il y a quelque chose qui se dégage d'elle, de sa manière

de se mouvoir, des mimiques de son visage allongé. Une élégance naturelle, en fait, qui renvoie l'éducatrice à ses complexes de quadra célibataire. Elle note les ongles vernis, les créoles aux oreilles : même vêtue d'un simple paréo, on voit que Yolanda Massily prend soin d'elle. Mathurine repense à la mère Janian, quelques jours plus tôt dans son bureau, à sa silhouette obèse et négligée, aux taches de gras sur sa robe informe. Deux extrémités d'un monde, pense-t-elle, avec l'impression qu'elle-même doit se trouver plutôt du côté Janian.

Du côté des moches, tout simplement.

Une branche craque, Mathurine tourne le regard vers la forêt. Et réalise seulement que la mère n'est pas seule : assis sur une souche à moitié déterrée, il y a un enfant, étrangement fondu dans le décor. Vêtu d'un short gris, torse nu, il bouge à peine, comme un animal qui chercherait à se faire discret à la venue d'un prédateur.

Le petit Darwyne, devine Mathurine.

Il faut l'avouer, il n'a pas été gâté par la nature : il a une drôle de tête, une tignasse noire ébouriffée, les yeux trop rapprochés, les traits anguleux. L'éducatrice tente un sourire, il fronce aussitôt les sourcils, se réinstalle sur son perchoir en lui offrant son dos. Premier contact raté.

La mère la tire de son observation :

– Vous venez pour le recensement ? On m'a dit qu'ils allaient venir pour peindre des numéros sur les maisons.

– Ah non, je ne numérote rien du tout, j'ai déjà du mal à compter jusqu'à vingt... Je suis éducatrice, je travaille pour la protection de l'enfance. Vous n'avez pas reçu mes courriers ?

Forcément, l'ambiance change d'un seul coup, Yolanda Massily se raidit. Elle se tourne vers son fils :

– Darwyne. Va chercher de l'eau à la source, d'accord ?

L'enfant s'exécute, comme s'il trouvait là une occasion de fuir les lieux. Mathurine le regarde quitter son siège, traverser le terrain. Et alors elle remarque ce que mentionnait son dossier de manière assez succincte : il a les pieds tordus, légèrement tournés vers l'intérieur. Ça ne l'empêche pas d'avancer, mais sa démarche est comme bancal, et sa silhouette un peu voûtée, épaules rentrées, dos arqué. Le pauvre, il n'a pas grand-chose pour lui, ne peut s'empêcher de penser l'éducatrice. À croire qu'il n'a rien pris de sa mère. Il contourne la baraque, réapparaît avec un seau, passe un tee-shirt, des claquettes. Jette un œil à sa mère. Et s'éclipse derrière la tôle.

Les deux femmes se retrouvent seules, Mathurine immobile et debout, Yolanda Massily le nez dans ses racines.

– Il ne va pas à l'école ?

– Bien sûr que si. Mais là, le maître est absent, c'est pour ça.

L'éducatrice opine, pense Attention, ne la braque pas. Mais Yolanda lance sans détour :

– Vous voulez me retirer Darwyne ? Vous croyez que je suis une mauvaise mère ?

– Houla, non. Avec tous les enfants qui n'ont pas de parents, vous pensez vraiment que j'ai envie de vous retirer le vôtre ?

– Je ne sais pas. C'est ce que vous faites, non ? Vous mettez les enfants dans d'autres familles, c'est ça ?

– Non non non. En fait ça arrive assez rarement, vous savez. Non vraiment, je ne suis pas là pour vous retirer votre fils, madame Massily.

Moue dubitative de la mère, qui explique, un peu moins tendue :

– Le courrier, je ne le reçois plus. C'est la dame, en bas, elle ne veut plus me le donner. Elle dit que je lui dois de l'argent...

– Je comprends mieux. Mais ce n'est pas grave, j'ai l'habitude.

– Hum.

– Je peux m'asseoir un instant ?

Soupir, hésitation.

– Allez-y.

Mathurine avise un fauteuil de bureau, mousse apparente, roulettes enfoncées dans la terre grise. Elle s’y installe, puis se lance :

– Bon. Si je suis ici, c’est parce que nous avons reçu ce qu’on appelle une *information préoccupante* concernant votre enfant. Je ne suis pas policière, et je ne suis pas là pour vous juger ou vous dire si vous êtes une bonne ou une mauvaise mère, j’en serais bien incapable. Mon travail, c’est juste de m’assurer que tout va bien, que Darwyne n’est pas... Enfin que tout va bien pour lui. Et aussi de vous aider si vous en avez besoin.

Yolanda Massily fuit le regard de Mathurine.

– Il y a quelqu’un qui a raconté des choses sur moi et Darwyne ?

– En quelque sorte. Mais moi-même je ne sais pas qui. C’est une source *anonyme*, comme on dit. Quelqu’un qui a appelé sur un numéro spécial.

Silence. La femme un instant muette, balayant peut-être mentalement la liste de ses voisins, tenant d’imaginer qui a pu être à l’origine d’un tel signalement. Sorti des bois, un petit perroquet vient se poser sur une branche, Mathurine l’identifie en connaissance : pions à tête bleue. Avant de revenir à la mère :

– Je peux vous poser quelques questions ?

– Hum.

– On n’est pas à *Questions pour un champion*, rassurez-vous. Il n’y a pas de bonne ou de mauvaise réponse. C’est juste pour qu’on fasse connaissance, vous et moi. Et que vous me parliez un peu de Darwyne.

Nouveau haussement d’épaules. Regard vers ses ongles manucurés.

Et Mathurine entame les questions traditionnelles de début d’évaluation sociale. Le premier entretien, elle sait qu’il ne faut pas trop en attendre. C’est surtout pour prendre contact, se faire une idée du contexte. Voir, aussi, si la famille va être coopérative ou s’il faut s’attendre à des complications.

Yolanda Massily soupire, se tend à nouveau quand elle juge l'éducatrice trop indiscreète. Mais elle se plie à l'exercice avec résignation, trace en quelques réponses un portrait de son fils et de sa vie à Bois Sec.

Rien de très original.

Une grande sœur, dix-neuf ans, qui n'habite plus ici mais vient encore de temps en temps. Un père qui n'a jamais reconnu l'enfant et dont Yolanda n'a plus entendu parler depuis la naissance. Un beau-père, installé depuis peu dans la baraque. La migration n'est pas récente : c'est lorsqu'elle était enceinte de Darwyne que la femme a quitté son pays d'origine. Darwyne est donc né ici, n'a pas connu d'autre ville que celle-là, ni même d'autre quartier. Cette maison en lisière de forêt, ils y sont depuis plus de sept ans. Fait notable, Yolanda Massily n'est pas en situation irrégulière : elle a un titre de séjour, à renouveler tous les ans. Et donc droit à une couverture maladie, ce qui est déjà énorme.

– Pour l'argent, vous faites comment ?

– Oh c'est difficile, mais... je suis travailleuse, quoi. (Elle attrape une grosse dachine.) J'achète des choses sur le marché, en ville. Des fruits, de l'huile, du riz, des vêtements. Et je les revends dans le quartier. Pour un euro, je revends un euro cinquante. Et je cuisine, aussi.

Mathurine opine, pense Elle se débrouille, c'est bien.

– À l'école, ça se passe comment pour Darwyne ?

– Ça se passe bien. Il fait ses devoirs. Tous les jours.

Et au ton de sa voix, Mathurine devine l'importance que la mère attache à cette scolarité. Elle hésite à poursuivre, à évoquer le contenu de l'information préoccupante. Se dit que Non, c'est trop tôt.

– Ça vous embête si je jette un œil à votre maison ? Pour voir comment vous êtes installés ?

La mère hésite. Si elle refuse, Mathurine sait qu'elle ne pourra pas insister, qu'elle n'a aucun pouvoir pour s'imposer dans les intérieurs. Mais Yolanda Massily dit D'accord, la mène vers la baraque.

– Oh, ce n'est pas grand !

– Non, c'est juste un petit carbet, quoi.

– Heureusement que vous n'avez pas huit enfants, je ne sais pas où vous pourriez les mettre.

– Voilà.

L'éducatrice balaye l'endroit du regard. Non, ce n'est pas grand, une seule pièce, ou peut-être deux en comptant le petit espace derrière le rideau troué. C'est précaire, murs et toit rafistolés de partout, rustines de contreplaqué ou de lino clouées dans le bois. Il y a encore des plantes grimpantes, faufilees dans les interstices, la mère s'empresse d'en arracher quelques-unes, puis de jeter le paquet côté jardin. Mais en dehors de cela, c'est bien tenu. Vêtements pliés dans une caisse collée au mur du fond. Balai en hauteur, glissé sur des poutres. Coin-cuisine minimaliste, forcément : un réchaud relié à une bombonne de gaz et beaucoup trop proche du canapé, une bassine en plastique, pas d'eau courante. Mais tout y semble à sa place, casseroles et assiettes empilées sur une étagère de fortune. Le téléviseur ne manque pas à l'appel, posé au-dessus du réfrigérateur.

– Faites attention à vos fils électriques qui pendent, là. Près de l'eau, c'est dangereux.

– Oui, oui, je sais. Il faut que je dise à Jhonson de les accrocher.

Une marmite est calée sur la plaque, d'où s'échappe une odeur appétissante.

– C'est quoi que vous cuisinez ?

– Du riz aux pois noirs.

– Ça sent super bon.

Haussement de sourcils, pour dire Je sais. Mathurine cherche les couchages.

– Vous dormez comment ?

– Moi je dors dans la chambre, sur le lit.

– Avec votre compagnon ?

– Oui.

– Et Darwyne ?

Elle désigne le canapé, un clic-clac à housse léopard.

– D'accord, fait l'éducatrice.

Et elle observe encore les lieux, tente d'imaginer la vie de l'enfant entre ces murs bricolés. C'est un foyer précaire, c'est le moins qu'on puisse en dire. Mais comparé à bien d'autres domiciles visités en dix ans de protection de l'enfance, à commencer par celui de la famille Janian, c'est tout à fait vivable. L'impression que l'ensemble est sous contrôle. À se demander, même, si Yolanda Massily n'est pas un peu obsédée par le rangement.

5

Trente euros pour trois heures de labeur sous le cagnard. Pas mal, se dit Jhonson, oui, c'est pas mal. Il plie les billets, les fourre dans la poche de son jean trempé de sueur. Bredouille un :

– Merci.

Le patron du jour lui fait un sourire, jette un œil satisfait vers son jardin ratiboisé. Jhonson n'aime pas bien la façon que ce type a de le toiser, l'air de le prendre pour un simple d'esprit. Mais bon, trente euros, par les temps qui courent, ce n'est pas rien. Alors il sourit en retour, une main dans ses cheveux ras pour en déloger les dernières pailles. Puis il empoigne sa débroussailleuse et se dirige vers le portail automatique, la villa avec terrasse et piscine et arbres fruitiers dans son dos. Il devine que l'homme le suit du regard, rassuré de le voir quitter les lieux. Parce que les gens comme lui, les étrangers, ça va pour débroussailler son terrain, mais il ne faudrait pas qu'ils s'incrument, non plus. Il a compris ça, Jhonson, qu'ici il y a des frontières faites pour ne jamais être franchies.

Le scooter est garé sur l'herbe jaunie, carrosserie réparée au fil de fer : une ruine, mais qui lui a rendu bien des services. Il cale sa machine à ses pieds, à l'horizontale. Et démarre dans un nuage opaque, zigzagant dangereusement avant de prendre le contrôle de sa trajectoire. Il traverse les quartiers résidentiels au ralenti, se fait doubler par d'autres engins conduits

par des gamins qui ne tiennent pas à la vie. Il pense à ses trente euros, se dit qu'il aimerait bien trouver autre chose pour se remplir les poches, un boulot moins fatigant, à l'intérieur, avec de l'air conditionné comme dans les bureaux du centre d'action sociale. Mais sans titre de séjour, il sait qu'il ne peut pas faire le difficile. Et aussi qu'en matière de débroussaillage, il est l'un des meilleurs de toute la ville. C'est vrai, personne ne manie comme lui le rotofil et la machette, si elles le pouvaient, sûr que les plantes elles-mêmes se mettraient à trembler quand il débarque dans un jardin avec son artillerie. Alors autant que ça serve à quelque chose.

Et puis, en ce moment, il n'a pas à se plaindre, Jhonson.

Parce qu'en ce moment, dans sa vie, il y a Yolanda.

Seigneur, il n'en revient toujours pas d'avoir rencontré une fille pareille. Ce corps, ces fesses, ces seins, ça devrait être interdit, de quoi reléguer toutes ses ex au rang de mauvais souvenir. Franchement Yolanda, elle ne marche pas sur terre comme lui et le reste des humains, elle vole au-dessus, c'est un ange cette femme-là. Depuis deux semaines qu'il s'est installé chez elle, Jhonson a l'impression que sa vie a pris un virage, ou même qu'elle vient seulement de commencer. Les doigts serrés autour de son guidon, il se remémore sa dernière nuit auprès d'elle, la manière qu'elle a de mouvoir son corps sous le sien, son odeur musquée étouffant celle du matelas trop humide, son souffle chaud dans l'air moite de la baraque. Yolanda, c'est le truc le plus beau qui lui soit arrivé depuis une éternité. Il accélère dans une ligne droite, un début d'érection sous son jean trop serré. Se dit que ce qu'il ressent, il ne se souvient pas l'avoir déjà ressenti un jour pour une femme. C'est comme si elle l'avait attaché avec un sortilège, mais il sait que ce n'est pas ça, que Yolanda n'adore que Dieu et Jésus-Christ son fils, qu'elle se tient le plus loin possible des affaires magico-religieuses.

Non, il faut se rendre à l'évidence : Jhonson est amoureux comme un adolescent.

Et ça lui fait un bien fou.

Parce qu'il faut dire ce qui est : l'année qu'il vient de passer, il préférerait l'oublier. Ça fait tout juste douze mois qu'il a quitté son pays pour celui-là, au prix d'un voyage éreintant incluant bateaux surpeuplés, bus aux tarifs exorbitants, et passeurs arnaqueurs que dans d'autres circonstances il aurait mis à terre à coups de poing. Une fois sur place, il est passé d'un deux-pièces en dur à l'arrière d'une propriété, payé à un marchand de sommeil sur ses économies de migrant, aux pires des squats où s'entassaient les clandestins de son espèce ; il a jobé à droite à gauche, fait le taxi-scooter à la sortie des supermarchés, un peu de bâtiment, tenté sa chance en pariant aux combats de coq, même, avant de faire du débroussaillage son gagne-pain principal. Il a connu des humiliations aussi, cette femme dont la villa jouxtait le quartier où il vivait, qui en attendant que l'État se décide à expulser tous ces squatteurs venait déposer les crottes de son bâtard de chien à l'entrée de son taudis. Oui, franchement, c'est une sale année que Jhonson a vécue avant de croiser la route de Yolanda, un jour qu'elle sortait du centre commercial avec ses marchandises, et que lui attendait là avec son deux-roues, prêt à transporter n'importe qui ou n'importe quoi du moment qu'il y avait un peu d'argent en jeu. Quand elle s'est assise derrière lui avec ses seins qui lui touchaient le dos, il était persuadé qu'une femme comme elle devait avoir un homme dans sa vie, un homme pour l'entretenir, que ni l'argent ni les papiers ne devaient lui manquer. Que, c'est certain, jamais un galérien de son espèce ne pourrait prétendre à une telle beauté.

Comme quoi, tu vaux plus que tu ne le crois, sourit-il en faisant monter son engin sur le béton fissuré. Maintenant tu vis avec elle, ici, à Bois Sec. Et même si ça ressemble beaucoup à tous ces autres quartiers où personne ne devrait jamais être obligé d'habiter, tout est très différent.

La chance a tourné pour toi, c'est sûr.

Il s'engage en scooter dans les allées cabossées, moteur au ralenti, salue les visages déjà familiers. Il coupe le contact un instant pour parler électricité, apprend qu'une coupure est possible dans les prochains jours, qu'EDF chercherait par tous les moyens à mettre un terme à ces raccords sauvages sur son réseau. Il en profite : il sait que Yolanda n'aime pas le voir engager la discussion avec leurs voisins. Elle est comme ça, elle se méfie des gens du quartier, elle dit Je les connais, tu sais : d'où qu'ils viennent, c'est tous des jaloux ; dès que tu as le dos tourné ils parlent, ils parlent, ils parlent. Elle ne sort de chez elle que lorsque c'est nécessaire. Comme aujourd'hui, pour tenir son stand.

Il atteint cette sorte de place centrale du quartier, au carrefour de plusieurs ruelles, et la retrouve assise sur sa chaise en plastique, abritée du soleil par un large parasol. En le voyant débarquer sur son deux-roues au pas, elle hausse les sourcils.

– Fais attention aux enfants avec ton engin.

– Oui, je fais attention.

À côté d'elle sont entassées ses marchandises, fruits et légumes, bouteilles d'huile et de sauces, paquets de pâtes alimentaires. Un lot de slips enfant, aussi, parce que des mamans en ont réclamé. Rien à dire, Yolanda, elle mène sa petite affaire, elle s'adapte. Elle prend le couvercle d'une de ses boîtes en plastique, l'agite en éventail.

– Seigneur, il fait chaud...

– Oui, il fait trop chaud aujourd'hui.

– Oui.

– Hum.

– Quand il fait chaud comme ça, les gens ne viennent rien acheter. Je vais encore avoir des concombres en trop.

Il la détaille, moulée dans son leggings-débardeur, réalise qu'il a envie d'elle. Envie de lui dire autre chose, aussi, autre chose que ces lieux communs sur l'invariable chaleur de ce pays. Mais il sait que ça ne se fait pas, qu'elle n'aimerait pas. Et aussi que pour parler, il est moins fort que pour débroussailler. Chacun ses points forts et ses faiblesses, c'est comme ça, jaser ce n'est pas son truc, à Jhonson. Alors il tourne le guidon.

– Je vais monter l'engin.

– Vas-y, je reste encore. Tu regarderas pour l'antenne, aussi ?

– Oui, oui.

Il met le contact, commence à manœuvrer entre les murs de tôle.

– Il y a Darwyne, hein, elle ajoute.

Et alors Jhonson se souvient de cette histoire de maître d'école absent. Que depuis hier, le gamin n'a pas quitté le petit carbet.

– O.K., il dit.

Mais en faisant monter le scooter dans la pente, il soupire intérieurement. Après ces heures de travail en plein soleil, il aurait préféré ne pas avoir l'enfant dans les pattes. Il slalome entre bosses et ravines, les pneus maltraités par les débris de moellons. Puis fait rentrer l'engin sur le terrain, le gare contre la façade métallique. Pas question de le laisser dehors, à la vue des envieux.

Darwyne est bien là, à l'orée de la forêt, seulement vêtu d'un slip. Accroupi auprès d'un tronc coupé, il lui tourne le dos, bouge à peine en l'entendant entrer. Ce qu'il est en train de faire, le beau-père n'en sait foutrement rien.

– Ça va, petit ?

Pas de réponse.

– Hé, je te parle, insiste Jhonson.

Alors l'enfant se décide à le regarder. Sourcils froncés, petites lèvres serrées l'une contre l'autre.

– Ça va ?

– Ça va, répond-il enfin, avant de revenir à son occupation.

Le beau-père s'avance vers la baraque, pose son barda. Dans l'enclos de métal et de rouille qui fait office de salle de bains à ciel ouvert, il retire sa tenue de jardinier, plonge le bol en plastique dans le seau d'eau, se le vide sur la tête. Et alors que l'eau ruisselle sur son corps, il se dit Ce n'est pas gagné. Que ce gamin, il s'en serait bien passé, que c'est le problème qui ternit sa nouvelle vie. Il faut dire ce qui est : les gosses, il n'y connaît rien, Jhonson. Il a bien eu une fille, il y a des années, mais le seul souvenir qu'il en a, c'est celui d'un bébé minuscule qu'il n'a jamais touché, et encore moins pris dans ses bras comme le font les mères et aussi certains pères, même si c'est plus rare. Elle doit être grande, maintenant. Ça lui arrive d'y penser, à elle et à cette femme qui a attendu d'être devenue bien grosse avant de lui annoncer qu'elle était enceinte de lui. Mais rien à faire, il n'arrive pas à se sentir concerné par ce qu'elle est devenue. Vraiment, les enfants, ce n'est pas son truc, il se répète en se savonnant les cuisses.

Et ce Darwyne encore moins que d'autres, tout fils de Yolanda qu'il est.

Dès le début, quand elle le lui a présenté, il l'a trouvé bizarre. Ce n'est pas tant ses pieds en dedans et sa manière de marcher, non c'est autre chose. Il a l'air un peu crétin, en fait. Et sale, aussi, il faut l'avouer, malgré les bains que lui impose sa mère. Toujours à traîner dans la terre, à fouiller on ne sait quoi dans les racines de cette vieille souche qu'il faudrait un jour évacuer du terrain. À observer les volatiles qui viennent se poser sur les piquets du fil à linge, à faire des petits bruits pour essayer de les imiter. À tailler ses machins avec le couteau de la cuisine pendant des heures, franchement ce ne sont pas des occupations pour un enfant de son âge.

Jhonson peine à saisir, aussi, la manière dont fonctionne cet étrange assemblage, Yolanda et son fils. Darwyne la regarde avec l'air de la prendre pour Dieu sur terre, pendu à ses lèvres, à l'affût de la moindre de ses

paroles. Et elle, il ne comprend pas cette façon qu'elle a de s'y prendre avec lui, de lui parler, de se faire obéir. Pas que Jhonson soit un expert en éducation, non. Sa seule référence en la matière, ce sont les coups de ceinture et de chaîne de vélo que lui infligeait son père quand lui-même était môme. Et quand il voit ce qu'il est aujourd'hui, à côté de tous ces types qui ont mal tourné, trafic de drogue, règlements de comptes, incarcération, il se dit que c'était peut-être un mal nécessaire, qu'il n'en est pas mort, après tout. Mais il devine qu'élever un enfant comme celui de Yolanda, c'est une tout autre histoire. Alors pour le moment, Jhonson se garde bien de s'impliquer dans la gestion de l'enfant, et se contente d'observer. Après tout, c'est son gosse, elle fait bien comme elle veut. Et quand on voit ce qu'est devenue sa grande fille, on peut se dire qu'elle doit savoir ce qu'elle fait, d'ailleurs.

Il attrape la serviette déchirée, sort en caleçon du carré de tôle. En haut de la parcelle, Darwyne n'a pas bougé, les yeux braqués sur l'arbre à terre. À croire qu'il est en train de lui faire la conversation, ou même de le consoler comme si ce n'était pas qu'un morceau de bois à moitié pourri. Jhonson secoue la tête en se frottant les cheveux, se dit Laisse tomber, va se rhabiller. Et enfin il s'attaque à cette histoire d'antenne, comme à pas mal d'autres trucs qu'il a déjà dû réparer dans ce petit carbet rafistolé de partout. Depuis la télévision posée sur le haut du réfrigérateur, il examine le câble qui rejoint l'extérieur en sortant par le cadre de la fenêtre. Rien à signaler par ici, ni sur la prise : pas le choix, il va falloir atteindre l'antenne elle-même. Alors il sort de la baraque, grimpe sur un bidon métallique dans lequel Yolanda récolte l'eau de pluie, puis se hisse sur le toit. C'est la première fois qu'il monte là-haut. Il se déplace avec prudence, il ne faudrait pas que la baraque s'effondre sous son poids. Il s'approche de la parabole noircie d'humidité, examine les branchements. Puis se redresse.

D'ici, il a une vue panoramique. D'un côté, c'est tout Bois Sec qui se déploie sous son regard, un tapis de toitures brunes hérissé d'autres antennes, jusqu'à la route qu'on devine là-bas. De l'autre, Jhonson surplombe le terrain de Yolanda. Et juste derrière, la forêt, dont il dépasse un peu les cimes. Il ne s'imaginait pas que ça allait aussi loin : la canopée s'étale bien au-delà de la frontière du quartier, on n'en distingue même pas le bout. Des arbres, des arbres, des arbres à perte de vue, qui s'évanouissent dans un horizon flou, mangé tout là-bas par les nuages. Seigneur, pour défricher tout ça, il faudrait des siècles, il pense en connaisseur. Il jette encore un œil en direction du gamin posté à la bordure de cette jungle infinie, cette lisière que la semaine dernière il a passé un jour entier à débroussailler. Et depuis son belvédère, il remarque quelques feuilles d'un vert très vif. La végétation, qui déjà commence à repousser.

6

Mathurine ouvre le réfrigérateur. Et dans le compartiment du haut, elle dépose les quatre boîtes de médicaments tout juste sorties de leur sac congélation. *GONAL-f/follitropine alfa* : un fécondostimulant, pour favoriser le développement des œufs dans les ovaires. Elle se fait un café, s'installe à la table de sa terrasse. Elle habite un appartement en duplex, avec un petit jardin où elle fait pousser deux-trois choses, plants de piments, maracuja, acérola. Une partie de l'espace est mangée par son matériel de forêt : bidons étanches, hamac Nylon qui sèche sous l'avancée du toit, un canoë à la verticale contre le mur. Et à l'intérieur, alignés sur les planches de sa bibliothèque, des ouvrages par dizaines. Faune et flore amazoniennes, ainsi qu'un beau corpus en anthropologie, souvenirs de ses années d'étudiante, cette époque où elle s'imaginait une autre vie. Parfois, il lui arrive de s'y replonger, de relire des passages sur d'autres manières de penser le monde, sur les mythes et croyances des peuples des forêts. Mais là, c'est tout autre chose qui lui occupe l'esprit.

Les avant-bras collés au bois, elle inspire profondément, ferme les yeux. Sent les larmes qui se pressent en elle, là, toutes proches. Derrière le barrage dérisoire des paupières.

– Arrête, ma pauvre fille, murmure-t-elle. Tu es plus forte que ça.

Elle serre les lèvres, relève la tête. Retient le fleuve à l'intérieur. Puis se décide : elle vérifie le décalage horaire, saisit son cellulaire posé à côté d'elle. Et compose le numéro de l'hôpital, de l'autre côté de l'Atlantique. Pour bientôt dire au médecin, passé les mondanités :

– Je souhaiterais faire encore une tentative.

Un soupir s'échappe du combiné.

– Madame... je comprends votre déception. Mais comme je vous l'ai expliqué à votre dernier voyage, passé quarante ans, le taux de réussite d'une fécondation in vitro chute drastiquement. On parle de quelques pourcent, pas plus. Vous avez déjà fait trois essais, et il est très peu probable que le quatrième soit concluant. C'est votre décision, bien sûr, mais mon conseil... enfin, mon conseil, en tant que médecin, ce serait d'arrêter là. De commencer à faire votre deuil.

Mathurine resserre les doigts autour du téléphone.

– Une dernière. Je voudrais essayer une dernière fois.

– Comme vous voudrez...

L'appel terminé, elle reste muette un long instant, portable en main, les yeux dans le rose de ses bougainvillées.

Se répète : Une dernière fois.

Juste une.

Au bureau, Mathurine est la seule du service à ne pas être mère, à ne jamais prendre part aux discussions sur les infections urinaires à répétition de la petite Emma, sur l'addiction aux écrans du jeune Keanu. Le discours officiel est rodé : l'éducatrice ne veut pas d'enfant, c'est comme ça. Des arguments, elle en a des dizaines, des féministes, des écologiques, des sociaux, et plus que n'importe qui après toutes ces années à côtoyer des gamins qui, disent-ils eux-mêmes parfois, auraient peut-être gagné à ne jamais venir au monde. Certains jours il lui semble même y croire vraiment, faire partie de ces femmes sûres d'elles dans leur désir de ne jamais

enfanter. Elle en connaît plusieurs, elle admire la force de leur choix irrévocable, elle les comprend, elle voudrait réussir à être comme elles. À être cette femme que les collègues croient voir : libre, solide, indépendante, dégagée de tout désir maternel. Mais le problème c'est que tout ça, ce qu'elle leur renvoie sur le ton de la plaisanterie quand elles se plaignent de leurs gamins insupportables, ce n'est qu'un grand mensonge.

La vérité, c'est qu'avoir un enfant, Mathurine en rêve à chaque instant.

Qu'elle en a envie à en mourir.

Qu'il lui arrive, très sérieusement, de se demander si elle pourrait continuer à vivre en sachant de manière définitive que jamais personne ne l'appellera Maman.

Elle s'en veut, infiniment, de ne pas avoir réagi plus tôt. De ne pas avoir vu venir la cruelle échéance de sa quarantaine. Il y a dix ans, elle s'imaginait encore pouvoir rencontrer *le bon*, l'homme avec qui elle allait partager l'envie d'enfant qui déjà l'habitait. Elle enchaînait les déconvenues sans vraiment s'en soucier, ces mecs qui ne voulaient pas s'engager, qui la quittaient du jour au lendemain, ces histoires toxiques dans lesquelles elle plongeait sans armure. Les copines qui se mariaient à la vie à la mort, qui tombaient enceintes en deux mois dès qu'elles arrêtaient la pilule, ces bébés qui poussaient de partout dans son entourage, ça ne l'effrayait pas encore. Elle se disait que son heure viendrait, qu'elle avait le temps. Mais l'année de ses trente-neuf ans, elle s'est rendue à l'évidence : elle était toujours seule. Et de moins en moins fertile. Les hommes, il n'y en avait plus un seul pour l'approcher, ne serait-ce que pour une nuit. Peut-être parce qu'elle-même n'y croyait plus, se trouvait trop moche, trop vieille, trop grosse, même plus rassurée par les mots des amies, Mais non tu as un très beau corps, C'est juste dans ta tête, Tu es pleine de charme, tout ça.

C'est là que s'est dessiné le projet : l'enfant sans lequel elle ne s'imaginait pas finir sa vie, il fallait le faire toute seule.

Et vite.

Elle a tout envisagé, les sites de rencontres spécialisés pour se trouver un géniteur, l'achat de paillettes de sperme sur Internet, l'insémination artisanale, à la pipette. Avant de s'orienter vers la fécondation in vitro, dans un de ces pays d'Europe où la pratique est autorisée pour une femme seule. Cinq voyages transatlantiques, trois tentatives, plus de vingt mille euros dépensés : ces deux dernières années, c'est toute sa vie qui a été consacrée à ce désir d'enfant. Deux années au cours desquelles la notion d'horloge biologique lui est apparue plus concrètement que jamais auparavant. L'impression d'une course infernale contre le temps qui passe.

Contre ce corps à obsolescence programmée.

Retour au bureau, le travail pour refuge. Carole n'est pas à son poste, en déplacement dans l'est pour une de ses évaluations. Une fratrie de huit enfants dont trois ados qui, à l'entendre, ont pris le pouvoir sur le domicile familial, jusqu'à en faire un point de vente quasi officiel de stupéfiants. Les parents totalement dépassés par la situation.

Lorsque, depuis le bureau voisin, Orlane lance :

– Mathurine ! Ton rendez-vous est là.

L'éducatrice regarde sa montre : Yolanda Massily est ponctuelle. Ce n'est pas fréquent, surtout quand on habite un quartier comme le sien, avec tout ce que cela comporte d'imprévisible.

Lors de la visite à domicile, la mère s'est raidie en apprenant qu'elle se trouvait sous le coup d'une évaluation sociale. Mais dès le lendemain, c'est d'elle-même qu'elle a rappelé Mathurine, J'ai des choses à vous dire, madame. Sans doute sait-elle que s'opposer à une démarche des services sociaux risque de lui attirer plus d'ennuis qu'autre chose. Après tout, c'est la deuxième fois que ça lui arrive, et la première avait conclu au classement sans suite, de quoi la rassurer. Ce qu'a demandé l'éducatrice, c'est qu'elle vienne avec Darwyne, et d'avoir un moment seule avec lui. Elle garde en

tête son premier contact visuel avec cet enfant qu'elle devine un peu particulier. Son étrange discrétion sur le terrain familial, cette façon de se fondre dans le décor, sa silhouette voûtée et claudicante. Sa réaction fuyante voire franchement hostile, aussi, lorsqu'elle a tenté d'établir un contact. Il va falloir qu'elle soit patiente avec lui, elle se dit déjà. Patiente et attentive.

Mais alors qu'elle se lève pour gagner la salle d'attente, Mathurine s'étonne : l'enfant n'est pas là. Il n'y a que Yolanda Massily, et un homme qu'elle suppose être son compagnon. Dos droit, tresses impeccables, maquillage, tenue citadine : la mère s'est apprêtée pour venir en centre-ville. À sa droite, un cabas de supermarché rempli de courses.

– Darwyne est resté dehors ? s'étonne l'éducatrice.

– Non, madame. C'est que... il n'est pas là.

– Ah. On avait convenu qu'il viendrait avec vous, non ?

– Je sais, mais... il n'a pas voulu venir. Il a eu peur, il n'aime pas beaucoup les bureaux, c'est pour ça.

Mathurine grimace.

– Hum... C'est embêtant. C'est important que je puisse parler avec lui, vous comprenez ?

– Oui, oui.

– Peut-être qu'on pourra organiser cela d'une autre manière ? À l'école, par exemple, c'est moins intimidant.

– Oui, madame. À l'école, c'est bien.

Sourire professionnel, pour faire comme si ce n'était pas grave.

– Vous venez avec moi ?

– Jhonson m'a amenée en engin, il peut venir, aussi ?

Coup d'œil vers le compagnon.

– Si vous voulez. Ça ne pose pas de problème.

Yolanda Massily opine, empoigne son sac de provisions. Elle et son amant suivent Mathurine dans le bureau, où ils balayent du regard les décorations des deux collègues. Ambiance forestière d'un côté, syndicale de l'autre. Ils prennent place sur les chaises visiteurs, la mère réajuste les plis de sa jupe, l'homme s'appuie sur le dossier qui grince sous le poids. Carrure imposante, cheveux ras, pantalon noir à poches, il n'a rien de l'élégance de sa compagne, juge Mathurine. L'air un peu perdu, pas du tout à son aise dans ce genre d'endroit. Elle ouvre son dossier, croise les mains.

– Bon. Vous vouliez me parler ? Ce n'est pas pour me donner des conseils pour mes piments, j'imagine...

Microsourire de Yolanda Massily : pas d'humeur à rire aux blagues.

– Non, je voulais vous parler de cette... Enfin de celui qui a appelé le numéro, là, comme vous disiez, pour...

– *L'information préoccupante ?*

– Voilà. Je voulais vous dire : je ne sais pas qui a parlé de nous, mais à mon avis ce sont des jaloux.

– Des jaloux ? De vous ?

– C'est ça, oui.

Hochement de tête du compagnon, muet mais bien d'accord.

– Vous savez, madame, reprend Yolanda Massily, la vie dans le quartier, c'est difficile. Pour l'argent, pour les papiers, pour l'électricité, pour l'eau... Alors les gens, ils regardent ce que vous faites, ils regardent tout. Et après, ils parlent dans votre dos, ils cancanent. Croyez-moi : on crée des associations pour faire des choses ensemble, pour avoir l'air unis, tout ça, mais en fait, à Bois Sec, c'est chacun pour soi. Et moi...

– Et, vous, vous arrivez à vous débrouiller, devine Mathurine.

– C'est ça. C'est dur, hein. Mais c'est vrai, je me débrouille avec le marché, la cuisine. Comme ça fait longtemps que je suis là, c'est pour ça. Et aussi... (Elle marque une pause.) Aussi, il y a les femmes qui sont jalouses

de moi.

La mère se redresse, Mathurine pince les lèvres. Elle s'apprête à demander des précisions, s'interrompt aussitôt. Elle a très bien compris : des femmes jalouses à cause des hommes. Parce que Yolanda Massily attire les hommes, et peut-être ceux censés être déjà pris. L'éducatrice regarde encore l'amant qui n'a pas ouvert la bouche depuis le début de la discussion, pense à ce marché de la séduction auquel elle-même n'a jamais vraiment eu accès. S'empresse de changer de sujet :

– Vous voulez dire que ce qu'a dit la personne au 119, c'étaient des mensonges, par jalousie ?

La mère secoue la tête.

– Non, ce n'est pas ça, madame. Je me demande juste qui a pu faire ça. Mais c'est vrai que Darwyne...

L'éducatrice redouble d'attention : on y vient.

– C'est vrai que, à l'époque dont vous parlez, là, je me souviens, c'était dur pour lui. C'était à cause de Roodney.

– Roodney ?

– Celui qui vivait avec nous, quand le gars a appelé.

– Votre compagnon, vous voulez dire ? Avant... Jhonson ?

– Oui, Roodney. Il était dur avec Darwyne.

– Dur ? C'est-à-dire ? Il le frappait ?

– Il le frappait, oui. Avec les mains. Et aussi, des fois... avec des plantes.

– Des plantes ?

– Des branches qu'il coupait dans les arbres. Avec des feuilles, et des épines aussi.

Mathurine froisse le regard à cette évocation, s' imagine le gamin sous les coups des badines. Elle se masse le menton, observe la mère qui raconte ces sévices avec une troublante facilité, comme endurcie par l'âpreté de son quotidien. Elle observe le compagnon, aussi, l'air peu concerné.

– Ça arrivait souvent ?

– Souvent, oui.

– Parce que Darwyne ne voulait pas lui obéir ?

– Oui, mais... Enfin pas vraiment, c'est...

– C'est quoi ?

– Non, c'est que Roodney, avec Darwyne, c'était compliqué, quoi...

L'éducatrice hausse les sourcils, pas certaine de comprendre où veut en venir la mère, qui continue :

– Enfin, vous voyez, Darwyne, il n'est pas comme les autres enfants.

– Vous voulez parler de son... de ses pieds ? Est-ce qu'il a déjà vu un médecin pour cela ?

La mère s'offusque :

– Ah oui, ça, il en a vu des médecins, madame. J'ai fait ce qu'il faut pour le soigner, croyez-moi. Non ce n'est pas ça, c'est... Enfin, il est un peu...

– ... un peu solitaire ? Un peu sauvage ?

– Oui. Il est...

Elle soupire, cherche ses mots. Fixe un petit cadre accroché au mur : un singe atèle, pris au téléobjectif lors d'une excursion dans le sud du département.

– En fait, il est un peu *comme un animal*, vous voyez ? C'est pour ça que Roodney le tapait.

Silence. Sur son cahier, Mathurine note ces mots : *comme un animal*. La mère semble satisfaite, comme si elle venait seulement de trouver la manière adéquate de décrire son enfant.

– Mais c'est terminé, s'empresse-t-elle d'ajouter. Maintenant tout va bien.

– Parce que Roodney n'est plus là ?

– C'est ça, oui. Dieu merci, il est parti.

– Vous savez, pour les enfants, c’est toujours difficile, ces situations, quand un homme vient vivre avec leur mère. Pour les hommes, aussi, d’ailleurs. Il a vécu combien de temps avec vous et Darwyne ?

– À peu près un an.

– Et vous le voyez encore ?

Yolanda secoue sèchement la tête.

– Jamais, madame. Il est reparti au pays, on m’a dit. Mais franchement, ça ne m’intéresse pas du tout. Qu’il aille au diable, mon Dieu, je ne veux plus entendre parler de ce gars-là.

Elle se tortille dans sa robe, agitée par la colère. L’éducatrice la laisse redescendre. Et se tourne enfin vers celui qui a pris la place de ce Roodney. Le nouveau beau-père.

– Bon. Mais dites-moi : avec vous, comment ça se passe ?

L’homme hausse les épaules, et c’est la mère qui répond :

– Ça va beaucoup mieux, madame. Aucun rapport, vraiment. Jhonson, il est... (Un sourire se dessine sur ses lèvres.) ... enfin, il est gentil, quoi. C’est un bon chrétien, pas comme Roodney.

Mathurine scrute le visage soudain moins grave de la mère. Croit y deviner quelque chose, une forme de légèreté. De la naïveté, peut-être. La naïveté d’une jeune fille amoureuse. Et comme le beau-père n’a toujours pas parlé, l’éducatrice insiste en souriant.

– C’est vrai, ça ? Vous êtes gentil, monsieur ?

L’homme se réinstalle, mal à l’aise sur sa chaise.

– Oui, fait-il enfin. Et puis... c’est... c’est son fils, pas le mien, quoi.

– Hum, dit Mathurine.

Et elle se dit qu’en fait, il a l’air un peu bête, ce type. Gentil, peut-être, mais pas très malin. Face à l’éducatrice, la mère tend la main, vérifie l’état de ses ongles. Une moto passe dans la rue voisine, bruit de moteur assourdissant.

– Et avec vous, madame Massily ? Vous et Darwyne, comment ça se passe ? Il m’a l’air d’avoir son petit caractère, non ?

– Ça va, dit la mère. Je sais comment il est.

– À cet âge-là, les enfants, ils sont difficiles, hein. Parfois, ça ne doit pas être simple de se faire obéir.

– C’est vrai, oui. Mais ça va, je sais m’y prendre avec lui.

Souvenir de la visite à domicile, lorsque l’enfant a filé chercher de l’eau sur ordre maternel.

– J’ai vu ça, oui. Mais quand il vous pousse à bout, quand il va trop loin...

– Vous croyez encore que je suis une mauvaise mère ? Que je frappe Darwyne comme le font les hommes ?

Mathurine secoue la tête, s’empresse de calmer le jeu :

– Non, non, non, pas du tout. Je n’ai pas dit ça. Je suis sûre que vous faites ce que vous pensez devoir faire pour lui...

– Oui.

– ... parce que vous l’aimez, hein ? Comme toutes les mamans.

– Bien sûr. C’est mon fils, madame.

La mère et le beau-père repartis, Mathurine reste immobile à son bureau, se remémore l’entretien. Se dit que cette évaluation sociale va sans doute être bouclée très vite, finalement. Que le risque auquel l’enfant était effectivement exposé quand l’appelant a contacté le 119, il n’est plus d’actualité à présent que le beau-père violent est séparé de la mère. Elle consulte encore son dossier, relit le rapport de la première évaluation réalisée deux ans plus tôt, la préconisation formulée à l’époque.

Classement sans suite.

L’éducatrice n’avait pas encore intégré le service : de l’évaluatrice qui en était chargée, elle ne connaît que l’image sur une photo de groupe encadrée dans la salle de réunion, que parfois elle regarde avec curiosité, ou

commente en se moquant devant les collègues. Avec son visage rond, un peu austère, avec son chemisier terne et guindé comme on en voit peu en climat tropical, cette femme debout à côté des cinq autres lui a toujours fait penser à une caricature d'assistante sociale, comme on les imaginait dans les années 1980. Renseignements pris, depuis qu'elle a quitté le service et le département, elle a rejoint sa région d'origine, rurale et tempérée, pris un poste à la mutualité sociale agricole.

Mathurine décroche son téléphone, compose le numéro.

– Éliane Brunel ? fait-elle après transfert par le standard.

– C'est pour quoi ?

Voix sèche et aiguë.

L'éducatrice se présente, explique qu'elle souhaiterait l'entendre sur un dossier en cours, dans le cadre du secret professionnel partagé. La situation du petit Darwyne Massily, vous vous souvenez ? Un silence suit la question : trou de mémoire, imagine un instant Mathurine. Puis :

– C'est l'enfant avec les pieds en dedans, c'est ça ?

– Voilà. Un peu sauvage.

– Je vous laisse vos qualificatifs. Mais je me souviens, oui, c'était un de mes derniers dossiers. Il y a encore eu une information préoccupante à son sujet ?

– Encore, oui. Un appel au 119, comme la première fois. Et comme vous aviez proposé un classement sans suite, je me demandais...

– Je ne comprends pas : vous insinuez que je serais passée à côté de quelque chose ?

Houla, pas commode, réalise Mathurine.

Sur la défensive, voire complètement paranoïaque.

– Non, non, pas du tout. Je voulais juste avoir votre avis. Entre collègues, quoi.

– Hum... soupire Éliane Brunel. Excusez-moi, je suis un peu tendue, on a eu un suicide d'agriculteur la semaine dernière... Et puis tout ça, cette époque, ce ne sont pas que des bons souvenirs pour moi.

– Je comprends. Je suis désolée.

Silence dans le combiné. Mathurine devine son interlocutrice en train de s'adresser à une collègue en couvrant le micro de la main.

– Alors mon avis, puisque vous le voulez... D'abord c'est que cet enfant, il n'est pas facile. Quand je l'ai pris en entretien dans le bureau, il était complètement braqué, il n'ouvrait presque pas la bouche. Je crois qu'en fait il me prenait pour son ennemie, il était persuadé que j'allais l'enlever à sa mère. Et moi aussi, je vous avoue, il me mettait franchement mal à l'aise, il avait quelque chose d'un peu malsain, je ne sais pas quoi... Enfin, bref, je vous épargne les détails.

– Ah O.K. Alors c'est peut-être pour ça qu'il refuse de me rencontrer.

– Peut-être bien, oui. J'ai fait comme j'ai pu.

– Je n'en doute pas, ce n'était pas un reproche.

Manque de confiance en elle, rectifie l'éducatrice. Elle a besoin d'être rassurée.

– En revanche, la mère, je l'ai trouvée... assez impressionnante, je dois dire. Surtout vu sa situation.

– Oui, c'est une femme intelligente, on dirait. Et coopérative.

– C'est le souvenir que j'en ai également. Je ne suis pas sûre qu'elle soit très *affectueuse*, mais il me semblait qu'elle avait toutes les ressources nécessaires pour répondre aux besoins de son enfant.

– Je comprends.

– Je ne sais pas si vous avez eu un contact avec l'hôpital, pour ses pieds...

– Non, pas encore, je pensais le faire.

– J’ai réussi à parler à l’orthopédiste qui s’est occupé de lui. C’est une grosse malformation qu’il avait à la naissance, cet enfant-là. Un genre de pied-bot. Il a fallu le plâtrer, il a eu des attelles, il a été opéré deux fois, tout ça entre zéro et quatre ans... Franchement, il revient de loin : quand je l’ai vu, il marchait presque normalement, il n’était même plus considéré comme handicapé. Et ce que m’a dit le médecin, c’est que la mère, à l’époque des interventions, elle venait d’arriver ici, sans papiers évidemment. Et pourtant elle a géré tout ça parfaitement.

– Avec l’aide médicale d’État ?

– Exactement. Je ne suis pas restée longtemps dans le service, mais des comme elles, je n’en ai pas rencontré beaucoup.

Mathurine revoit Yolanda Massily, trente minutes plus tôt dans son bureau. C’est vrai qu’elle est étonnante, se dit-elle. Elle n’est pas seulement belle, elle dégage aussi quelque chose, une présence, une force de caractère.

– D’où votre proposition de classement sans suite ?

– D’où ma proposition, oui. Et d’ailleurs comme je l’ai écrit, je pense que l’information préoccupante, elle était mensongère. Une histoire de vengeance, je crois, quelque chose comme ça.

7

La parade des manakins tijés, c'est toujours un spectacle : Darwyne observe sans bruit les trois mâles virevoltant sur leur branche devant l'unique femelle. Pour lui, ces oiseaux, ils ont un autre nom, d'ailleurs, quelque chose en rapport avec le noir et le rouge et le bleu de leur plumage, avec leur comportement si singulier. Quelque chose qui lui appartient. Il pense, Ça fait longtemps qu'ils n'ont pas fait cela ici. Se souvient de la dernière fois que c'est arrivé, de ce que cela signifie. Parce que les manakins, ils ne font rien au hasard. Et parce que les signes, il faut savoir les interpréter.

Darwyne sait qu'à son retour à la maison, la mère, elle sera *contrariée*. Que chez la dame des services sociaux, elle voulait qu'il y aille, lui aussi. Pour lui parler, parce que c'est important de répondre aux questions de ces gens-là. Lui parler de lui, lui parler d'elle, lui parler des beaux-pères. Lui dire que les problèmes d'avant s'étaient réglés avec le départ du beau-père sept, Oui madame, tout va très bien à la maison. Que le nouveau, Jhonson (puisque devant la dame, il devrait dire son nom), il était différent.

Mais Darwyne n'a pas obéi.

Parce que parler aux gens, il n'aime pas ça, et encore moins pour dire des choses qu'il ne pense pas vraiment. Mais surtout parce que les services sociaux, il sait ce qu'ils veulent faire : les séparer, lui et la mère. La dernière

fois qu'ils ont été *évalués*, c'est ce qu'elle voulait déjà, l'assistante sociale, même si elle disait le contraire. Elle voulait le mettre dans une autre famille, avec d'autres parents, quelque part dans la ville. Comme Bradley, celui de sa classe, celui que son père a chargé de transporter de la drogue dans son cartable en lui faisant croire que c'était du sucre. Et ça, Darwyne, il ne le veut pas. Non, il ne veut pas d'autre famille. Ce qu'il veut, c'est rester vivre avec la mère et la forêt juste à côté, toute la vie si cela était possible, dût-il pour cela faire avec les beaux-pères jusqu'au numéro mille. Et il ne veut pas non plus retourner dans ce bureau glacial où l'assistante sociale l'a fait asseoir et lui a parlé comme s'il était un demeuré, avec ses petits sourires, sa petite voix, ses petites allusions. Il pensait qu'elle était réglée cette histoire-là, qu'il avait dit et fait *ce qu'il fallait* pour que plus jamais les services sociaux ne viennent les embêter.

Alors oui, Darwyne a désobéi à la mère.

À l'heure de se mettre en route, il s'est caché dans la lisière. Il l'a observée perdre patience devant la maison, a entendu les mots qu'elle a prononcés, il l'a vue s'éclipser par le portail. Mais il n'a pas bougé. Et quand il ne bouge pas, Darwyne, il est comme invisible, même pour sa propre mère. C'est pour ça qu'elle sera contrariée : elle n'aime pas qu'il lui désobéisse.

C'est normal, c'est la mère.

Son retour, il l'attend donc avec appréhension, jette des yeux inquiets vers la paroi de métal. Entre l'arrivée du beau-père huit et cette histoire *d'évaluation sociale*, Darwyne trouve que ça fait beaucoup à la fois. Beaucoup de soucis, beaucoup de problèmes à résoudre au même moment. C'est pour cela que les manakins sont ici pour leur parade, comme la dernière fois. À cause des problèmes de Darwyne. Tandis que les mâles poursuivent leur ballet aérien, il plonge son regard entre les arbres plantés derrière comme un peuple immobile. Il se redresse sur ses deux pieds

tordus, enjambe un tronc couché en s'approchant de la forêt, attiré par cet autre monde autrement plus accueillant que celui-là. Mais il sait qu'il a interdiction de s'y aventurer. Alors il hésite, piétine le sol terreux en haut de la parcelle.

Et lorsque dans son dos crisse la tôle, il se retourne d'un coup. Les manakins s'enfuient, avalés par la jungle en coups d'aile furtifs.

– Salut petit pian !

Le visage de Darwyne se détend : ce n'est pas la mère. Non, c'est Ladymia, sa grande sœur, qui vient leur rendre visite. Sourire aux lèvres indélébile, illuminant son visage rond comme un ballon de football.

– Mais qu'est-ce que tu es encore en train de bricoler ?!

L'enfant s'écarte des arbres pour se rapprocher d'elle.

– Je regardais un oiseau.

Elle lui ébouriffe la tignasse d'où sort un nuage de poussière. Imite :

– *Je regardais un oiseau...*

– Oui.

– Pff... Toi, tu ne changeras jamais.

Elle pose son sac à main sur la dalle en béton, file à l'intérieur du petit carbet, en ressort avec un verre rempli de soda bleu tiré du réfrigérateur. S'affale dans le fauteuil de bureau, les roulettes enfoncées dans le sable, puis s'envoie une lampée.

– Mon Dieu, cette chaleur... J'avais *tellement* soif.

Darwyne la regarde faire avec fascination. Il la trouve incroyable, sa sœur. Elle est grosse, elle parle fort, elle agite les mains : elle remplit l'espace, tout le contraire de lui. Son téléphone grand format est glissé dans son décolleté, entre ses deux seins, elle fait toujours comme ça. Quand elle habitait ici avec eux, c'était plus compliqué, il fallait partager la mère avec elle, et Darwyne voyait bien que la trajectoire qui se dessinait pour Ladymia était plus conforme à ce que Yolanda voulait pour ses enfants, qu'elle était

plus *comme les autres*. Certains jours, Ladymia lui en faisait voir de belles : lorsque la mère allait vendre ses plats cuisinés aux voisins, elle le forçait à faire le guet pendant qu'elle *faisait du sexe* avec toutes sortes de gars sur le grand lit, et elle le menaçait des pires horreurs si par malheur il révélait ses petits secrets. Mais maintenant qu'elle habite avec son amoureux, là-bas, vers le centre commercial, ce n'est plus pareil.

Elle est devenue gentille avec lui.

Enfin, il trouve.

Elle le regarde des pieds à la tête, planté devant elle comme un soldat, habillé de son slip rouge.

– Tu pourrais te laver, quand même, hein. Elle a raison la mère, tu es sale. C'est dégoûtant, tu sais. Darwyne, tu as dix ans, maintenant !

Il tourne la tête, pense Elle a raison, Oui elles ont raison, tu es dégoûtant, rien d'autre qu'un sale pian dégoûtant. Alors il fait un sourire, et hausse les épaules.

– Bon, alors ? fait Ladymia.

– Quoi ?

– Le nouveau beau-père, il est comment ? C'est quoi son nom, encore, Jhonson ?

L'enfant opine, grimace :

– Il est grand.

– Grand ? C'est tout ? Il est juste grand ?

– Oui. Enfin, il est normal, quoi.

– Normal... C'est toi qui dis ce mot-là : normal. Seigneur, tu es trop, toi...

Elle boit encore son liquide bleu. Ajoute, l'air de savoir de quoi elle parle :

– Laisse-lui une chance, petit pian. Je suis sûre que ce n'est pas un mauvais gars.

Darwyne serre les lèvres.

– De toute façon, c’est juste pour quelque temps.

La sœur se balance en arrière dans son fauteuil défoncé.

– Peut-être pas. Si ça se trouve, cette fois ça va durer. Tu sais, l’amour...
Regarde, moi ça fait déjà deux ans avec Gregor. (Elle prend une voix langoureuse :) Entre nous, c’est *le love*...

Elle ferme les yeux, ondule des épaules, mimant une danse sensuelle entre les accoudoirs. Le petit frère murmure :

– Deux ans...

Et pense : une éternité.

Qu’il ne tiendra pas aussi longtemps.

Ladymia lève la tête, inspecte l’état de la baraque, murs, fenêtres, toit.

– En tout cas, il a du boulot, le gars. J’espère qu’il va vous réparer tout ça avant que ça ne s’effondre sur votre tête. Et dire que j’ai habité là, mon Dieu, plus jamais... Le bois, la tôle pourrie, toutes ces plantes, là, c’est fini. Merci Seigneur.

Darwyne observe à son tour le petit carbet, ne le trouve pas si mal en point. Il est toujours debout face à sa sœur lorsqu’elle tire son Smartphone de son décolleté. Elle fait glisser son doigt sur l’écran, chasse l’enfant d’un geste de la main.

– Bon allez, file, petit pian. C’est bon, là, j’ai des trucs à faire.

Alors il s’éloigne, tandis qu’elle parle à sa copine :

– Hé, ma chérie, tu m’emmènes où, ce soir ? Il faut que je danse, je n’en peux plus !!

La voix haute et bruyante, comme s’il fallait que tout Bois Sec sache les détails de son programme nocturne. Et Darwyne imagine sa grande sœur en train de danser, étincelante sur la piste, entourée de plus d’amis qu’il n’en aura jamais.

– Ma fille !! Ça fait trop longtemps...

Le visage de la mère s'illumine lorsqu'elle investit le terrain, suivie de Jhonson et de son deux-roues qu'il fait passer par le portail. Quatre personnes à la fois entre ces parois de tôles, ça fait beaucoup de monde, trouve Darwyne, en retrait près de la forêt. Yolanda pose son cabas rempli de concombres et d'aubergines, fonce droit vers Ladymia, qui coupe enfin son téléphone :

– Je te laisse, la *mother* vient d'arriver avec son nouveau gars.

Elle fiche le cellulaire entre ses seins, sourit à la mère qui détaille sa coiffure.

– Qui t'a tressée comme ça ?

– Oh, une copine...

– Mon Dieu, tu es belle...

– Maman, arrête...

La mère ne prend pas le temps de présenter son homme, qui s'avance de lui-même pour serrer la main de la jeune fille en disant :

– Jhonson.

La sœur le détaille comme on évalue un morceau de viande, tête, épaules, torse, jambes, pieds. Bouge les lèvres, l'air satisfaite, échange un regard complice avec sa mère. Tandis que le beau-père s'en va ranger machette et débroussailleuse, Yolanda sert un autre soda à Ladymia, s'assoit à côté d'elle pour l'assaillir de questions.

– Bon, quand est-ce qu'il te fait un enfant, ton mari, là ?

La fille élude d'un éclat de rire sonore.

– Tu restes dîner ici, hein ?

– Oui, oui. Je sors, mais ça va.

– Je vais te nourrir, moi, tu as un peu maigri...

Darwyne suit la scène depuis sa souche. Il aime quand sa grande sœur vient à Bois Sec, cette ambiance différente qui s'empare du petit carbet en sa présence. Il aime voir la mère arrêter de s'activer dans tous les sens et se

pâmer pour sa fille, ces éloges qui lui sortent de la bouche à chaque visite. C'est un peu comme à l'église avec Dieu et Jésus, même si Darwyne sait que Non, en fait c'est différent, que c'est une autre sorte d'amour parce que c'est interdit d'aimer quelqu'un autant que le Christ. Il aimerait que parfois la mère lui dise ce genre de choses à lui aussi, oui, il aimerait tellement. Il croit qu'il pourrait faire n'importe quoi pour ça, pour quelques-uns de ces mots-là.

Vraiment n'importe quoi.

Et il se rassure en se disant que ça viendra, Oui, un jour, c'est sûr. Après tout, entre la mère et Ladymia, ça n'a pas toujours été comme ça. C'est juste que pour le moment, c'est impossible.

Tant qu'il est un petit pian.

Et tant qu'il y a les beaux-pères, aussi.

Il se garde d'intervenir dans ce moment mère-fille, les regarde comparer la couleur de leurs ongles, l'homme rentré à l'intérieur de la baraque, sûrement calé face au téléviseur. Darwyne sait que la mère est contrariée, il n'a pas oublié. Pour le moment elle l'ignore, comme il y a Ladymia, ça retarde un peu les choses, mais son moment va venir, forcément. Il baisse les yeux, touche du doigt une tige verte en train de pousser parmi les branches coupées. La mère se lève, va ranger son cabas, la sœur en profite pour se replonger dans son téléphone, tapote des mots à toute allure sur l'écran tactile. La petite famille s'affaire pendant que le jour avance.

C'est quand arrive l'heure du dîner que la mère se décide. De la baraque où elle cuisine s'échappe une fumée épaisse.

– Tu fais un bouillon ? demande la sœur, toujours assise à l'extérieur.

– Évidemment.

– Hmmm... Trop bon, maman.

La mère sort de la maison, cueille des piments qu'elle dépose dans un pot, retourne à l'intérieur. Sans un mot pour l'enfant qu'elle frôle pourtant. Quelques minutes s'écoulent encore, elle revient vers Ladymia, lui tend une assiette en plastique fumante que la sœur regarde avec gourmandise. Puis elle marche vers Darwyne, un autre bol en main.

– Mange, dit-elle.

Et Darwyne se redresse pour découvrir son dîner.

Dans le bol, il y a cinq gros piments.

Rouges et fripés et gorgés de soleil.

Il lève la tête vers la mère, qui ne lui rend pas son regard. Elle est calme, elle est toujours calme, la mère, dans ces moments-là, elle ne s'énerve pas. Son visage est fermé comme un coffre inviolable, ni colère ni exaspération, non rien de tout ça. Elle répète :

– Prends. C'est ça que ça mange, les animaux, tu le sais.

Darwyne le sait, oui. Et aussi que si elle fait ça, c'est parce que c'est ainsi qu'il faut s'y prendre avec lui. Alors il tend le bras et s'empare du bol. Yolanda fait demi-tour, va rejoindre sa fille chérie avec ses tresses, ses ongles et son *love* pour ce Gregor qui bientôt lui fera un bébé et fera d'elle une grand-mère. Le petit pian tourne le dos à sa famille, recroquevillé sur son manger, face aux arbres gigantesques mais qui à cet instant ne peuvent rien pour lui. Du pouce et de l'index, il saisit la hampe d'un des piments pour le mener à sa bouche. Il sait comment faire pour les manger, qu'il faut éviter de toucher les lèvres, sinon ça brûle trop fort. Il croque dans le rouge, ferme les yeux. Et il sent venir en lui le feu du fruit ardent, coulé de la langue vers les organes cachés. Et il se dit qu'un jour, oui, un jour c'est certain, la mère n'aura plus besoin de faire ce genre de choses pour l'aider à devenir *comme les autres*.

8

Couloirs moites et bruyants de l'école primaire, sacs à dos miniatures pendus aux portemanteaux. Mathurine chemine à contre-courant dans la marée d'enfants. Tee-shirts verts de rigueur, les gamins se hâtent vers la sortie en se bousculant les uns les autres, on devine l'imminence des prochaines vacances scolaires. L'éducatrice pense, Des vacances, c'est ce qu'il me faudrait, à moi aussi. Après ce dossier, et tous les autres en cours. Après la FIV, après la grossesse (parce que cette fois ça va marcher), après l'accouchement. Après le congé de maternité. Oui, des vacances de mère. Elle sourit pour elle-même : Il va falloir être patiente, ma pauvre fille. Attrape au vol des bribes de discussion :

– Hé, toi, tu m'as touché ! invective un enfant, deux têtes au-dessus de la mêlée.

– Avec la note qu'il t'a donnée, le maître, ton père va te mettre des coups, c'est sûr ! fait un autre à son copain. Lalalala, ça va faire mal...

Témoignages spontanés de violences parentales, des dossiers qui se retrouveront peut-être un jour sur le bureau de l'éducatrice. Elle se colle contre le mur pour laisser passer la mêlée, dossier plaqué contre la poitrine. Puis s'avance vers l'instituteur qui l'attend près d'une porte fermée. Mal rasé, chemisette froissée : Mathurine devine un enseignant qui chaque matin

fait l'effort de s'habiller pour se présenter devant ses élèves. Un bout de tatouage lui dépasse du col, un truc tribal qui plaît sans doute à certaines filles, se dit-elle furtivement. Elle lui serre la main, demande :

– Il est là ?

Hochement de menton.

– Oui, oui, c'est bon. Je lui ai juste dit d'attendre quelques minutes. Il était déjà au courant.

C'est ce qui a été convenu avec Yolanda Massily : que l'éducatrice viendrait s'entretenir avec Darwyne dans son école, un lieu plus neutre et familier que les bureaux du service. La mère a dit oui, constante dans son envie de coopérer avec les services sociaux. Et la directrice de l'école primaire a joué le jeu, proposé de faire cela dans la petite pièce qui sert de bibliothèque, souvent vide à cette heure.

– On peut se voir après ?

– Bien sûr, je serai en salle des maîtres. C'est juste à droite avant la sortie.

– Parfait. Bon, je ne vais pas trop le faire attendre, mais... en classe, il est comment ?

L'enseignant se gratte la nuque, découvrant un peu plus son tatouage.

– Darwyne ? Il est... (Regard vers la porte fermée, soupir :) enfin, ce n'est pas gagné, quoi. Personnellement, je plains plus la mère que l'enfant.

Mathurine grimace, se dit qu'elle n'aime pas beaucoup cette remarque-là, quoi qu'il y ait derrière. Le tatoué renchérit spontanément, sans se soucier du temps d'attente imposé à l'enfant dans la pièce à côté :

– Franchement, il est impossible à cerner. Je ne sais pas du tout comment m'y prendre avec lui.

– Vous l'avez rencontrée, la maman ?

– Oui, deux fois. Et moi je dirais qu'elle fait plutôt bien le job. J'ai l'impression qu'elle le pousse autant qu'elle peut, qu'elle est attentive, mais bon... elle ne se rend pas compte du retard de son gamin. Darwyne... il a à peine le niveau d'un CP, en lecture je ne sais pas ce qu'il déchiffre vraiment. Les devoirs, il me les rend, mais je pense qu'il ne comprend même pas les consignes. Je ne vous dis pas qu'il a un retard mental, hein, il n'est pas le seul à être en décrochage. Mais lui... il est un peu à part, quoi. Complètement dans son monde.

– Dans son monde...

– La seule fois où il m'a eu l'air de s'intéresser au cours, c'est quand on a reçu un agent de l'office national des forêts pour parler Amazonie. Là, peut-être qu'il a écouté un tout petit peu...

Sourire forcé de Mathurine, manière de dire C'est bon, j'ai compris l'idée. Qu'il est temps qu'elle aille retrouver l'enfant. L'instituteur s'éloigne pour rejoindre ses collègues. L'éducatrice actionne la poignée, pousse la porte, penche la tête vers la table entourée de chaises taille enfant.

Personne.

La pièce est vide.

Mathurine se hâte vers la fenêtre ouverte sur la cour : du côté de la grille d'enceinte, des gamins chahutent encore, sortant de l'école au goutte à goutte. Mêlée à eux près du portail, elle croit deviner la silhouette bancale du petit Darwyne, tête basse et cartable au dos.

– Merde !

Elle fait demi-tour, fend les couloirs au pas de course, direction la salle des maîtres. L'enseignant est penché sur des copies qu'il corrige à coups de stylo rouge.

– Il est parti !

Il lève deux yeux gris.

– Quoi ?

– Darwyne. Il est parti.

L’instituteur repousse sa chaise :

– Ce n’est pas possible, ce gosse...

Et il guide Mathurine jusqu’au portail de sortie dont s’échappent les derniers écoliers. Coups d’œil dans toutes les directions : rue sillonnée de véhicules aux vitres fermées, caddies mal rangés devant l’épicerie chinoise, jeunes juchés bière en main sur un muret craquelé. Mais aucune trace de l’enfant.

– Vous m’aviez dit qu’il était d’accord, non ?

– Oui, oui, j’en ai parlé avec lui ce midi. Mais bon, je ne peux pas dire qu’il sautait de joie à l’idée de vous rencontrer, non plus...

– J’imagine. Mais prendre la fuite comme ça, quand même.

Regard dans le dos : C’est bon, ils ne t’ont pas suivi. Darwyne presse le pas sur l’asphalte, tourne au premier coin de rue. L’enceinte de l’école s’efface derrière le mur de béton, il s’arrête un instant pour reprendre son souffle, en nage. Il réajuste le cartable sur son dos, le trouve lourd, se souvient qu’il doit faire attention aux livres et aux cahiers qui le remplissent. Qu’en courant il peut les abîmer, que ça ne plairait pas à la mère. Mais il réalise aussitôt qu’en matière de contrariété maternelle, ce qu’il vient de faire, c’est beaucoup plus grave.

Qu’elle ne va pas aimer apprendre cela, non, pas du tout.

Il s’en veut, il s’en veut énormément. Il s’en veut d’être un petit pian bon qu’à causer des problèmes, et qui finira sale et misérable et affamé, parce qu’il le sait que c’est comme ça que ça finira s’il continue à être ainsi. Pourtant, il avait bien écouté ce qu’avait dit le maître, avant de reprendre le cours. Et ce qu’avait dit la mère, aussi, ce matin. Il savait qu’il devait attendre dans la bibliothèque, attendre la dame des services sociaux pour la rassurer sur ce qui se passe à la maison. Que s’il faisait ça, elle allait arrêter de venir mettre son nez dans leur vie et de vouloir le confier à d’autres

parents, Tu comprends ça, quand même, non ? Mais pendant qu'il attendait et que ça durait trop longtemps, entouré par les livres alignés sur les étagères, il y a tout qui est revenu en lui. L'assistante sociale, deux ans plus tôt. Les beaux-pères et ce cycle qui recommence à chaque fois et se termine toujours de la même façon. Et aussi ces choses que fait la mère pour lui mais qu'il ne faut pas raconter, parce que personne ne pourra jamais les comprendre. Parce que *les gens*, ils ne savent pas ce que c'est que d'élever une saleté de macaque à la place d'un enfant.

Alors il a changé d'avis, n'a plus du tout voulu se retrouver en face de la dame.

Alors il a pris la fuite.

Il se remet en marche en plein cagnard, direction Bois Sec, parce qu'il doit rentrer au petit carbet. Oui, rentrer sans traîner, pour ne pas désobéir plus qu'il ne l'a déjà fait. Darwyne se répète ça en serrant les doigts autour des bretelles fluorescentes : rentrer, rentrer, rentrer au plus vite. Ne pas regarder sur les côtés, ne pas se laisser distraire. Il avance tête baissée, encore haletant de l'émotion de sa fuite, les yeux rivés à ses baskets déformées. Il sait très bien ce qui est en train de germer en lui, tout cela il l'a déjà ressenti, cette envie qui lui tourne autour depuis l'arrivée du beau-père huit et la venue de la dame des services sociaux. Il sait que c'est la pire des idées, qu'il ne faut pas, Hein tu le sais, petit pian. Il serre les lèvres, dépasse d'autres écoliers sans leur prêter attention, silhouettes fantômes aussitôt oubliées. Restaurants de fortune d'où s'échappent des rythmes endiablés, parkings encombrés de véhicules garés n'importe comment : il accélère le pas, rivé à son trajet retour.

Mais il s'arrête à cent mètres de l'entrée du quartier.

Ferme les yeux plusieurs secondes, pense encore : Non, elle te l'a interdit.

Et tourne enfin le regard à gauche.

Derrière le fossé à sec qui longe la route de Bois Sec, un sentier s'enfonce entre les arbres. Un des multiples accès à la forêt, devant lequel Darwyne passe chaque jour. Il fixe les herbes couchées, la terre à vif au pied des troncs. Se souvient de la dernière fois qu'il a emprunté ce chemin, il y a plusieurs mois, à l'époque des violences du beau-père sept. Un moment, avant le beau-père huit, pendant ce temps minuscule qu'il a passé seul avec la mère et où il lui semblait que les choses allaient mieux, Darwyne a cru que c'était terminé, qu'il n'avait plus besoin de la forêt. Qu'il pouvait se contenter de sa lisière discrète et encombrée au fond du terrain, des incursions de la faune dans les hauteurs du quartier, des toucans, des caïques, des milans, des agoutis, des pians qui venaient lui rendre visite sans que personne n'en sache rien. Il a cru que ça pouvait suffire.

Mais il se trompait.

Il hésite, piétine le bitume, regarde à droite, à gauche. Ces habitants, là-bas, qui continuent leur vie sans se soucier de la sienne.

Et, cartable au dos, il s'enfonce dans la jungle.

Il franchit la frange compacte de broussailles et de cecropias, passe les sols jonchés de canettes et autres barquettes jetées depuis la route. Traverse les taillis périurbains, forêt zébrée de sentes et layons, raccourcis pédestres entre quartiers que les bois séparent encore, itinéraires secrets pour mille trafics humains. Traces dans la boue, éclats sur les troncs mutilés, chicots décapités par les machettes, les empreintes anthropiques disparaissent avec la distance. Et bientôt c'est l'Amazonie, le sous-bois s'empare de lui telle une femelle de son rejeton blessé, le recueille dans son ombre. Le pas de Darwyne se fait plus sûr sur l'humus meuble, il avance plus vite que sur aucun béton, rassuré par la moiteur qui gaine son corps d'une sueur fauve, encouragé par les sons qui lui parviennent, non plus lointains du fond d'un jardin débroussaillé, mais cette fois de toutes parts. Cigales vrombissantes agriffées aux écorces, grincements des grenouilles atélopes dans les rivages

des criques, passereaux mêlés en rondes, volant de branche en branche, chacun pépant la langue de son espèce, bataras cendrés en leaders, chant métallique de la coracine chauve, tout un chœur bestial et familier, que Darwyne retrouve enfin. Et çà et là, il pousse lui-même sifflements ou gloussements, des petits bruits qui aux yeux *des autres* le feraient passer pour un dégénéré. L'impression d'être ici mieux que n'importe où ailleurs, oubliées l'école et les requêtes obscures du maître, oublié le beau-père qui lui vole sa mère et qui lui veut du mal comme tous les précédents, oubliés les services sociaux. Devenir un autre Darwyne, dépouillé de ses fardeaux, dépouillé des regards.

Il s'éloigne de plus en plus, retrouve au gré de sa marche des itinéraires qui lui parlent, des reliefs familiers, des formes végétales semblables à aucune autre, troncs difformes, contreforts verticaux dressés en murailles, attroupements de palmiers hérissés de mille épines, et il suit ces jalons comme disposés pour lui, cramponné à sa coulée, les souvenirs ressuscités de ses incursions passées. Il sillonne les pentes, collines amazoniennes déployées derrière la ville, il longe une crête touffue, passe à travers un massif de lianes enchevêtrées, enjambe un ruisseau d'eau claire glissant sur son lit de sable. Il s'enfonce plus loin que les chasseurs de gibier, là où la faune se fait moins timide, il croise le regard d'animaux planqués dans les broussailles, devine des vies qu'il lui semble être le seul à connaître, sorties des bois comme de son imaginaire. Il franchit un marécage piqué de palmiers pinots et de troncs couchés, regagne la terre ferme.

Et enfin il se retrouve au pied de *son* arbre.

Un géant dont les branches vont se perdre en altitude, bien au-dessus de tous ses congénères. Dressé dans le sous-bois comme le seigneur de ce royaume, le tronc plus épais que les autres, obèse d'une excroissance qui lui pousse à mi-hauteur tel un chaudron ligneux. Ses racines courent sous terre et se prolongent en surface en contreforts entremêlés, hauts comme un

homme adulte, dessinant un labyrinthe dans lequel s'enfonce Darwyne, minuscule en bas du monstre. La paume glissant sur le bois trempé, il chemine jusqu'au pied, là où se rejoignent tous les bras végétaux. Il y a là une cavité ouverte entre arbre et sol, comme une grotte miniature. Darwyne pousse les débris accumulés au fil des pluies, fouille le sol, les mains dans l'humus.

Et il en extirpe quelques-uns de ses trésors.

Toutes ces choses qu'il a enfouies ici, jamais rapportées au petit carbet, parce qu'il y en a beaucoup trop, ou qu'elles sont trop encombrantes. Assis sur un bout de racine, les fesses noires de boue, il dispose chaque objet face à lui. Quelques pierres façonnées par les rivières, des bois flottés aux formes extravagantes. Et aussi des os, lavés par les averses et par les charognards, cassés, polis, taillés. Il les observe l'un après l'autre, les caresse de ses petits doigts crottés. Il retire son cartable, le pose dans les feuilles mortes, y glisse plusieurs d'entre eux parmi les fournitures scolaires, referme le sac en forçant sur l'attache. Et il s'adosse au contrefort, se laisse glisser sur la terre brune.

Les yeux levés vers les sommets, il scrute le plafond de branches et de feuilles enchevêtrées au pied du ciel. Baisse le regard vers les étages intermédiaires, ramures naissantes en haut des troncs, épiphytes à foison, orchidées, lianes jetées entre les altitudes, racines aériennes comme autant de vers étirés à la verticale. Puis en revient au sol où lui-même est posé, litière grouillante d'une vie souterraine, lardée de graines en dormance attendant la trouée, hérissée de repousses lancées vers les hauteurs, tiges frêles et minuscules aux côtés des géants. Et Darwyne fixe enfin sa propre anatomie, ses deux pieds pleins de terre et de boue et de feuilles au bas des jambes étalées dans l'humus. Il les détaille comme il ne peut pas le faire lorsqu'il y a du monde autour de lui, talon, plante, orteils. Il se remémore les interventions médicales, les plâtres, les attelles, les opérations pour

guérir ses difformités de petit pian monstrueux. Et il pense à la mère sans qui il ne serait rien, à la mère qui l'attend tout là-bas. Et il rêve qu'à son retour, parce qu'il va rentrer, forcément, elle l'accueille avec des mots comme ceux qu'elle dit à Ladymia.

OceanofPDF.com

9

Sourire aux lèvres, Jhonson fait claquer son domino sur la table branlante, puis le pousse du doigt pour l'assembler aux autres. Ses deux adversaires font la moue : Joli coup ! La partie est bien engagée sous le toit de tôle. Une ampoule grésille au-dessus de la table tandis que le jour s'efface, livrant Bois Sec à l'électricité pirate. C'est la première fois que Jhonson joue avec ces gars, signe qu'il commence à faire partie du quartier, à s'intégrer. Face à lui, bonnet enfoncé sur la tête, l'homme consulte son jeu, dominos alignés entre les doigts. Il grimace, en mauvaise posture, hésite infiniment.

Posé sur le bois, le portable de Jhonson se met à vibrer : un appel de Yolanda. Il décroche aussitôt, écoute sa princesse en faisant taire les deux joueurs à coups de main dans le vide. Il sait qu'elle n'aimerait pas le savoir ici, sous cet abri visible de tout le quartier, qu'elle dirait Ça ne se fait pas, que les gens vont cancaner. Puis, l'appel terminé, il dit :

– Je dois y aller.

Les deux types s'offusquent : on n'abandonne pas une partie comme ça, Rien n'était joué, Tu n'avais pas encore gagné, gars. Mais Jhonson se lève déjà.

– Désolé. C'est le gamin. Il n'est pas rentré de l'école.

Le bonnet soupire.

– Elle te tient, la Yolanda... Fais attention, mon ami, c'est une mangeuse d'hommes cette femme-là.

– Espèce de jaloux, lance Jhonson en fourrant le cellulaire dans la poche de son treillis.

– C'est vrai, j'avoue : moi, ma femme, je ne la supporte plus. Rien qu'à la regarder j'ai envie de cogner dessus.

– N'empêche, dit l'autre joueur, le jour où tu te tireras d'ici parce que tu ne supporteras plus son taré de gosse, j'espère que tu reviendras nous voir un peu, hein. Parce que les ex de ta Yolanda, ils sont tous partis sans dire au revoir.

– Je t'ai déjà dit, s'esclaffe le bonnet : ils ne sont pas partis, c'est elle qui les a tués. Et cuisinés en fricassées.

– Arrête, ce n'est pas drôle.

– Héhé... À ton avis, la viande, dans les plats qu'elle nous vend, tu crois qu'elle vient d'où ?

– N'importe quoi... Je dis juste que, voilà, les gars, ils auraient pu donner des nouvelles. Du jour au lendemain, on n'a plus entendu parler d'eux.

– Bon, j'y vais, hein, les interrompt Jhonson.

Et il laisse parler ses deux nouveaux amis, tout à leurs fantasmes et leurs rumeurs sordides auxquelles il ne prête aucune attention. Que les anciens amants de sa princesse ne fassent plus partie du paysage et ne traînent plus à Bois Sec, ça lui convient très bien, à lui.

Il enfourche son scooter garé juste là. Il aurait bien aimé la finir cette partie de dominos, mais Yolanda a insisté. La nuit va bientôt tomber, elle n'a aucune nouvelle de l'enfant. Elle est inquiète, la pauvre, il ne pouvait pas se défilier.

Manœuvrant sur la latérite, il dévale la pente du quartier, entre les baraques où s'allument des néons vacillants, il rejoint le goudron. Et se dirige vers l'école en scrutant les bas-côtés. À cette heure, les écoliers sont

tous rentrés, plus un cartable dans les ruelles. Rien que des adultes à pied, ou cloîtrés dans leurs voitures dont les phares rasant l'asphalte. Il roule au pas, le moteur pétarade comme s'il allait rendre l'âme. Aux carrefours il jette des regards dans les transversales, cherche la silhouette bancale de Darwyne, reconnaissable entre mille. Il l'imagine mal être allé traîner avec d'autres enfants : de ce qu'il en a vu, ce gosse n'a aucun copain dans le quartier, il ne sort du petit carbet que pour aller à l'école ou à l'église. Il atteint le parvis de l'école primaire. Grilles fermées, barreaux noirs dans la nuit.

Appel à Yolanda :

– Désolé, je ne l'ai vu nulle part sur le trajet.

La mère soupire. Jhonson sait qu'elle a déjà fait trois fois le tour de Bois Sec.

– Tu n'as aucune idée d'où il peut être ?

– Non.

Il n'insiste pas, mais il commence à la connaître, Yolanda. À son ton hésitant, il devine qu'elle ne lui dit pas tout, qu'elle pressent quelque chose, un de ces trucs entre elle et son drôle d'enfant, un de ces trucs que le beau-père ne peut pas comprendre. Mais elle est de plus en plus inquiète, ça, ça s'entend, et il n'aime pas la savoir comme ça, sa petite femme. Alors il la rassure d'un :

– On va le trouver, tu vas voir. Je vais continuer à chercher.

– D'accord... Merci.

Il sourit pour lui-même : il aime bien l'idée qu'elle lui soit reconnaissante.

Ça lui donne de l'importance.

Il fait demi-tour, le phare trouant l'obscurité. Refait la route en sens inverse, les yeux dans chaque recoin, dans chaque ombre. Il s'engage dans les rues adjacentes, détaille les attroupements sous les néons des supérettes,

autour des gargotes baignées de fumée de poulet grillé. Aucune trace de Darwyne. Il roule ainsi un long moment, longe bidonvilles autant que quartiers résidentiels, s'aventure jusqu'au centre-ville. Après l'inquiétude, ce qui lui vient c'est de l'agacement, sa patience de beau-père mise à mal. Il peste, Non mais où est-ce qu'il a bien pu aller, ce petit crétin ? Un instant, il se surprend à imaginer qu'il lui est arrivé quelque chose de grave, de très grave, qu'on va le retrouver dans un fossé, tabassé par des plus grands que lui, à moitié mort. Il se demande ce que ça lui ferait, à lui, que le gosse ne soit plus là, après tout ce n'est pas son fils. Il pense, furtivement : Ne plus se coltiner la présence de ce petit débile, être seul avec Yolanda, ne l'avoir que pour lui... Chasse aussitôt l'idée comme on chasse un insecte, s'en veut qu'elle ait pu le traverser. Accélère sous les lampadaires en pointillé. Il cherche encore, explore d'autres ruelles, d'autres secteurs toujours plus éloignés de ce foutu trajet que l'enfant n'avait aucune raison de quitter.

Mais en haut d'une butte, il coupe le moteur. Regarde la ville d'en haut, ses lumières en taches éparses qui butent ici sur l'océan, là-bas sur la forêt.

– Seigneur, murmure-t-il, où est-ce que tu es, petit pian ?

Il faut se rendre à l'évidence : il est tard, à présent. Trop tard. D'autres préviendraient la police, mais comme lui n'a pas de papiers et risque à tout moment une reconduite à la frontière, c'est inenvisageable. Il va falloir mobiliser les voisins, les habitants de Bois Sec, il imagine déjà. Il redémarre, et s'en retourne vers le quartier. Cherchant la manière d'annoncer tout ça à la femme qu'il aime. Il roule à vive allure cette fois, regarde à peine sur les trottoirs, certain que ses recherches sont vaines.

Et pourtant Darwyne est là.

Il apparaît d'un coup dans le jaune du phare, à cent mètres de l'entrée du quartier. Entre route et fossé, il est en train de marcher, à supposer qu'on puisse appeler ainsi cette façon de se déplacer. Comme s'il rentrait au petit carbet, l'air de rien. Jhonson roule jusqu'à lui, et réalise sur les derniers

mètres que son cartable est noir de terre. Ses vêtements, aussi, jean et tee-shirt tachés de partout. Il s'est roulé dans la boue, ou quoi ? pense le beau-père, furieux d'avoir été baladé toute la soirée. Il se gare en lui coupant la route, fond sur lui en rapace sur sa proie.

– Non mais tu étais où, toi ?!

Darwyne lève deux yeux hagards, reste muet.

– Oh, je te parle, là. Tu es au courant qu'on te cherche depuis des heures ?

Pas de réponse : Jhonson fulmine.

La gifle part d'un coup. Une calotte brutale derrière la tête du gamin, qui trébuche et manque de tomber dans le fossé. Il met un genou à terre, se relève. Plante ses yeux dans ceux du beau-père, avec quelque chose comme de la colère. De l'hostilité. Mais à cet instant, Jhonson s'en fout que le gamin le déteste. Il renouvelle son geste : une deuxième baffe heurte la tempe de Darwyne, le fait reculer de deux pas. Puis il l'attrape par le bras, le traîne violemment jusqu'au scooter. Les pieds rasent le bitume sans pouvoir s'y poser.

– Monte.

Hésitation, lèvres serrées. Rage enfouie.

– Allez, monte, je te dis ! Je te ramène à ta mère.

Darwyne finit par se hisser sur l'engin, derrière Jhonson qui fait gémir son moteur. Direction les hauteurs de Bois Sec. La baraque où Yolanda doit se ronger les sangs.

Lorsqu'ils franchissent le portail, ils la trouvent rivée au mur du petit carbet, en train d'arracher nerveusement des tiges vertes fauilées comme des serpents aux jointures des tôles. Jhonson fait descendre le gamin, dit sèchement :

– C'est bon, je l'ai retrouvé.

Mais Yolanda n'accorde aucun regard à son amant, les yeux vissés sur son fils. Dans la lueur électrique, Darwyne s'avance vers elle à petits pas, épaules rentrées, comme écrasé par une honte indicible. Jhonson observe la scène depuis le scooter à l'arrêt. L'impression que ce n'est pas le même gamin que celui qu'il a frappé quelques minutes plus tôt. Plus de colère, plus d'opposition, plus d'animosité. Résignation, soumission, culpabilité, plutôt. La mère n'esquisse aucun geste de violence. Elle détaille juste la dégaine de l'enfant, les taches sur les habits, les bouts de feuilles collés aux tissus. Ses mots s'immiscent jusqu'aux oreilles du beau-père :

– Tu y es retourné ?

L'enfant hoche son petit menton.

– Tu ne peux pas t'en empêcher, hein ?

– ...

– Tu veux que je te dise pourquoi tu y es retourné ? C'est parce que tu n'es bon qu'à ça, qu'à te vautrer dans la boue pour torturer ta mère. C'est parce que tu ne seras jamais comme ta sœur.

– ...

Yolanda passe une main dans ses cheveux tressés.

– Tu le sais, hein ? Tu sais ce que tu es, en vrai ? Tu le sais que tu n'es rien qu'un petit pian répugnant. Depuis que tu es sorti de mon ventre, c'est ce que tu es : une sale bête dégueulasse qui me fait honte.

Darwyne se tait, serre les doigts autour des bretelles de son cartable. Jhonson remarque qu'on n'y distingue même plus le robot sous la couche de terre noire.

– C'est vrai, non ? Hein que tu es une sale bête ?

– ...

– Dis-le.

Piétinement sur la dalle grise.

– Allez, dis-le que tu es un pian.

Alors d'une voix minuscule, Darwyne répète :

– Je suis un pian.

– C'est ça. Un petit pian dégueulasse.

Et l'enfant dit plus fort :

– Un petit pian dégueulasse. Je suis un petit pian dégueulasse.

– Bon qu'à faire honte à sa mère.

– Bon qu'à faire honte à sa mère. Je suis un petit pian dégueulasse bon qu'à faire honte à sa mère. Une sale bête. Un sale macaque.

– Voilà. Et tu sais où c'est, la place des animaux ?

Silence. Muet dans son ombre, Jhonson se demande de quoi parle Yolanda. Dans la lumière qui perce depuis la cuisine, il devine des échanges de regards entre mère et fils. Le gosse semble hésiter, sa petite face animée de grimaces suppliantes. Il retire son cartable, le pose à terre. Et se dirige vers le fond du terrain. Dans l'obscurité, il dépasse la souche pourrie sur laquelle il s'assoit si souvent. Il semble s'approcher de la forêt, mais s'oriente finalement vers le pied du palmier, vers ce coin de latérite à nu que Jhonson a déjà bien repéré lors de ses défrichements. Par là, c'est farci de fourmis rouges. Pas des petites qui vous chatouillent la plante, non, des saloperies de fourmis de feu qui s'en prennent aux orteils et aux mollets, toutes plus agressives les unes que les autres : depuis qu'il a goûté aux douleurs, jamais plus il n'y a mis les pieds, Jhonson. C'est pourtant là que s'installe Darwyne, en tailleur en plein milieu des nids. La mère le regarde faire, l'air satisfaite que cette fois, il lui ait obéi.

Et enfin elle revient à son homme. Comme si tout était revenu dans l'ordre.

– Tu viens manger ?

Au-dessus du frigo, l'image est presque stable sur l'écran de la télé.

– C'est beaucoup mieux depuis que tu as réparé l'antenne.

Enfoncé dans le canapé, Jhonson hausse les sourcils, Yolanda lui sourit. Il croque l'os de son bout de poulet, en aspire le jus. Recrache les morceaux sur le rebord de l'assiette qu'il tient en main. La fumée du bouillon se dissipe lentement dans l'air du petit carbet. Personne n'a reparlé de Darwyne, mais Jhonson y pense un peu. Le gamin est toujours là-bas, dehors, assis parmi les insectes. Il l'a cherché, ce con, mais ça doit piquer, quand même, se dit le beau-père. Il se demande comment il s'y serait pris, lui, si ça avait été son fils, même si Dieu merci ce n'est pas le cas. Sûr que Yolanda, elle a sa manière à elle de l'élever, ce gamin, de se faire obéir. Mais ce n'est pas lui qui va lui faire la leçon, ça non, chacun ses problèmes. Et puis il ne faut pas se mentir : ne pas avoir Darwyne dans le salon entre lui et Yolanda, ça ne fait pas de mal.

Jhonson pose l'assiette sur le rebord du congélateur, s'essuie les mains. Yolanda s'en empare, la dépose dans l'évier, fait couler de l'eau dedans, range deux-trois trucs. Puis elle revient au canapé, s'allonge sur le flanc, se colle contre son homme en soupirant de fatigue. Il la laisse faire, installe sa tête sur ses cuisses habillées du treillis, soulève les tresses pour mieux les étaler sur le tissu léopard, observe son front brillant de transpiration, le dessin de ses sourcils, la rondeur de son nez. Il lève sa main droite, la glisse dans le soutien-gorge à l'élastique détendu, entoure un sein de ses doigts épais, le sent lourd et chaud au creux de sa paume. Yolanda se tortille en murmurant :

– Hmmm...

Et Jhonson se dit que des instants comme celui-là, ça vaut tous les sacrifices du monde, que pour la garder auprès de lui il pourrait supporter cent Darwyne. Que cette femme qui à présent partage sa vie, il en est dingue. Et ils restent ainsi l'un près de l'autre, à regarder d'un œil distrait leur série télévisée, sans plus penser au gamin pendant plusieurs minutes. Jusqu'à ce que Jhonson y revienne :

– Dis, ça vient d’où ce surnom, *petit pian* ?

La mère ne répond pas tout de suite.

– C’était quand il était petit, elle finit par soupirer. Quatre ans, quelque chose comme ça. À l’époque, on était la seule maison à monter aussi haut sur la colline, la forêt nous encerclait presque de partout, sur les côtés, tu vois. Il y avait un pian qui traînait dans le coin, un truc énorme, jamais je n’ai jamais vu un opossum de cette taille-là. J’avais dit à Lucca de l’attraper, je n’en pouvais plus de voir courir cette grosse bestiole le long du mur, dès qu’il faisait nuit.

– Lucca ?

– Oui, enfin... Le gars avec qui j’étais, quoi. Tous les soirs il essayait de le coincer, tous les soirs ! Il avait mis des pièges, tout ça : impossible de tuer cette saloperie. Ça a duré des semaines.

– Mais quel rapport avec Darwyne ?

– Attends, tu ne peux pas deviner. Un soir, je vais me coucher, je jette un œil à Darwyne. Il dormait sur le matelas en mousse, celui qui est sous le lit, tu vois. Et tu me croiras si tu veux, mais le pian, il était là. Collé à mon fils, comme si c’était son doudou, avec son museau rose et ses poils répugnants, je te jure. Il ne bougeait pas, l’animal.

Jhonson se gratte la nuque, tente de se figurer la scène.

– Tu as fait quoi ?

– J’ai appelé Lucca. On a poussé un peu Darwyne et... et il l’a tué d’un coup de machette derrière la nuque.

Elle secoue la tête.

– La bête n’a pas bronché, pas un bruit. Mais Darwyne, il s’est réveillé d’un coup.

– Et quoi ? Il a eu peur ?

– Je crois bien, oui. Il a pleuré comme si on lui avait tranché un bras. C’est pour ça. C’est Lucca qui a commencé à l’appeler *petit pian*, pour se moquer de cette histoire. Après, c’est resté.

Silence. Jhonson jette un œil au téléviseur. Se dit que, franchement, ce gosse, ce n’est pas un cadeau. Yolanda pose sa main sur celle de son homme fourrée dans le soutien-gorge, appuie pour mieux sentir son sein dans la paume masculine. Et se résout enfin à se dégager de l’étreinte.

– Je vais le chercher, dit-elle.

Et elle sort de la baraque, s’enfonce dans la nuit jusqu’à l’endroit de la punition. Jhonson se retourne sur la banquette, la regarde faire à travers les rideaux de la fenêtre. Il devine seulement les deux silhouettes dans la pénombre, et n’entend pas tout ce qu’elle lui dit, imagine seulement qu’elle doit finir de lui faire la morale, mettre un terme à cette histoire et aux piquûres des fourmis de feu. Mais il saisit clairement quand elle ordonne :

– Lèche.

Et voit le gosse se baisser pour lécher les pieds de sa mère.

Peu après, ils regagnent tous les deux le petit carbet, Yolanda en tête, visage fermé. Darwyne la suit tête basse, s’invite à l’intérieur entre canapé et évier. Et tandis que la mère est tournée côté chambre, il lève ses petits yeux noirs vers le beau-père, avec dedans une rancœur affleurante. Comme si tout était de sa faute, à Jhonson. Comme si la sanction maternelle qu’il venait d’endurer n’était rien à côté de la gifle qu’il lui avait collée un peu plus tôt.

10

– Et votre mère ?

Ladymia pose son téléphone à l'écran surdimensionné, hausse les sourcils en signe de respect.

– Aaah, ma mère... Franchement, Darwyne, il a de la chance de l'avoir.

Elle ressert à Mathurine un verre de cette boisson chimique qu'elle appelle jus de fruit.

– Elle n'a pas l'air comme ça, mais croyez-moi madame, notre mère, c'est une sainte. Elle a eu une sale vie, je vous jure, sa vie je ne vous la souhaite pas, mais elle a tout fait pour ses enfants. Tout. Sans elle, je ne sais pas, peut-être que je serais devenue une droguée, ou alors je serais morte... Et Darwyne, pff... je n'ose même pas imaginer. Vous savez, l'autre jour, il a disparu quoi, à peine deux heures ? Elle était terrorisée, je ne vous dis pas, elle m'a appelée dix fois.

Elle reprend le cellulaire en main, joue un peu avec, allume l'écran, des fois qu'elle aurait raté un message.

– Par contre si voulez des noms de parents qui battent leurs enfants à Bois Sec, ou qui ne s'en occupent pas du tout, je peux vous en donner une bonne dizaine. De quoi vous occuper un moment.

La grande sœur a du bagou. C'est à son domicile qu'elle a spontanément proposé de venir parler, quand l'éducatrice l'a contactée sur les conseils de Yolanda Massily. Un appartement tout récent, modeste mais bien tenu, vue sur un canal et sur un square envahi d'enfants bruyants. Rien à voir avec le taudis où vit la mère. De ce que Mathurine a compris, c'est le compagnon qui paye le loyer, employé dans une agence immobilière. Mais la jeune fille a aussi son salaire, vendeuse de prêt-à-porter dans une boutique du centre-ville. Vu d'où elle vient, c'est ce qu'on appelle *réussir sa vie*, imagine Mathurine. À supposer que cela veuille dire quelque chose, songe-t-elle en pensant à sa propre existence, plombée par son désir d'enfant secret.

– Non, le problème de Darwyne, ce sont les hommes, en fait.

– Les hommes ?

– Ceux de notre mère. Les beaux-pères, quoi.

– Parce qu'il y en a eu beaucoup ? En dehors de Jhonson et de... Roodney ?

– Vous, grimace la fille, vous ne la connaissez pas bien, ça se voit... C'est... C'est une séductrice, quoi. Dans sa vie, les hommes, ils apparaissent, comme par magie. Après, quand ça ne va plus, ils disparaissent totalement, terminé, elle ne veut plus en parler. Puis elle s'en dégotte un autre, je ne sais même pas comment elle fait, ni où elle les trouve, d'ailleurs... Elle est comme ça notre mère : elle ne sait pas vivre sans un gars auprès d'elle. Moi non plus, j'avoue, mais bon, je les garde plus longtemps. Je suis plus difficile, je crois... Enfin, vous voyez.

Mathurine opine et sourit, comme pour dire Oui, je vois très bien. Comme si elle aussi, elle faisait partie de ce monde-là. Ce monde où hommes et femmes se rencontrent, se séduisent, s'unissent, se séparent, font des enfants parfois.

La sœur poursuit d'elle-même :

– Bon, c’est vrai, Roodney, c’était un vrai naze, il frappait Darwyne. Mais il y en a eu des pas mal, moi je trouve. Là, le dernier, je ne le connais pas trop, mais il a l’air sympa. (Elle pianote quelques phrases sur son téléphone géant, continue de parler sans lever le regard de l’écran.) Le problème, c’est que Darwyne moi je l’adore, mais il n’est pas facile. Il voudrait sa mère juste pour lui, ce petit jaloux, alors forcément, ça ne se passe pas bien.

– Hum... sourit Mathurine.

La fille sourit aussi, mais plus à la lecture du texto qu’elle vient de recevoir qu’à l’évocation de son petit frère, semble-t-il. Elle mène de front les deux discussions, l’air de ne pas prêter tant d’attention que ça à cette évaluation sociale. Tandis qu’elle poursuit son bavardage en ligne, le pouce courant sur l’écran tactile, Mathurine la détaille. Une robe qui moule son corps potelé et son énorme poitrine, avec dans le dos un genre de quadrillage de ficelles entrecroisées. Un visage rieur, empreint d’une insouciance encore adolescente. Face au canapé en faux cuir, il y a un grand écran de télé, avec barre de son et box Internet et PlayStation 4 ou 5, un ensemble qui jure dans la simplicité du petit salon. L’éducatrice imagine les soirées dans l’appartement, Ladymia et son chéri vautrés devant Netflix. Elle se dit que les problèmes de Darwyne, ils ne doivent pas l’empêcher de dormir, la grande sœur. Elle la laisse terminer son échange, émojis en rafales.

– Je suis désolée, fait enfin Ladymia en relevant la tête, au bord du fou rire. C’est une copine qui m’envoie des trucs... enfin, elle est drôle, quoi...

– Non, non, je comprends, ment l’éducatrice.

– Vous avez d’autres questions ? Parce que là, il y a mon mec qui va rentrer.

– Je crois que c’est bon.

– Vous n’allez pas faire des problèmes à notre mère, hein ? Elle en a assez comme ça, vous savez. Aidez-la plutôt à avoir ses papiers, parce que son titre de séjour à renouveler tous les ans, ce n’est plus possible. Ça, ce serait super sympa...

Mathurine répond d’un grand sourire hypocrite : c’est l’enfant qui l’intéresse, pas la maman.

Ambiance plombée dans les bureaux du service des évaluations sociales. Au milieu de la salle commune, Carole et Orlane tirent une tête pas possible. Karine erre auprès d’elles sans trouver les mots pour apaiser leur colère.

– Ils ont placé Gabriella en famille d’accueil, explique Orlane.

Mathurine se tourne vers Carole :

– Gabriella ? Celle que tu suivais, sur le fleuve ?

– Exactement. Ça fait déjà deux semaines qu’elle y est, mais je viens juste d’avoir l’info par la CRIP. Je suis furieuse, je te jure, je suis furieuse. Il fallait une AEMO², c’est ce que j’avais préconisé. Il fallait la laisser dans sa famille, cette gamine !

Gabriella : un dossier cher à l’assistante sociale. La petite habitait un village très isolé, accessible en pirogue uniquement. Un père violent, porté sur l’alcool, mais avec qui Carole avait réussi à parler. En fin d’évaluation, elle était persuadée qu’avec un accompagnement des parents, la visite régulière d’un travailleur social, les choses auraient pu s’arranger. Mais surtout que *placer* l’enfant, en ville, à des centaines de kilomètres de chez elle, c’était la pire des solutions.

– Carole, tente encore la cheffe. Une AEMO dans un site aussi reculé, tu sais très bien que c’est impossible... Souviens-toi : toi-même pour tes visites à domicile, ça te prenait deux jours à chaque fois, il fallait dormir sur place... Tu imagines, un accompagnement, pendant un an ?

– Oui, parfaitement. C’est quoi le problème ? C’est juste une question de moyens, Karine. De *moyens*. L’AEMO, c’est une alternative au placement prévue par *la loi*. On se refuse à appliquer la loi pour une question de *moyens*. C’est ça, la réalité, dans ce département ! Et ceux qui en font les frais, ce sont toujours les mêmes : *les enfants*. Tu veux une prédiction ? Gabriella, dans un mois, elle fait une tentative de suicide.

Silence glacial autour de la table.

Orlane caresse l’épaule de Carole, pour lui dire son soutien.

Mathurine, elle, s’éclipse sans un mot, tout à la fois compatissante et impuissante. Elle gagne son bureau, pose son dossier sur le plateau encombré. Soupire en passant les paumes sur son visage. Depuis le matin, elle se sent lourde et fatiguée. Les seins plus sensibles aussi, un peu douloureux. Des signes familiers, qu’elle guette comme aucune autre femme : l’approche des prochaines règles. D’un nouveau cycle menstruel, et pour elle d’un nouveau protocole de FIV. Impatience et inquiétude entremêlées.

– Ça va, Mathurine ?

Elle tourne la tête : Karine vient d’entrer dans le bureau.

– Oui oui, sourit l’éducatrice. Tout va bien.

La cheffe fait la moue derrière ses petites lunettes, pas convaincue. Elle s’assoit sur la chaise visiteur.

– Je suis désolée de te le dire, mais encore une fois tu as l’air complètement crevée.

Comme toujours, pense Mathurine, l’impression d’être au bord de l’épuisement depuis deux ans. Moche, vieille, grosse, dans sa tête en tout cas. Et fatiguée.

– J’avoue, c’est difficile en ce moment, admet Karine en référence à la colère de Carole. On n’est pas aidées. Toi, tes dossiers, tu t’en sors ?

Coup de menton vers la pile de chemises cartonnées.

– Non, j’en ai trop, comme les collègues. Mais ça avance, on va dire. Il y a juste... (Elle attrape sa pochette.) Ce dossier-là. Darwyne Massily.

– À Bois Sec, c’est ça ?

– C’est ça. Je suis un peu coincée, en fait. La mère coopère, j’ai pu m’entretenir avec elle, à domicile et ici, j’ai vu l’instituteur du gamin, le beau-père. J’ai même rencontré la grande sœur, ce matin, alors qu’elle ne vit plus au domicile... Et en gros, ils décrivent tous la même situation.

– À savoir ?

– À savoir que l’enfant aurait effectivement été victime de violences, de la part de son beau-père, à l’époque de l’information préoccupante. Mais que depuis la séparation, tout serait rentré dans l’ordre. Et que la mère, elle fait comme elle peut, vu sa situation. Pas de danger ni de maltraitance avérée, de ce que j’en sais.

Karine ouvre les mains.

– Tant mieux, non ? Dossier caduc, classement sans suite... Avec tous les autres cas qu’on a à gérer...

– Oui, oui je sais. C’est d’ailleurs ce qu’avait préconisé le premier rapport, il y a deux ans.

– Ah, c’est la deuxième évaluation ? C’est fou, je ne m’en souviens pas du tout... C’était qui, l’évaluatrice ?

– Éliane Brunel. Je l’ai appelée, l’autre jour.

La cheffe grimace.

– Ah oui, d’accord, je comprends mieux.

– Comment ça ?

– Hé bien, Éliane... elle était pleine de principes, sur le secret professionnel, tout ça... La communication, ce n’était pas vraiment son fort. D’ailleurs elle n’était pas bien ici, ni dans le service ni dans le département. Elle est restée moins d’un an, elle a dû traiter moins de dix dossiers, je dirais.

– Ah bon ? Mais pourquoi ?

Karine soupire, fait un geste de la main.

– Je ne sais pas... Elle faisait le job, hein. Mais elle était un peu psychorigide. Tu as vu son allure sur la photo de l'équipe, dans la salle de réunion ? Comme elle a l'air d'une intruse au milieu des autres ? Hé bien ça dit tout du personnage. La fille avait peur de tout, elle ne sortait jamais de chez elle : de l'insécurité, des gens, des enfants, même. De la forêt aussi, ça, ça la terrorisait... Un jour elle a réussi à se perdre en allant courir sur le sentier du littoral, c'est pour dire... (La cheffe secoue la tête, affligée.) Elle s'est fait la peur de sa vie, la pauvre, c'est les gendarmes qui l'ont retrouvée.

– Ah O.K., je vois le genre.

Et Mathurine sourit en visualisant ledit sentier, large de trois mètres et emprunté chaque jour par tous les citadins, avec chiens et enfants.

– Bref, je ne vais pas dire que je la regrette, conclut Karine. Mais pourquoi tu dis que tu es coincée ?

– Parce que l'enfant refuse de me parler. J'ai parlé à tout son entourage, mais à lui, jamais.

– Ah en effet, ça c'est embêtant. Tu peux difficilement boucler ton rapport sans l'avoir entendu.

– Voilà.

Karine réinstalle ses lunettes, fait la cheffe attentive et aidante.

– Propose un nouveau rendez-vous, ou reparle à la mère, non ?

– Oui, oui, mais bon, pour le moment... Non, ce qu'il faudrait, c'est que je trouve une occasion. Un moyen de le mettre à l'aise.

– C'est ça. Ou un endroit plus neutre, où il se sentirait bien.

Mathurine opine, un instant silencieuse. Elle balaye du regard le mobilier du bureau partagé. Les affichettes de Carole, syndicalisme à toute épreuve. Les posters de promotion d'une littérature pour la jeunesse, à laquelle bien

peu d'enfants accèdent vraiment. Les graines forestières disposées sur sa table comme autant de petits trophées. Les photos de ses excursions amazoniennes, points de vue panoramiques sur le tapis de la canopée. Et alors lui reviennent les mots du professeur, à l'école, quelques jours plus tôt. Comme quoi le petit Darwyne ne s'intéressait à rien.

À part peut-être à la forêt.

² AEMO : Action éducative en milieu ouvert. Mesure judiciaire visant à protéger un enfant tout en soutenant les parents et en le maintenant dans son milieu familial.

OceanofPDF.com

11

Caquètements de poules dans les allées du bidonville, la volaille matinale à la recherche de restes alimentaires abandonnés par les humains. Darwyne se redresse sur le canapé, arraché à ses rêves qui s'étiolent aussitôt. Le jour perce dans les trous des rideaux, fils de lumière tendus entre mur et fenêtre. D'autres oiseaux pépient côté forêt, troglodyte familial, calliste diable-enrhumé, viréon à tête cendrée : il les identifie un à un, selon sa propre systématique. Comme si de tête il faisait l'appel sur la parcelle.

Une main dans sa tignasse brouillonne, il reprend ses esprits, écarquille deux grands yeux. La mère est déjà levée, fait des allers-retours entre cuisine et extérieur, plie la grande bâche qui lui sert de toit sur le marché. Radio chrétienne sur son cellulaire, de l'amour pour Jésus jusqu'à n'en plus pouvoir :

– *Je ne veux pas être ailleurs, que dans tes bras d'amour, contre ton cœur... Je veux chanter un chant d'amour, pour mon Sauveur...*

– Darwyne, dit-elle. Debout.

Parce que c'est l'heure de se préparer. Pour l'école.

Parce qu'elle ne veut pas qu'il soit en retard.

Darwyne se gratte le flanc, encore endolori des piquûres de fourmis de feu, se contorsionne pour voir à quoi ça ressemble. On ne voit presque plus rien, une vague rougeur sur sa peau rêche. Alors il se dit Ça va, ce n'est pas

grave. Tu es un petit pian, hein. Les petits pians, ils sont dégoûtants, mais ils ont l'habitude des insectes, elle sait ça, la mère. Elle sait que toi, il faut te *dresser* comme on dresse les animaux, c'est pour ça qu'elle t'a mis aux fourmis comme elle le fait chaque fois que c'est nécessaire. Parce que c'est comme ça qu'il faut faire avec toi, parce que *les gens*, ils ne te connaissent pas comme elle te connaît. Une main sur le rebord de la fenêtre, il l'observe un instant, pense Regarde, c'est fini, elle ne t'en veut plus. Et il trouve, une fois encore, qu'elle a vraiment de l'allure, cette mère. Qu'elle est belle et forte et intelligente et travailleuse et courageuse. Il pense aux autres parents, à ce que racontent *les autres*, les élèves de sa classe. Aux coups de câbles électriques, de ceinture, de marteau, paraît-il. Il se souvient de ce père qui avait débarqué en plein cours pour traîner son enfant hors de l'école en le frappant de ses poings énormes, devant tout le monde. Il pense, aussi, à ces fainéantes qui peuplent Bois Sec, toujours à se plaindre de leur misère, Et c'est trop dur, Et je n'ai pas mes papiers, Et je n'ai pas de travail, mais incapables de se débrouiller pour gagner le moindre euro et acheter un cartable à leur fils. Et alors Darwyne pense, Tu as vraiment de la chance de l'avoir, cette mère-là.

Elle a raison, et Ladymia aussi : sans elle, tu ne serais rien.

Pas même un petit pian.

Ça grogne dans la chambre parentale : le beau-père huit se réveille à son tour. L'enfant se penche, épie le corps massif vautré sur le grand lit comme si ça avait toujours été le sien. Ça y est, il se croit chez lui dans leur petit carbet. Darwyne serre les lèvres : il commence à le cerner, celui-là. Il n'a pas oublié ce qui s'est passé en bas du quartier, quand il est sorti de la forêt. Les deux gifles en pleine tête, alors qu'en plus il y avait *des gens* autour, et que la mère n'était pas là. Il n'a pas aimé, non, pas aimé du tout. À cet instant, il l'a détesté autant qu'il est possible de détester quelqu'un. Ces

gifles, c'est la preuve qu'en fait ce beau-père, il est comme les précédents. Que Ladymia se trompe quand elle dit qu'il n'est pas méchant, qu'il faut lui laisser une chance, être indulgent, tout ça.

Ces gifles, pour Darwyne, c'est le premier des signes. Il y a toujours un premier signe, un moment où les choses prennent cette tournure cruellement familière. Il se souvient de chacun d'eux. De la fois où le beau-père sept a balancé une chaussure qui lui a méchamment frappé l'épaule, parce qu'il voulait que Darwyne arrête de siffler, que ça l'empêchait de se reposer alors qu'il n'avait rien fait de la journée, cet incapable. Et bien sûr de la fois où le beau-père quatre a tué le pian qui dormait juste à côté de lui. Souvenir du réveil brutal, du sang de l'animal imbibant le matelas. Darwyne était petit, mais sûr qu'il n'a pas oublié cette histoire-là. Parfois, il a l'impression qu'il n'est pas vraiment mort, le pian. Qu'il est encore là, avec lui. Ou peut-être à l'intérieur de lui, oui peut-être bien.

C'est ça : ces gifles, c'est le premier signal.

La preuve qu'il a vu juste dès ce dimanche où le beau-père huit est arrivé dans sa vie. La preuve que ça recommence, que le nouveau cycle est enclenché. Et que, il en est sûr autant qu'il est sûr d'être un petit pian, tout cela va devoir finir comme à chaque fois. Qu'à un moment, il va falloir faire *ce qu'il faut toujours faire*.

– Darwyne..., rappelle la mère à son retour dans la pièce, avant d'en ressortir les mains chargées de légumes.

Il secoue la tête : c'est vrai, il faut s'activer un peu. Il fouille dans sa caisse de vêtements posée sur le côté, s'habille d'un jean et d'un tee-shirt vert. Sur la gazinière, la casserole est chaude, pâtes et concentré de tomates : il s'en sert un bol, mange en vitesse sur le coin du canapé. Le beau-père émerge, s'extrait de la chambre, encombre soudain la petite

pièce. Torse nu, caleçon usé en haut de ses cuisses épaisses. Lui et l'enfant n'échangent aucune parole, l'homme se contente de le regarder de haut, les yeux vagues. Il rejoint Yolanda à l'extérieur.

– Tu pourras débroussailler un peu ? fait la mère. Regarde : ça repousse par là.

– Encore ? Je l'ai déjà fait la semaine dernière.

– Je sais. Mais que veux-tu...

L'homme soupire.

– Ce n'est pas possible, cette forêt.

Et Darwyne, silencieux de l'autre côté du mur, se dit qu'en fait il ne sait faire que ça : leur faire du mal, à lui et à la forêt. Mais qu'elle repoussera toujours, parce qu'elle est plus forte que n'importe quel beau-père.

– Darwyne, le cartable.

Oui, oui, le cartable, il pense.

Il l'attrape par la poignée, le traîne à l'extérieur. En vérifie le contenu sur le béton fissuré. Il faut toujours vérifier son cartable avant d'aller en classe. Que tout y soit bien rangé. Il reste un peu de terre, sur le côté, il frotte pour épousseter. Retire aussi quelques débris d'humus à l'intérieur, laissés par les trésors qu'il a rapportés de *son arbre*, et à présent soigneusement rangés dans sa cachette, sous le sol de la maison. Ce soir, en rentrant, la mère lui laissera peut-être un peu de temps pour les examiner plus en détail, voir ce qu'il pourrait en faire, quel genre d'objet tailler dedans.

Comme c'est le matin, il fait encore frais. Une brume discrète flotte au-dessus du sol, plus dense aux abords des bois. Darwyne l'aime bien, cette brume-là. Il aime la regarder s'écouler comme un fleuve au ralenti, se déliter en volutes, il aime voir les oiseaux la transpercer dans leurs ébats. On dirait un voile, oui, un voile aux dimensions infinies sous lequel le monde se cache quand le jour revient le découvrir. Café en main, assis sur le fauteuil de bureau, le beau-père renifle à sa droite. Tiré de sa rêverie,

l'enfant retourne à son cartable, ferme l'attache. Chausse ses petites baskets, contrefaçon chinoise. Parce qu'il va falloir y aller, même s'il n'a aucune envie de la retrouver, son école. Même s'il préférerait rester ici avec la brume et les oiseaux et ses trésors. Mais l'école, c'est important, ça, il le sait. Et, au moins quand il est là-bas, il ne fait plus honte à sa mère en se comportant comme une saleté.

La mère et le fils sont sur le point de quitter le terrain lorsque sonne le portable. Darwyne grimace : un appel aussi matinal, ce n'est pas fréquent.

– Non, non, vous ne me dérangez pas, madame, dit la mère dans le combiné.

Ce doit être un appel important, devine l'enfant. Parce qu'en fait si, il la dérange, ce n'est pas du tout le moment. À l'épaule de la mère, le cabas plein de légumes lui scie la peau.

– Hum hum, dit-elle.

Darwyne reste muet, cartable robot au dos.

– Oui, madame, je comprends.

Elle écoute ce qu'on lui dit pendant plusieurs secondes, fronce les sourcils. Soupire enfin :

– D'accord. Je vais voir si c'est possible, d'accord ?

Puis range le cellulaire dans la poche de son jean, et ouvre le portail. La mère et le fils se mettent en route tandis que, derrière eux, le beau-père s'empare de sa machette pour attaquer la jungle. Ils longent les murs de tôle en descendant l'allée, les carcasses de frigo couchées un peu partout comme autant de cercueils blancs. La mère attend un peu, l'air de réfléchir, d'hésiter. C'est rare de la voir comme ça, se poser des questions.

– C'était la dame des services sociaux, dit-elle enfin sans interrompre sa marche. Elle dit que tu pourrais aller en forêt, si tu veux. Que là, peut-être que tu serais enfin d'accord pour lui parler.

Darwyne la regarde sans bien comprendre. *Services sociaux, forêt* : il trouve que ces mots-là, ils ne vont pas bien ensemble. Ils avancent encore, dépassent la haute paroi de métal derrière laquelle, à ce qu'il paraît, se barricadent les dealers. Et la mère ajoute :

– Je vais lui dire oui : tu vas y aller. Parce qu'il faut qu'elle la termine son enquête sur nous, ça suffit maintenant. Mais fais très attention, ne fais pas ton petit pian, là-bas.

– ...

– Tu ne veux pas qu'elle te mette dans une autre famille, hein ?

Darwyne secoue la tête avec détermination : Non non non, tout sauf ça.

– Tu le sais, hein, que je suis la seule à savoir comment faire avec toi ?

– Oui.

– Parce que tu es une sale bête.

– Oui, parce que je suis une sale bête.

OceanofPDF.com

12

Cinq carbets en bois local dispersés dans la clairière, assez larges pour y suspendre plusieurs hamacs ; un autre beaucoup plus grand, sur deux étages, cuisine-salle à manger ; des caillebotis sinuant d'une construction à l'autre : rien à dire, c'est l'un des campements les mieux aménagés du département. Plus habituée à sillonner la jungle en solitaire, cela fait trois ans que Mathurine n'a plus mis les pieds ici. Elle est pourtant l'une des fondatrices de cette association qui s'est donné pour mission de rapprocher les jeunes de la forêt. Des week-ends dans des endroits comme celui-là, elle en a organisé une bonne dizaine, à l'époque. Mais ces dernières années, elle s'est désinvestie, de moins en moins présente sur les actions. Le relais pris par des plus jeunes, dynamiques et motivés. Plus le temps, plus l'énergie. Et puis ce projet d'avoir un enfant à elle, plutôt que d'éternellement se dédier à ceux des autres.

Le minibus se gare au bord de la piste, les roues dans deux ornières boueuses. Les derniers kilomètres ont été chahutés, les gamins baladés sur leurs sièges au rythme des nids-de-poule. Ils s'échappent un à un de l'habacle, s'étirent sur l'herbe sèche en mimant des torticolis, cherchent une barre de réseau sur leurs Smartphones bas de gamme.

– Laissez tomber, il n'y a pas de connexion, ici, s'amuse Mélanie, une des trois animatrices.

– Sérieux ?!

– Hé oui. Et ça ne va pas vous tuer, vous verrez.

– Seigneur...

Ils sont huit, de neuf à treize ans. Huit filles et garçons issus des quartiers les plus précaires de la ville. Des gamins qui, pour la plupart, n'ont jamais mis un pied hors de la cité, bermudas larges et jupes cintrées. Il a fallu être persuasif pour les convaincre, eux et leurs parents, que deux jours en forêt leur feraient du bien. Mathurine observe le petit groupe, trouve les animatrices très professionnelles, qui investissent les lieux avec méthode, dirigent les jeunes vers les carbets, les aident à installer les hamacs prêtés par l'association. Ça râle à qui mieux mieux, ça se chambre quand les nœuds improvisés échouent par terre, ça soupire à l'idée de passer la nuit ici, filles et garçons séparés.

– S'il te plaît, retire tes écouteurs. Tu les retrouveras, tes rappeurs, ne t'inquiète pas.

– Madame, ne faites pas semblant de vous y connaître, ce n'est pas du rap.

– Oui, bon, peu importe. Tiens, pose ton sac là.

Comme s'y attendait Mathurine, Darwyne fait figure d'intrus. Dans le car, il n'avait pas de voisin, les yeux plongés dans le paysage qui se dépeuplait d'humains à mesure qu'on s'éloignait des zones urbaines. Les autres lui jetaient des regards en coin depuis leurs sièges, l'air de se demander d'où sortait ce drôle de gosse, blaguant peut-être à son sujet. Alors que déjà se formaient les groupes, aucun d'eux n'a cherché à nouer le contact, ni même à lui adresser la parole. L'éducatrice espère que le séjour ne virera pas au fiasco. Que passer un peu de temps avec lui, dans ce campement touristique, permettra d'installer un climat plus serein entre eux. Et d'enfin pouvoir l'entendre, en fin d'après-midi, en se mettant à l'écart, a-t-elle convenu avec les animatrices. Emmener un enfant en sortie dans le

cadre d'une évaluation sociale, ce ne sont pas des choses qui se font habituellement, et Karine était réticente, d'ailleurs. Mais comme c'était via une association, comme mère et fils ont dit oui, elle a fini par accepter l'idée.

Loin derrière les autres, Darwyne claudique sur les caillebotis, pieds rentrés, baskets-short-polo. Son bagage, c'est un petit sac de sport qu'il porte en bandoulière. Il observe l'endroit comme on découvre une nouvelle maison. L'éducatrice s'approche, désigne un des carbets.

– Viens, tu peux t'installer dans celui-là, si tu veux.

L'enfant fait oui la tête, fuyant son regard avec méthode.

– Tu as besoin d'aide ?

– Non, madame. C'est bon.

Alors elle le laisse faire, pense Ne va pas le brusquer. Elle le regarde se diriger vers l'abri, s'y installer, à distance des deux hamacs déjà tendus entre les poutres. Un petit toucan survole le camp en guise d'accueil, coups d'aile sinueux dans le ciel grisâtre.

– Madame, on va voir des singes ? Moi j'en ai déjà vu, vous savez.

– Ah oui, c'était quoi, des saïmiris ?

La jeune fille pouffe.

– Aucune idée, c'étaient des singes, c'est tout. C'était à la source, dans les bambous. Il y en avait plein autour de nous, je vous jure. Mon père, il voulait les tirer.

L'ambiance est détendue autour de la table. En dehors de l'aîné qui casquette sur le crâne tente de se mettre en avant, pas de petit caïd décidé à tenir tête aux adultes, pas de provocation. Juste des gamins pas très à l'aise, encore à convaincre de l'intérêt d'un tel week-end. Coup de chance, se dit Mathurine, parfois c'est beaucoup plus compliqué. Ils finissent leurs assiettes avec application, les doigts dans les morceaux de poulet et les grains de manioc. Mélanie reprend la parole pour poursuivre le briefing :

– Alors des singes, oui, on en aperçoit parfois dans le secteur. Mais ce que vous devez comprendre, c’est qu’ici on est encore tout près de la route. C’est une zone assez fréquentée, et forcément les animaux, ils sont craintifs. Si tu veux vraiment voir des singes, des atèles, des singes hurleurs, il faut aller plus loin. Là où les hommes vont moins souvent, là où il n’y a pas de chasseur. Tu vois ?

La fille fait la moue, déçue.

– Mais par contre, on peut voir des oiseaux, peut-être des rongeurs, des agoutis...

– Hum...

– Bon, rangez un peu vos assiettes. Et puis on va y aller, O.K. ? Prenez seulement ce dont vous avez besoin, laissez vos téléphones aux carbets. On se retrouve dans cinq minutes, là-bas, devant le panneau.

Les jeunes grommellent, se lèvent du banc. Rapportent les plats au cuisinier, au fond du grand carbet. Mathurine, Mélanie et les deux autres encadrantes se réunissent, se mettent d’accord sur l’organisation de l’excursion. Et bientôt toute l’équipe est parée, les gamins un peu mieux habillés, survêtements, baskets, débardeurs. Un peu trop de couleurs, trop visibles, juge l’éducatrice, mais bon, on ne va pas faire les difficiles. Seul Darwyne se démarque, en noir et beige et gris. Mathurine avise son sac en bandoulière.

– Tu n’as peut-être pas besoin de tout ça. Tu peux laisser tes affaires ici, hein.

– Non, je préfère le prendre, dit-il sans la regarder, poing serré autour de la lanière.

Comme si dans ce sac, il y avait toute sa vie.

L’éducatrice n’insiste pas.

La forêt se dresse en bout de clairière, surplombant le groupe en un mur gigantesque. Un panneau donne quelques indications sur le sentier pédagogique, son tracé, ce qu'on peut y voir, dessins naturalistes à l'appui. Mélanie commente un peu, Et cet oiseau, quelqu'un peut me dire son nom ? Les gosses grimacent, secouent la tête. Expression de leur ignorance, la biodiversité amazonienne comme un continent jamais exploré. Rien d'étonnant, Mathurine a l'habitude : les pauvres, ils ne connaissent que leurs bicoques de tôle et de bois. Et pourtant elle soupire intérieurement. Se dit qu'en vérité, il y a quelque chose de terrible dans cette coupure entre ces jeunes et l'immensité du monde vivant qui les entoure. Que c'est l'un des grands drames de l'humanité moderne, que plus personne ne soit capable de mettre un nom sur le moindre volatile. Que c'est cette ignorance qui pousse les humains à détruire cette part du monde qu'à présent ils appellent *nature*, qui au fil des siècles leur est devenue étrangère.

Mélanie montre un dessin de pécarì.

– Et ça, vous connaissez ?

– Un Darwyne ? s'esclaffe le gosse à casquette.

La bande part d'un rire contagieux. Darwyne, lui, ne réagit même pas. Comme si pour lui, il n'y avait là rien d'insultant. L'animatrice coupe court :

– Bon, allez, c'est parti.

Ils s'engagent sur le chemin qui s'enfonce entre les arbres, les adultes encadrant les enfants. Ils sont bruyants, se vannent à la moindre occasion, trébuchent sur les racines, se relèvent en rigolant de la terre collée à leurs joggings. Les cris stridents des piauhous les accueillent en intrus, fusent de tous les côtés, ceux des caracaras éclatent dans les houpriers. L'air du sous-bois est moite, très vite tout le monde transpire dans les tee-shirts en matière synthétique. Darwyne est à l'arrière, suivi par Mathurine. Elle

détaille son dos arqué, sa tignasse emmêlée, devine des reflets roux au bout des mèches noires, comme autant de petites flammes dressées au-dessus de sa tête. Elle s'enquiert :

– Ça va, Darwyne ?

Mais il ne répond pas. Il n'a pas l'air de peiner, juge-t-elle après qu'ils ont parcouru quelques centaines de mètres. Contrairement à ce qu'elle craignait, il marche aussi bien que les autres. Peut-être mieux, même.

Premier arrêt : Mélanie se plante au pied d'un figuier étrangleur. Elle explique, les mots choisis, comment cet épiphyte s'est développé sur un arbre-hôte, depuis les branches supérieures, jusqu'à l'épouser totalement, le pousser vers la mort en l'enserrant de ses épaisses racines. Pour enfin lui voler la place, et continuer de se nourrir de ses tissus pourrissants. Une des filles s'intéresse, ouvre une bouche ahurie.

– Mais c'est horrible !

– Un peu, oui, sourit l'animatrice. Chaque espèce a sa stratégie pour survivre ou se reproduire. Et certaines nous paraissent plus cruelles que d'autres, même chez les végétaux, vous voyez...

– Mon Dieu...

La casquette arbore une moue de respect envers le parasite, conclut :

– C'est comme pour nous : chacun pour soi. *No pain, no gain...*

Mathurine en connaît un rayon sur le sujet, bien plus que Mélanie. Mais elle s'abstient de tout complément, la laisse mener son exposé, ainsi qu'elles l'ont convenu. Une autre des encadrantes tente de souder Darwyne au groupe :

– Tu en penses quoi, toi ?

Mais l'enfant ne dit rien, hausse seulement les épaules. L'air pas plus intéressé que ça. Il lève la tête, fixe les cimes invisibles, tout là-haut.

– Darwyne, il ne pense pas, madame...

Mathurine soupire, pose un regard désolé sur ce gosse dont tous les autres se moquent et qui jamais ne réagit à leurs attaques.

La bande se remet en route, s'enfonce un peu plus loin dans le sous-bois.

– On reste bien sur le sentier, hein. J'ai promis de vous ramener à vos parents.

– Oui, enfin les miens, à mon avis, ils seraient contents que je ne revienne jamais.

Ils franchissent une rivière en funambules agités, gravissent de petites pentes, sinuent entre des blocs de pierre suintants de mousse et d'humidité. Les animatrices font des haltes régulières, pour parler aux enfants de cette liane en forme d'escalier présente dans beaucoup de mythes amérindiens, de ce bois cathédrale qui résonne à des kilomètres lorsque l'on frappe son tronc en dentelle, de ces aras multicolores et invisibles, dont on entend les cris au-dessus de la canopée. Autant de récits d'initiation à la richesse amazonienne. Malgré les blagues, les postures préadolescentes, Mathurine veut croire qu'ils en garderont quelque chose, au moins de bons souvenirs. Ce qui la frappe en revanche, c'est l'attitude de Darwyne : contrairement à ce qu'elle espérait, il n'accroche pas du tout, n'écoute rien. À chaque point d'étape, il se détourne du groupe, qu'importent les tentatives des adultes pour l'y ramener. Il est comme ailleurs, mutique et distrait. L'éducatrice croit comprendre un peu mieux ce que voulait dire sa mère, lors de l'entretien. Son côté sauvage. *Un peu comme un animal*. Elle pense, Ce n'est pas gagné.

Nouvel arrêt, Mélanie montre un trou creusé dans la terre ocre : l'entrée du terrier d'un tatou. Les gamins commencent à fatiguer, bâillements étouffés, piétinements. Darwyne tourne la tête, se détache encore une fois, fait marche arrière sur quelques mètres. Mathurine le regarde faire, flâner

sur le sentier la tête en l'air. Elle le voit s'arrêter, les yeux comme égarés dans la profondeur du sous-bois. Elle s'approche, dans son dos, scrute elle aussi la végétation encombrée.

Et enfin elle voit.

À dix mètres d'eux, posé sur une branche basse, il y a un jacamar à bec jaune. Un très bel oiseau, vert et brun et blanc et jaune, connu pour sa discrétion, pour rester invisible aux yeux non avertis. Tout le monde est passé à côté, mais personne ne l'a remarqué, réalise Mathurine. Elle se baisse à hauteur d'enfant, chuchote :

– C'est un jacamar.

Et Darwyne opine bouche close, comme pour dire Je sais. Ils restent là quelques instants, l'enfant et l'éducatrice, observent l'oiseau rare posté sur son perchoir.

– Il est beau, hein.

– Oui, confirme le gosse à voix très basse.

Mathurine se tourne alors vers les animatrices, leur fait signe d'approcher, un doigt sur les lèvres pour imposer le silence. Le groupe entier les rejoint, les jeunes à pas de loup théâtraux. Tous les yeux plantés dans la jungle.

– Je ne vois rien du tout.

– Mais si, regarde, fait Mathurine, l'index tendu.

Ils finissent par le voir, haussent des sourcils émerveillés. Comme si pour un instant, la beauté de cet oiseau avait le pouvoir de les réunir, quelque chose d'universel. Le jacamar tient la pose, seul son bec jaune et noir semble vraiment bouger, droite-gauche-droite-gauche. Mais lorsque l'un des gosses se prend le pied dans une souche pourrie, se rattrape aux copains en pouffant bruyamment, l'animal s'enfuit d'un coup d'aile.

– C'est malin...

– Mais madame, ce n'est pas moi, c'est ce truc, là...

Tout le monde se relève, Darwyne en dernier, que Mathurine croit entendre soupirer en réajustant sa besace sur l'épaule.

La minute d'après ils sont repartis, foulent à nouveau la terre de leurs baskets de ville. Et Mathurine commence à observer Darwyne différemment. Ses coups d'œil vers les côtés du layon, son détachement, son désintérêt pour tout ce que raconte Mélanie. Elle pense, Il cherche, en fait, il veut voir par lui-même. L'impression d'un enfant déjà sensible au milieu forestier. Tandis qu'ils sillonnent la jungle aménagée, il semble à l'éducatrice qu'elle et lui remarquent les mêmes signaux invisibles à tous les autres, cris d'oiseaux plus lointains, craquements ligneux dans les houppiers, bruissements des feuillages dans les hauteurs des cimes, affouillements discrets sur les berges des ruisseaux. Elle contemple avec lui, silencieuse.

Le groupe marque d'autres étapes, discours rodé des trois animatrices. L'attention des gosses se relâche.

– Madame, on peut rentrer au camp ? Mon Dieu, j'ai mal aux pieds, il faut que j'enlève ces chaussures...

Échange de regards entre les adultes : il ne faut pas trop en demander, ils ont déjà bien marché.

– O.K. Je voudrais juste vous montrer un dernier truc, puis on fait demi-tour, d'accord.

– Hum.

Le dernier *truc* de Mélanie, c'est un arbre à encens, dont la sève odorante permet de démarrer un feu mieux que n'importe quel allume-feu industriel. Mais plus personne ne l'écoute, tout ce qu'ils veulent, c'est aller s'affaler dans les hamacs. Une des filles s'assoit sur une racine, exagère l'épuisement, Je n'en peux plus, je vous jure je vais mourir, là... Mathurine s'amuse de cette fatigue collective après seulement deux heures de marche. L'exception, c'est Darwyne : debout sur ses deux jambes vrillées, il

continue de promener ses yeux dans le décor sans le moindre signe de faiblesse. Il jette un bref regard à la gamine assise, la considère avec un air qu'on pourrait prendre pour du mépris. L'idée vient alors à Mathurine, comme ça. Lorsque Mélanie se résout :

– Bon allez, retour à la maison.

L'éducatrice se tourne vers lui.

– Darwyne, ça te dit qu'on continue un peu ? Juste toi et moi.

Et quelque chose d'étrange se dessine sur sa petite face d'enfant, expressions contradictoires, enthousiasme, hésitation, méfiance. Et son regard croise pour la première fois celui de Mathurine. Et son menton fait Oui.

Ils n'ont pas marché tant que ça, pourtant déjà le reste du monde semble lointain, le campement, les encadrantes, les autres gosses et leur gaucherie toute citadine. Mathurine et Darwyne suivent le sentier d'un pas plus vif. L'enfant semble aussi à l'aise que l'éducatrice, lui évoque l'endurance des marcheurs aguerris. La discrétion aussi : il n'a plus ouvert la bouche, et progresse avec soin sur le sol meuble, foulées souples et précises, évitant les branches cassantes dont le seul écrasement ferait fuir un acouchi. Mathurine a l'impression de ne plus avoir affaire au même gamin. Oui, c'est étrange, on dirait qu'ici sa démarche est un peu différente. Les jambes toujours tordues. Les pieds toujours rentrés vers l'intérieur, peut-être même plus, estime-t-elle en l'observant attentivement. Mais davantage d'aisance, comme si ce sol d'humus et de feuilles mortes lui était moins pénible.

Sans le brouhaha du groupe, la forêt se révèle à eux, comme d'autres fois à Mathurine lorsqu'elle randonne en solitaire. De nouveaux cris s'élèvent aux alentours, ceux d'une faune plus discrète. Ils aperçoivent ensemble le sautillement des passereaux de brindille en brindille, les ailes bariolées et variées à l'infini des papillons heliconius, les lézards plica camouflés sur les troncs, les serpents chasseurs figés parmi les branches. À chaque

observation, Mathurine murmure un nom d'espèce, et immanquablement Darwyne opine comme s'il savait cela aussi bien qu'elle. Et plus le temps passe plus elle s'étonne de ce que connaît ce gosse de Bois Sec, elle se demande qui a bien pu lui en apprendre autant, quel forestier a pu se charger de son initiation. Régulièrement, il réajuste sa bandoulière, jette un œil hésitant à l'intérieur, comme s'il y cachait quelque chose d'interdit.

– On va par là ? susurre-t-il bientôt dans un détour.

L'éducatrice tourne la tête vers la direction qu'il indique : *par là*, c'est la forêt profonde, perpendiculaire au sentier. Ce qu'il suggère, en fait, c'est qu'ils quittent l'itinéraire balisé. Une incursion hors layon. Mathurine elle-même s'y risque rarement, et seulement avec des naturalistes avertis. Elle fronce les sourcils, pense Non, mauvaise idée, imagine si vous vous perdez. Mais dans le regard de Darwyne, elle lit tellement d'aplomb. L'évidence que pour lui, ce ne sera pas la première fois. Et alors elle se rend compte qu'elle en a envie, elle aussi. Envie de prolonger ce moment.

– D'accord, elle dit.

Et l'instant d'après ils sont repartis. Le layon dans leur dos, ils progressent dans un sous-bois épais, ni ouvert ni marqué par aucun humain. Les pieds dans les feuilles mortes, ils poussent de la main les feuillages des arbres en repousse, se fauillent entre tiges et troncs. Mathurine sait les dangers d'une telle aventure, qu'en forêt dense on peut se perdre en un rien de temps. Alors elle redouble de précautions : plus que de coutume, elle casse des branches entre pouce et index, à hauteur de hanche. Des marques qu'elle saura retrouver quand il faudra rebrousser chemin. Darwyne, lui, ne fait rien de tel, chemine sans toucher à aucun élément. Pourtant son avancée ne ressemble pas à celle d'un inconscient. Il scrute le décor avec un soin visible, l'air de noter mentalement les pentes, crêtes, et arbres remarquables, comme autant de balises naturelles lui suffisant à se repérer. Et bientôt Mathurine réalise qu'il a pris la tête du binôme. Qu'il marche

devant, d'un pas plus décidé que jamais, choisissant lui-même l'itinéraire à emprunter. Cela s'est fait naturellement, à peine a-t-elle eu conscience de l'inversion des rôles. Comme si c'était une évidence. Comme si elle n'avait d'autre choix que de suivre cet enfant, attirée derrière lui par quelque lien magnétique.

Ils continuent d'explorer la richesse amazonienne, s'attardent sur des curiosités que beaucoup d'humains auraient à peine considérées, cuirasses minuscules et dorées des insectes cassides, comme autant de bijoux déposés sur les feuilles, dendrobates bleu jaune noir orange dans le chaos des chablis, amblypyges aux allures de monstre antique dans les replis des troncs. Les observations sont désormais silencieuses, Mathurine retient ses explications qui d'évidence sont devenues vaines. Par endroits, elle croit même passer à côté de ce que regarde l'enfant, les yeux plantés dans la sylvie infinie, et dans ces instants c'est lui qu'elle se prend à observer comme une espèce plus rare qu'aucune autre. Fascinée par l'étendue de ses connaissances. Fascinée par cette étrange silhouette aussi, différente de celle qu'elle a découverte quelques semaines plus tôt à Bois Sec, recroquevillée et boitillante sur la parcelle de Yolanda Massily. Car à présent Darwyne se tient vraiment debout, redressé au sommet de ses jambes torses.

L'éducatrice continue de le suivre sans plus vraiment y réfléchir. Elle oublie Mélanie et les autres animatrices qui doivent commencer à attendre leur retour, elle oublie la ville et ses extensions tentaculaires sur les zones naturelles, elle oublie cette évaluation qu'elle est pourtant censée mener. Elle oublie la protection de l'enfance, tous ces gosses devenus dossiers, empilés sur les bureaux comme autant d'anonymes, maltraités, brutalisés, abusés. Pour quelques instants elle oublie même ses FIV ratées. Ces foutus cycles menstruels qu'elle n'en peut plus de guetter, de décortiquer signe après signe. La seule chose qui compte c'est cette marche en forêt, la faune

et la flore qui les enveloppe, et cet enfant hors du commun. Ils descendent une pente douce, atteignent un taillis dense, Mathurine fait un arrêt, tourne la tête pour suivre le vol d'un milan bidenté. Et :

– Darwyne ?

Le gosse a disparu.

C'est arrivé en un instant, le temps d'observer le rapace. Darwyne était là, à un mètre, juste devant.

Et à présent il n'y est plus.

Elle scrute le sous-bois, droite-gauche, observe les feuillages autour d'elle, dont les mouvements trahiraient l'avancée de l'enfant. Mais la végétation est immobile, figée dans la moiteur amazonienne.

– Darwyne ? tente-t-elle un peu plus fort.

Pas de réponse.

Elle pense, Il avançait vite, il n'aura pas remarqué qu'elle a fait une pause, aura continué de tracer tout droit. Les idées se pressent en elle, scénarios catastrophes échafaudés inconsciemment. Un instant la saisit cette sensation qu'elle connaît bien, celle qui arrive lorsque seule en forêt elle remarque à quel point les arbres qui l'entourent se ressemblent, et qu'alors naît la possibilité qu'elle se soit perdue, qu'il ne soit plus possible de retrouver son chemin, que toute tentative l'emmène plus loin encore dans cette forêt qui s'étend sur des centaines de kilomètres. Souvenirs des récits d'imprudents perdus ainsi pendant des jours, des semaines, y laissant parfois la vie. Mais Mathurine est expérimentée : derrière elle, à moins de dix mètres, elle avise la dernière tige qu'elle a cassée en guise de balisage, identifie sans peine l'itinéraire du retour. Elle pense ensuite à Darwyne, Et lui, s'il s'égarait ? Parti sans précaution à travers la forêt, trop sûr de ses sens pas si aiguisés que ça. Elle se rappelle qu'il n'a que dix ans, que c'est

elle qui est responsable de lui, pas l'inverse, qu'importe cette impression d'avoir été guidée. Elle se rappelle qu'il n'est qu'un enfant.

– Darwyne ?

Pourtant elle garde son calme, paniquer serait la pire des options. Elle se remet en marche dans la direction qu'ils empruntaient, balisant son parcours de nouvelles bornes, plus rapprochées. Appelle régulièrement. Elle inspecte les tiges, cherche la moindre trace de passage, des empreintes peut-être. Mais ici le sol est sec et couvert de feuilles mortes. Elle ne trouve rien, pas le moindre indice, songe à la discrétion des félins qui se glissent entre les tiges sans rien laisser paraître. Elle imagine la mère de l'enfant, qui attend son retour dans leur petit carbet à Bois Sec, elle qu'il a fallu convaincre de le laisser venir ici. Comment lui annoncer la nouvelle, si par malheur...

– Darwyne !

Elle s'arrête, hésite sur l'itinéraire, chaque direction plus hasardeuse que l'autre. Décide de faire demi-tour, après tout il est peut-être revenu sur leurs pas. Elle suit ses tiges cassées, retrouve les derniers lieux où ils se sont arrêtés, reconnaît les reliefs. Elle se déplace à l'expérience, consciente qu'aussi loin du campement, sans la présence rassurante d'un sentier bien marqué, beaucoup seraient déjà perdus. De mètre en mètre, elle continue de chercher, surveille sol et feuillages, pense Il est où, Mais où il est passé ? Il n'a pas pu aller bien loin, il se sera forcément arrêté pour l'attendre. Oui, il doit être là, quelque part. Tout près, se dit-elle. Elle marche au ralenti, les sens ouverts en grand.

Puis elle voit un mouvement.

Presque imperceptible, à trente mètres. Un toupet de feuilles qui vient de bouger.

Mathurine se fige. Attend que le bruissement se répète. Puis elle se dirige vers l'endroit, à pas prudents sur le tapis brun. Comme elle le ferait pour approcher une faune méfiante. Elle pousse les feuilles délicatement.

Et retrouve enfin Darwyne.

Il est là, debout derrière un buisson d'arbres en repousse, sa besace à l'épaule. L'air calme, animé par aucune forme de panique, il la regarde arriver.

– Ça va ?!

Hochement de menton.

– Tu t'étais perdu ?

– Non.

Froncement de sourcils de l'éducatrice.

– Mais... Darwyne, tu étais où ? Tu m'as fait peur, tu sais.

Pour toute réponse, il hoche les épaules. Mathurine s'interroge. Se demande même, un instant, s'il a pu disparaître ainsi volontairement, pour voir comment elle réagirait. Elle se raisonne, Non, tu te fais des idées. Le gosse renifle, gratte sa tignasse empourprée aux extrémités.

– On y va ? dit-il.

Elle masse sa nuque trempée de sueur.

– Oui. Oui, on y va. Il faut rentrer au camp, là. Qu'on ne se fasse pas surprendre par la nuit.

Et Darwyne se remet en route, sans hésiter sur la direction à prendre.

Ils sont à mi-chemin lorsque l'enfant s'arrête pour observer quelque chose. Mathurine plisse les paupières.

– Tu as vu un truc ? elle chuchote.

– Là-bas.

Elle ausculte le décor forestier déployé devant eux. N'y voit rien de particulier : oiseaux communs, papillons aux couleurs ternes. Cherche plus loin, plus haut. Avoue :

– Désolée, là, je ne vois pas.

L'enfant semble hésiter, bouge ses petites lèvres. Il est plus détendu, plus en confiance, ça se voit. Alors il soulève le rabat de sa sacoche, comme si à présent il avait le droit d'en révéler le contenu. À l'intérieur, Mathurine découvre un amas de petits objets sculptés. Darwyne plonge la main dans le fatras, fouille un peu. S'empare d'une sorte de tige épaisse, grossièrement poncée et percée de trois trous. Il jette un œil à l'éducatrice interloquée, dit :

– Maintenant, regardez.

Et il porte l'os taillé à sa bouche en se dirigeant vers la forêt.

Il siffle alors, une série de petits sons très aigus, *pi... pi... pi...*, que Mathurine croit reconnaître. Il attend quelques secondes. Recommence. Et bientôt, au loin, des cris lui répondent :

– *Pi... pi... pi...*

L'éducatrice, les yeux grands ouverts sur les houpriers, devine enfin les feuilles qui se meuvent, loin d'eux, loin de là où elle cherchait. Des frondaisons s'agitent en amas, frémissent en plusieurs lieux. Un murmure familier : celui de primates en déplacement. Darwyne souffle encore dans son appeau :

– *Pi... pi... pi...*

Et bientôt Mathurine les aperçoit. Des tamarins à mains jaunes, qui bondissent de branche en branche en acrobates virtuoses, s'accrochent aux feuillages, se balancent au bout de rameaux minuscules. Il y en a toute une bande. D'arbre en arbre, ils se rapprochent des deux humains rivés au sol. Puis s'établissent au-dessus, les détaillent depuis leurs promontoires, penchant la tête avec ce qu'on pourrait prendre pour de la curiosité. Darwyne abaisse son sifflet, les observe tête renversée. Mathurine l'imité, plantée à côté de lui. Voir des singes, ce n'est pas quelque chose de rare, mais c'est toujours le même émerveillement. Elle sourit, détaille les petits corps sombres, la robe dorée des avant-bras.

Et dit :

– Darwyne, tu sais que tu es incroyable, comme garçon ?

OceanofPDF.com

13

– C’est bon, il est rempli ton seau, là !

– Ferme ta bouche, j’ai attendu, moi aussi. Ce n’est pas toi qui as sept enfants à la maison !

Lorsque Jhonson arrive à la source, une rixe est sur le point d’éclater. C’est l’heure de pointe, trop de monde agglutiné autour du filet d’eau. À ce que lui ont raconté ses nouveaux amis, c’était pire l’année dernière, avant que la mairie ne se décide à installer des bornes-fontaines à l’autre bout du quartier. À l’époque, ici c’était le seul endroit où venir s’approvisionner, alors forcément c’était la cohue, parfois trois cents familles venaient faire la queue en fin de journée. Jhonson s’assoit sur un bout de béton, pose son jerrican. Le type termine son remplissage, s’éloigne chargé comme un âne, suivi par une gamine et sa bassine de linge calée sur le haut de la tête. Trois jeunes nettoient leurs claquettes dans une flaque, reggae à fond sur un Smartphone. Jhonson les regarde se déshabiller, se savonner, se charrier, en caleçon sous le massif de bambous qui ploie au-dessus de la source. Il pense à sa propre jeunesse, une éternité plus tôt.

Tandis qu’il attend son tour, une odeur vient lui piquer le nez. Une odeur de charogne, reconnaît-il. Il se lève, se dirige vers les broussailles qui entourent les lieux. Et dans les herbes hautes, il tombe sur un cadavre d’iguane largement décomposé. Mort depuis un petit moment déjà. Il reste

un peu de peau et de chair, que dévorent encore quelques insectes, mais sinon c'est plutôt un squelette. Il le retourne avec un bâton, un os se détache, au niveau du bassin. Un beau morceau, lisse et presque propre.

L'idée lui vient comme ça : ça pourrait plaire au gamin, lui qui passe sa vie à bricoler des trucs inutiles avec des os et des bouts de bois. Pas qu'ils soient franchement copains, lui et Darwyne, surtout depuis la baffe qu'il lui a collée. Ni qu'il trouve ça normal qu'à dix ans on s'occupe avec un couteau de cuisine. Mais bon, ça ne coûte rien. Après tout, ce n'est qu'un gosse. De mémoire, malgré les roustes phénoménales qu'il se prenait, lui-même n'était pas ce qu'on peut appeler un modèle, à cet âge-là. Lui donner ce truc, imagine-t-il, ce serait peut-être l'occasion d'apaiser un peu l'ambiance entre eux, des fois il suffit de pas grand-chose. Enfin avec les adultes. Parce qu'avec les gosses, Jhonson ne sait pas trop si c'est pareil. Il attrape l'os à deux doigts, le secoue pour déloger les fourmis. Et s'en va le nettoyer dans la ravine, à l'aval de la source, gratte pour enlever les bouts de chair collée.

Le week-end dernier, il n'était pas là, Darwyne. Parti en balade avec la dame des services sociaux, et avec d'autres gamins. En forêt, a dit Yolanda, un truc organisé par une association qui s'intéresse aux enfants des quartiers pauvres. L'intérêt de tout ça, d'emmener des gosses deux jours entiers dans la forêt, Jhonson ne voit pas bien, mais il n'a pas posé de questions. Il a surtout profité de ce temps tout seul avec sa chérie. Ils ont fait l'amour plus que de raison, à toute heure du jour et de la nuit, jusque sur le tissu léopard du canapé. Franchement cette femme-là, elle sait comment s'y prendre pour le rendre accro. Seule déception, il y avait un podium samedi soir, mais il n'a pas réussi à l'y traîner. Elle est comme ça, Yolanda.

Face au fauteuil dans lequel Jhonson est maintenant installé, elle saisit son cellulaire, regarde l'heure : le gamin devrait bientôt être rentré de l'école. Elle y est attentive, surtout depuis le coup qu'il leur a fait la

dernière fois, à revenir à pas d'heure. Alors dès que le portail se met à bouger, elle tourne la tête. Observe son fils refermer derrière lui.

– Je suis là, il dit.

Et il jette à sa mère un de ces regards immenses, remplis de cet amour flagrant qu'il a pour elle, quoi qu'elle puisse lui dire ou faire, et qui étonne chaque fois Jhonson. L'enfant se décharge de son cartable, le pose sur le béton.

– À l'intérieur, l'interrompt Yolanda.

Darwyne l'interroge des yeux.

– Il va pleuvoir, elle précise.

Alors il obéit, soulève le cartable par la poignée pour le rentrer dans la baraque. Sans lui prêter d'attention, il passe devant Jhonson qui se redresse dans son fauteuil.

– Hé, attends. Regarde ça, un peu.

Darwyne s'arrête debout de travers, déséquilibré par le poids des cahiers. Regard vers son beau-père, puis vers l'os d'iguane posé sur un tabouret comme un petit trophée.

– Je l'ai trouvé à la source, dit Jhonson, fier de lui. C'est pour toi.

Silence du gamin. Il reste planté bouche close, sans rien manifester, considère l'objet de ses petits yeux de rat. L'air de se demander ce qu'il peut bien faire d'un tel machin.

– Allez prends-le. Pour tailler tes trucs, là, c'est pas mal, non ?

Darwyne n'esquisse aucun geste pour se saisir du cadeau. Jhonson sent venir en lui l'énervement.

– Quoi, ça ne te plaît pas ?

Toujours pas un mot, pas un mouvement. Le beau-père pense, Non mais il est débile, ou quoi ? C'est vrai, ainsi figé devant lui, on dirait un attardé mental. Jhonson jette un œil à Yolanda, qui les ignore un peu plus loin. Pas

l'air d'avoir envie d'intervenir. Alors il hausse le ton, lève la main comme s'il allait frapper.

– Bon, tu le prends, maintenant, cet os !! Je l'ai trouvé, je l'ai nettoyé, je te l'ai ramené. Alors t'as intérêt à le prendre, d'accord ?

L'enfant plante alors son regard dans le sien, comme il l'a fait plusieurs fois déjà. Et l'espace d'une seconde, Jhonson croit y lire quelque chose qui ne lui plaît pas du tout. Du défi. Oui, c'est dingue, mais à cet instant il jurerait que du haut de ses dix ans, cet avorton est en train de le défier. À croire qu'il n'a pas bien remarqué à qui il a affaire, les années qui les séparent, tous les deux. Et la force aussi, non mais franchement, il s'est regardé ?

– Darwyne ! tempête enfin la mère.

Et en un instant le gosse s'empare du cadeau, pas de merci ni rien du tout, puis disparaît à l'intérieur du petit carbet. Jhonson soupire, se dit C'était bien la peine, qu'il aille au diable, ce petit con. Il s'adosse dans le fauteuil, regarde le ciel où s'amoncellent les nuages noirs, les roulettes s'enfoncent dans la terre.

Les premières gouttes arrivent bientôt, s'écrasent en taches sombres sur la dalle de béton. Yolanda s'active pour plier son linge en train de sécher, se réfugie dans la baraque, bassine rose sous le bras. Jhonson attend un peu, laisse l'ondée faire crépiter les arbres, puis s'abattre en rideau compact sur tout Bois Sec. Le débardeur mouillé, il finit par rejoindre mère et fils à l'intérieur. Et bientôt la pluie étrille le toit qui se met à gronder violemment au-dessus des trois têtes, semblant réduire encore un peu plus le minuscule salon dans lequel ils sont reclus. Jhonson s'installe sur le canapé, s'essuie le front, observe ce foutu gamin qui désormais fuit son regard, l'os d'iguane abandonné au bord de l'évier comme un vulgaire déchet.

Le beau-père est rarement présent pour le rituel des devoirs, d'habitude ça se passe entre mère et fils, pendant qu'il est dehors à bricoler. C'est leur truc à eux, tous les soirs. Pour Yolanda, l'école, c'est presque aussi important que la messe, c'est pour dire. D'une voix étouffée par le vacarme de l'averse, elle dit :

– Les devoirs.

Et le gosse la regarde en se mordant la lèvre inférieure. Puis il sort de son cartable sa trousse et son cahier qu'il pose sur ses genoux, assis sur le canapé. La mère, de son côté, fouille dans les couverts en train de sécher dans l'égouttoir, à côté des bols et des marmites. Elle attrape le grand couteau de cuisine, le même qu'utilise Darwyne pour tailler ses machins, essuie la lame d'un geste machinal. Et sans mouvement brusque, avec ce qu'on pourrait presque prendre pour de la douceur, elle colle la pointe métallique contre l'omoplate droite de l'enfant. Jhonson fronce les sourcils, réflexe inconscient. Elle n'a pas l'air d'appuyer fort, non, ça ne doit pas faire trop mal, juge-t-il. Mais le couteau est bien là, pointé sur le tee-shirt et sur la peau. Immobile comme l'est Yolanda elle-même, qui se tient debout derrière son écolier de fils. Le beau-père reste muet sur son canapé, observe seulement la scène répétée quotidiennement.

– Allez, ordonne Yolanda. Fais plaisir à ta mère, pour une fois.

Et l'enfant se plonge dans les lignes d'écriture. Grimaçant comme quelqu'un qui serait sur le point de sauter dans un gouffre dont il ne verrait pas le fond.

Cette nuit-là, Jhonson ne parvient pas à trouver le sommeil. Il reste des heures éveillé sur les draps moites, tandis que Yolanda s'est endormie sur le flanc, la forme de ses hanches dressée dans le noir comme une colline sous les étoiles. Il a entendu cesser la pluie qui a dû bien inonder le quartier vu comme elle était violente, il a entendu s'élever le vacarme de ces fichues grenouilles du côté de la forêt. Il a attendu que ses yeux veuillent bien se

fermer d'eux-mêmes, parce que de dormir, il en a besoin. Parce que demain, il a tout un jardin à débroussailler chez un chef d'entreprise qui a sa villa tout près de la mer. Mais rien à faire, ce n'est pas venu : des fois c'est comme ça, il le sait, Tu réfléchis trop, tu repenses à ta journée, et tu rates le coche.

Il ignore quelle heure il est lorsque le bruit commence, mais c'est le milieu de la nuit, en tout cas. Ça vient de derrière le rideau, de là où dort Darwyne. Jhonson entend d'abord comme des petits pas sur le carrelage et le béton, des frottements contre les murs, il s' imagine que l'enfant s'est relevé, pris lui aussi d'une insomnie. Mais bientôt lui parviennent des grognements sourds et étouffés, et aussi l'impression qu'on farfouille dans la pièce. Alors il pense, Mais qu'est-ce qu'il fabrique encore, ce gosse ? Il écoute silencieux, immobile sur le matelas, regarde du côté de sa princesse qui elle n'a pas bougé, silhouette seulement soulevée par les inspirations. Et comme ça continue de renâcler et de gratter, il se décide à se lever en grommelant Ce n'est pas possible, il ne nous laissera jamais tranquilles. Il contourne le lit en se glissant entre mur et matelas, atteint le rideau qu'il repousse de la main, regarde côté salon.

Il ne voit d'abord rien, rien d'autre qu'une pièce plongée dans le noir et encombrée de trop de meubles pour un si petit espace. Mais bientôt il devine, juste devant le sofa, une forme immobile et massive. Un animal, qui a dû s'arrêter de bouger lors de son irruption. Difficile de dire ce que c'est, mais c'est gros, ça c'est sûr, ça prend toute la place, ça cogne contre l'évier. Le beau-père attend un peu, et la bête grogne alors, comme pour dire Qu'est-ce que tu veux, l'humain ? Comme si ici, c'était chez elle, en fait. Branché à une multiprise au-dessus du réfrigérateur, il y a le portable de Jhonson en rechargement de batterie, qu'il attrape pour faire lampe. Il éclaire enfin la pièce, dévoile les détails de l'intrus.

Et reconnaît un pécari.

Une saloperie de cochon sauvage, qui le fixe ébloui depuis le milieu de la pièce, la tête tournée côté canapé, le groin à quelques centimètres de Darwyne qui dort profondément, l'air d'être venu ici juste pour le renifler. Planté en caleçon dans le chambranle, téléphone à bout de bras, Jhonson distingue l'arrondi de son arrière-train, les poils hérissés en crête au-dessus de sa tête pointue, ses oreilles aplaties. Il a à peine le temps de croiser son regard et de penser, Mais qu'est-ce qu'il fout ici, celui-là ? : d'un coup l'animal prend la fuite par la porte d'entrée, bousculant au passage une desserte en plastique, les pieds glissant sur le béton, frôlant la jambe de l'homme de son pelage râpeux. Ça fait un boucan pas possible, mais ni Darwyne ni Yolanda ne réagissent, tous deux plongés dans leur sommeil. Jhonson voit la bestiole disparaître dans la nuit de la parcelle, d'un dernier bond au-dessus d'une souche pourrie.

Et puis plus rien.

Il se retrouve seul dans la pièce à nouveau silencieuse, cellulaire encore allumé. Comme si la scène n'avait pas vraiment eu lieu ; comme si en fait, il avait réussi à s'endormir et l'avait juste rêvée. Et il braque sa lumière en divers points de la pièce, inspecte l'endroit après le passage du pécari. Regarde dormir le petit pian qui à ce moment ressemble à n'importe quel autre enfant. Éclaire l'os d'iguane, dans le bac poubelle où Yolanda a fini par le jeter. Le couteau de cuisine qu'elle utilise pour faire bosser son fils. Puis il détaille l'architecture de la baraque, bricolée par les anciens amants de Yolanda. Les trous de rouille dans la tôle du toit. Les interstices entre bois et métal et moellons. Et toutes ces tiges qui s'immiscent un peu partout comme des serpents curieux, ces mauvaises herbes qu'on n'a jamais fini d'arracher. Et alors, pour la première fois, Jhonson se dit que dans ce petit carbet, il y a quelque chose qui ne lui plaît pas, même s'il a du mal à trouver quoi. Quelque chose de pas très sain, en fait. Et l'instant d'après, il se dit Arrête un peu, Retourne dormir et puis c'est tout.

14

Mathurine se lève, se retourne pour inspecter la cuvette des toilettes. Sur l'émail blanc, emportées par l'urine, il y a des taches de sang épais, qu'elle fixe un court instant. Rassurée, parce qu'elle les attendait deux jours plus tôt. Et tendue à la fois. Elle inspire un grand coup, pense, Allez, c'est reparti. Elle sort de sa poche un tampon, le libère de son plastique, l'insère en elle. Et elle file dans son bureau pour attraper son cellulaire, puis va s'isoler sur la coursive. En plein soleil, vue sur l'ancienne cour de crèche et ses jeux d'enfants à l'abandon.

– C'est mon J1, explique-t-elle à la standardiste de l'hôpital. Je lance mon protocole de FIV aujourd'hui.

– D'accord, je note ça dans votre dossier. Je vois que ce n'est pas votre première fois, est-ce que tout est clair pour vous ?

– Très clair, oui. J'ai... (Elle ferme les yeux.) Enfin, j'ai l'habitude.

Au silence qui suit ces mots, Mathurine imagine un sourire de compassion se dessiner sur les lèvres de son interlocutrice sans doute persuadée, comme le médecin, que cette nouvelle tentative est une erreur. Qu'encore une fois, ce sera un échec. Et avant de raccrocher elle se dit Elle, à tous les coups, elle est déjà maman. Et ça la rend jalouse.

Elle retourne dans son bureau, comme si de rien n'était, sourire de façade. Carole est derrière son écran, elle fait d'étranges grimaces, comme à chaque fois qu'elle rédige un rapport d'évaluation. Elle enfonce une dernière touche, déclare :

– Point final. Qu'ils se débrouillent avec ça. Moi j'ai fait mon boulot, hein.

Assise à son bureau, Mathurine approuve d'un haussement de sourcils. Carole lance une impression sur la machine qui se met à ronronner, demande :

– Au fait, comment ça s'est passé ce trip en forêt avec le petit sauvage ?

– Euh... bien. C'était sympa.

– Sympa ?! Mais... ça a servi à quelque chose ? Je veux dire, tu as réussi à parler avec lui ?

– Oui oui.

– Et ? Il dit quoi sur sa situation ? Enfin, il y a un problème avec ce gosse, ou pas du tout ?

Mathurine se masse le front, embarrassée.

– En fait... on n'a pas abordé le sujet.

– Quoi ? Mais vous avez parlé de quoi, alors ?

– De forêt.

Mimique déconcertée de la collègue.

– De forêt ?! Mathurine, tu es sérieuse, là ? Tu as passé deux jours avec l'enfant, et à aucun moment tu n'as pu avancer sur ton évaluation ?

– Non. Enfin, à peine.

– ... ?

L'éducatrice hésite, se justifie :

– C'est un gamin très timide, il fallait que je le mette en confiance, c'est pour ça. Maintenant je le cerne un peu plus, je vais pouvoir le reprendre en entretien. J'ai vu ça avec sa mère, hein.

Carole ouvre les deux mains, moyennement convaincue.

– O.K. Si tu le dis. Heureusement que tu n’as pas d’enfants, toi. Tu ne tiendrais pas une semaine, crois-moi. Ils te mangeraient toute crue, ces petits vampires...

Elle se lève, va récupérer son rapport papier.

– Mais ne passe peut-être pas trop de temps sur ce dossier-là, hein, il y en a tellement d’autres qui attendent...

– Dis donc, rappelle-moi : tu es syndicaliste ou directrice de cabinet, toi ?

Carole pouffe de rire, une main sur la bouche.

– Mon Dieu, tu as raison, c’est n’importe quoi. Je me mets à parler comme une technocrate !

– Exactement, se moque Mathurine.

Puis elle se tait.

Plonge dans ses pensées, plus embrouillées que ses paroles.

Consciente que ce qu’elle vient de raconter, cette histoire de mise en confiance, c’est un mensonge. Que si à aucun moment elle n’a parlé évaluation avec le petit Darwyne durant ce fameux week-end, c’est pour une tout autre raison. C’est parce qu’elle était absorbée. Fascinée, même, par ce qu’elle découvrait de lui. En boucle, elle se remémore cette marche en forêt à ses côtés. Elle n’en revient toujours pas, se demande même parfois si elle n’a pas rêvé. Cette connaissance du milieu forestier, évidente et intime, jamais elle n’a rencontré d’enfant ni même d’adulte aussi à l’aise dans un sous-bois. À remarquer ce qu’elle-même aurait pu ignorer. À se fondre dans le décor jusqu’à y disparaître. À appeler une bande de tamarins avec un appeau façonné par lui-même. Elle cherche des explications, l’origine d’une telle érudition chez un gamin élevé dans un des quartiers les plus pauvres de la ville, par une mère que rien ne semble lier à la forêt. Elle cherche, aussi, à comprendre ce qui s’est passé lorsqu’elle l’a perdu de vue pendant ce qui a semblé une éternité. N’importe qui aurait conclu qu’il

s'était égaré, qu'elle a eu beaucoup de chance de le retrouver sain et sauf, que c'était inconscient de s'aventurer hors layon avec un enfant de cet âge-là. Mais c'est une tout autre impression qu'a eue Mathurine. L'impression qu'en vérité il a toujours été là, à quelques mètres d'elle. Qu'il l'observait, même. Comme s'il voulait la tester, voir ce qu'elle allait faire.

Si elle-même n'allait pas se perdre.

Alors oui, son évaluation sociale, elle en était très loin. Mais ce n'est pas à Carole qu'elle va expliquer ça. La syndicaliste lui ordonnerait aussitôt de prendre quelques jours de repos. Conclurait que le boulot lui tape sur le système, à elle et à toute l'équipe. Que si ça continue comme ça, elles vont toutes finir en *burnout* dans ce service.

Alors qu'au contraire, Mathurine se sent étonnamment bien, même avec la perspective d'une nouvelle FIV qui va encore lui pomper toute son énergie. Comme revigorée par cette aventure inracontable. Avec le recul, elle réalise à quel point elle a aimé ça : être en forêt avec Darwyne. Juste avec lui. Il lui semble que quelque chose s'est tissé entre elle et cet enfant, quelque chose de *spécial*. Et elle a beau savoir que c'est *mal*, qu'il ne faut pas, qu'une travailleuse sociale doit garder de la distance avec les familles visées par des informations préoccupantes, cette idée lui fait un bien fou. C'est plus fort qu'elle, elle n'a qu'une hâte depuis que le bus des gosses les a ramenés dans leurs baraques rafistolées : être après-demain. Le jour où Yolanda Massily doit revenir ici avec son fils, pour cet entretien qui fait toujours défaut à son dossier.

Dans les rues de la ville, l'asphalte sèche en fumant. C'est un orage violent qui a fouetté le département hier soir. Début de saison des pluies : ça commence bien, songe Mathurine en s'engageant dans les artères d'un quartier périphérique. Des murs noircis d'humidité, derrière lesquels s'étaient des maisons basses, certaines impeccables, presque des villas, d'autres plus décrépies. Carole a raison : quel que soit son attachement au

dossier Massily, il ne s'agirait pas que l'éducatrice néglige ses autres évaluations en cours. Perdue dans les explications qu'a données la mère au téléphone, elle demande son chemin par la fenêtre ouverte de sa voiture. C'est sa première visite à domicile chez ce jeune couple et leurs deux enfants, après deux entretiens au bureau. Mathurine finit par se garer le long d'un portail coulissant.

Dès qu'elle met le pied sur la parcelle, qu'une dame en train de coiffer sa fille lui indique un couloir faufilé derrière la maison principale, elle devine : Marchands de sommeil. Des propriétaires (ou peut-être même pas) qui aménagent des logements minuscules et illégaux afin de les louer aux plus démunis, aux sans-papiers, bref aux exclus des circuits immobiliers officiels. Mathurine suit les indications, trouve enfin les deux parents dans leur deux-pièces exigu, à côté de trois autres du même acabit.

– Houla c'est tout petit, ici.

– Chut, fait le papa, un doigt sur les lèvres.

Et il indique le canapé sur lequel dort la petite, bouche entrouverte collée au Skaï miteux. À côté d'elle, l'aîné de six ans regarde un dessin animé sur la télévision, Ninjagos en plein combat. Son coupé, histoire de ne pas réveiller sa sœur. Le jeune homme passe un tee-shirt pour accueillir convenablement l'éducatrice, et au passage elle remarque tous les tatouages qui lui courent sur le torse. Dont deux qui la font sourire intérieurement, un sur chaque pectoral : le prénom des enfants, Julian et Myléna. La mère sort de la chambre, dit Bonjour en s'attachant les cheveux, rose à lèvres effet brillant. Plus encore que dans les bureaux où Mathurine l'a accueillie, elle a l'air d'une adolescente que deux grossesses ont fait vieillir trop vite.

Elle chuchote :

– Vous voulez visiter ?

– Je veux bien. Ça va être rapide, on dirait.

– Ah oui, c'est sûr.

Quelques instants suffisent à explorer l'endroit. Trotteur en plastique calé sous l'évier ; figurine de Spiderman à laquelle il manque un bras ; paquets de couches jetables entassés au-dessus de l'armoire, achetés en gros un jour de promotion : Mathurine avise tous ces détails qui disent le quotidien de la petite famille. Et viennent confirmer l'impression qu'elle s'était déjà faite.

Elle aura forcément des choses à recommander dans son rapport, une aide éducative probablement, mais à l'évidence, le problème de Julian et Myléna, il vient du contexte beaucoup plus que des parents eux-mêmes. Ça saute aux yeux que ce *bad boy* tatoué de partout et sa copine surmaquillée, ils sont dingues de ces petits trésors arrivés trop tôt dans leurs vies. Qu'ils font ce qu'ils peuvent, et s'en sortent plutôt mieux que d'autres vu la situation : problèmes de papiers, problèmes de travail, aucune famille à proximité pour les soutenir. À dire vrai, depuis le début, Mathurine les trouve touchants comme tout, ces deux-là. À continuer de chuchoter alors qu'à la voir vautrée sur l'accoudoir, l'éducatrice jurerait que même un marteau-piqueur ne tirerait pas la gamine de son sommeil.

– On peut parler un peu ?

– Oui oui. On va se mettre dehors.

Les trois adultes s'installent sur des tabourets, dans cette cour en forme de couloir où s'alignent les logements, invisibles depuis la rue.

– Ça fait quatre mois que vous habitez là, c'est ça ?

– C'est ça, confirme la mère. Ça va, hein, c'est tranquille.

Regard interrogatif à son homme, qui opine.

– Vous louez combien ?

– Deux cent vingt.

Deux cent vingt euros : du vol.

– Et avant ça, vous étiez à... ?

– Bois Sec.

– Ah oui, se souvient Mathurine. Bois Sec.

– Franchement, on est mieux ici. Là-bas, c'était... Enfin, vous voyez.

Ça oui, Mathurine voit très bien. Au moins ici, c'est construit en dur, moellons, ciment, carrelage. Et il n'y a pas les eaux usées de tout le quartier qui coulent au pied de ta maison. Elle pose d'autres questions, pour préciser le tableau qui se dessine en elle, portrait simplifié de cette cellule familiale, à la fois hors norme et tristement banale. Le père parle peu, écoute sa compagne, tourne l'œil toutes les minutes pour voir dormir sa fille. L'air à sa juste place entre les deux femmes de sa vie.

– Vous avez trouvé du travail, depuis la dernière fois ? le questionne l'éducatrice.

Grimace embarrassée.

– Pff, ce n'est pas facile, hein, madame...

– Des petits jobs, quand même ? Du jardinage, des travaux ?

– Des fois, oui. L'autre jour, j'ai aidé un gars sur un chantier, près d'ici. Il posait des fenêtres, moi j'ai nettoyé après. C'est tout.

– Hmmm. Oui, c'est compliqué, quoi.

– C'est ça, sourit le jeune homme, pas fier de lui sous ses tatouages façon chef de gang.

La mère vole à son secours :

– Avant, il avait un travail régulier.

– Oui. L'année dernière. Je portais des caisses de légumes, sur le marché.

Le matin, avant l'ouverture.

– C'était presque tous les jours, insiste la fille. À cinq heures.

Mathurine hausse les sourcils pour dire C'est bien, ça.

– Mais c'est fini. Le gars ne m'a plus rappelé.

– Tu aurais dû le rappeler, toi.

Un reproche, devine Mathurine. Dit sans méchanceté aucune, mais un reproche quand même.

– Mais non, je t’ai dit : il y a des contrôles, maintenant. Ça ne marche plus, son plan, à Roodney.

Peu commun, le prénom se plante dans la tête de l’éducatrice comme une petite écharde. L’ancien beau-père de Darwyne Massily s’appelait comme ça, elle se souvient. Celui qui le battait.

– Roodney, vous dites ? À Bois Sec ?

– Oui, c’est ça. C’est un gars qui vient de mon village, enfin... du village de ma mère. C’est pour ça qu’il m’avait proposé ce job avec lui. Vous le connaissez ?

– Non, je... j’ai juste entendu parler de lui, enfin, si c’est bien la même personne. Il a quitté le département, on m’a dit ? Il est rentré dans son pays ?

Le tatoué ouvre deux grands yeux.

– Ah ça, ça m’étonnerait : vu ce qu’il a vécu là-bas, jamais il n’y retournera à mon avis. Et ma mère me l’aurait dit. Non, il est toujours là, hein. Je ne sais pas où, mais... quelque part, quoi.

15

Darwyne, il sait qu'il tient mal son stylo-bille, on le lui a dit cent fois, les maîtres, les maîtresses. Et la mère aussi, Regarde, tu tiens ça comme le singe que tu es. Mais rien à faire, il n'arrive pas à mettre ses doigts comme il faudrait le faire sur la tige en plastique. Alors il fait à sa manière, stylo dans le poing au-dessus des lignes de son cahier. Il doit écrire quelque chose, c'est ce qu'a demandé le professeur, que les élèves écrivent un truc. Enfin, pas n'importe quoi : *Ce qu'ils veulent faire plus tard*, quand ils seront *grands*. Quand ils seront des adultes et plus des enfants ou des petits pians comme lui. Alors Darwyne se mord la lèvre, essaie de faire ce qu'on lui demande, oui il essaie vraiment. Penché sur son bureau d'écolier, il avance l'épaule droite, sans même s'en rendre compte, comme si elle était poussée par le couteau pointu de la mère, celui qu'elle utilise pour l'aider à faire ses devoirs, parce que c'est le seul moyen pour qu'il s'y mette, et que lui-même le sait très bien.

Autour de lui, dans la classe où règne une moiteur étouffante, il y a *les autres*. Il y a Jayden et sa petite bande éparpillée à travers la pièce, les membres séparés par l'instituteur depuis les premiers mois. Jayden qui au début de l'année l'a forcé à se mettre à quatre pattes et à lécher le sol de la cour d'école en imitant un cochon, mais qui maintenant le laisse tranquille et détourne même le regard lorsqu'il croise le sien. Il y a les timides, aussi,

ceux qui jamais n'ouvrent la bouche, Malaïka, Jordan, Kenzo, aussi insignifiants que des pierres abandonnées au bord d'une route. La mère, Darwyne sait qu'elle voudrait qu'il soit comme l'un d'entre eux et non plus un petit pian, et lui aussi il aimerait ça, d'ailleurs. Ne plus lui faire honte. Qu'elle n'ait plus besoin du couteau pour les devoirs, des fourmis, des piments, et de toutes ces choses qu'elle est obligée d'utiliser avec lui. Qu'enfin elle lui parle comme elle le fait avec Ladymia, avec de l'amour dans tous les mots qui lui sortent de la bouche. Pourtant, ce matin d'école, tandis qu'il les observe tous du coin de l'œil, relevant la tête de la feuille blanche de son cahier, Darwyne comprend que *les autres*, en fait, il ne les aime pas. Qu'à bien y réfléchir, il ne sera sans doute jamais comme eux, et que cette idée, elle lui plaît plus qu'il ne l'aurait cru. Que, peut-être, être un pian, ce n'est pas si horrible que ça finalement.

Oui, ce matin, il voit les choses un peu différemment.

Et il croit savoir pourquoi : c'est la dame des services sociaux.

À cause d'elle.

Ou grâce à elle, il hésite encore.

C'est ce qui s'est passé avec elle, dans la forêt. Ce sont ces choses qu'elle a dites, aussi. Elle a dit qu'il était *incroyable*, ce drôle de mot qui lui tourne dans la tête comme un oiseau en cage. Il n'a pas souvenir que quelqu'un ait dit ça de lui un jour, ou alors c'était il y a très longtemps. Ou dans ses rêves, quand la mère n'est pas vraiment la mère. Et il ne sait pas quoi en faire, de ce mot. La dame des services sociaux, il sait pourquoi elle est là : pour le mettre dans une autre famille. Il sait qu'elle fait partie de ces adultes qui par tous les moyens cherchent à le séparer de la mère.

Comme les beaux-pères, le nouveau autant que les précédents.

Comme l'assistante sociale, il y a deux ans.

Il sait qu'il doit faire très attention à ce qu'il lui raconte, trouver les bonnes réponses à ses questions, ne jamais aborder ces choses qui se passent au petit carbet et que les gens ne peuvent pas comprendre. Et en même temps, à présent qu'il a passé ces moments avec elle, il a l'impression qu'elle est *différente*.

Enfin, peut-être.

Il ne sait pas.

Quand il y réfléchit, il s'en veut un peu. Il lui semble avoir été imprudent, dans la forêt. Il lui semble qu'il n'aurait pas dû montrer à la dame ce qu'il savait, comment il était dès qu'il entrait dans un sous-bois, et encore moins appeler les tamarins en sa présence. Mais s'il l'a fait, c'est que sur le moment, il en a eu envie. L'impression qu'il pouvait baisser la garde. Que la dame, elle était en mesure de comprendre, parce qu'elle aussi, elle avait un peu de tout ça en elle. Juste un petit peu.

Pas *comme lui*, non, quand même pas.

– Bon, Lucien, dit le maître. Dis-nous : toi, qu'est-ce que tu as écrit ? Tu veux faire quoi quand tu seras grand ?

Darwyne sort de ses réflexions. La classe entière se tourne vers l'écolier interpellé, deux rangs devant lui. Lucien, un gamin grand comme s'il était déjà au collège, qui se tortille sur sa chaise, sourire aux lèvres.

– Allez, dis-nous.

– Pff, monsieur, pourquoi moi ?

Le maître insiste, et Lucien dit enfin :

– Bon, j'ai écrit... J'ai écrit CAFeieur.

– Quoi ? Caféier, tu veux dire ? Mais ce n'est pas un métier, c'est un arbre, ça.

– Non, non, non. CAFeieur. Tu fais la queue à la CAF pour toucher ton argent.

Éclat de rire généralisé.

– Hé, je vous jure, c’est un travail. Des fois, tu fais la queue des heures, sous le soleil. Mon Dieu, c’est difficile.

L’adulte soupire, rit un peu aussi, l’air de se demander s’il s’agit ou non d’une blague. Une autre voix s’élève spontanément, côté fenêtre. Celle de Jayden, qui clame avec fierté :

– Moi, monsieur, je veux être mule.

Cette fois le professeur ne rigole plus.

– Mule ?

– Oui. Transporteur international de cocaïne. Comme mon grand frère.

Moment de gêne, le maître ne sachant que faire de cette dénonciation spontanée. Une gamine enhardie tchipe :

– Mule... Pour aller en prison, oui.

– Tais-toi, tu ne sais rien, toi : personne ne va en prison, seulement ceux qui ne savent pas faire. Mule, c’est l’avenir, je te dis. Tu touches plus qu’un professeur : plus que vous, monsieur ! Pas la peine de faire des études...

Brouhaha total : rires par-ci, critiques par-là. L’intervention du petit caïd comme un triste tableau des perspectives qui s’ouvrent à tous ces gosses. Tandis que le maître tente de les calmer, Darwyne fronce les sourcils. Pense, Non, vraiment, *les autres*, je ne les aime pas. Se dit qu’à choisir, il préfère être un sale petit pian dégueulasse qu’être un enfant *normal*. Stylo dans le poing, il fixe encore les lignes horizontales sur son cahier ouvert, se répète la consigne que pour une fois il a très bien comprise : *Ce que tu veux faire plus tard*, quand tu seras *grand*. Et il décide de ne rien écrire du tout.

16

Lorsque Mathurine retrouve Darwyne, il est assis sur le banc de la petite salle d'attente, à côté de sa mère, sous un poster de sensibilisation : *Papa, Maman, le langage c'est important*. La femme se lève à l'arrivée de l'éducatrice, dit Bonjour, ongles assortis à ses savates à fourrure. Toujours cette impression d'une mère solide et responsable, la tête sur les épaules.

– On devrait en avoir pour une petite heure, je pense.

– D'accord.

– Vous allez attendre ici ?

– Non, madame. Je vais aller au marché, je peux ?

– Oui, bien sûr. C'est tout près, profitez-en. Je vous le garde au chaud.

Sourire en coin vers Darwyne, qui ne réagit pas.

– D'accord.

Elle empoigne son cabas, réajuste son sac à main. Mathurine hésite, dit :

– Vous savez, votre fils, il est étonnant. Il connaît plein de choses.

– Hum, fait la mère. Je sais.

Mais le compliment n'a pas l'air de la toucher tant que ça. Elle jette un regard à Darwyne, comme pour lui dire d'être sage, puis file à l'extérieur. Les laissant tous les deux dans la pièce, l'un assis l'autre debout.

– Tu viens ? On y va ?

Darwyne hoche la tête, se décolle du banc pour la suivre dans le bureau.

Une fois installé face à elle, sur la chaise visiteur, il balaye l'endroit du regard. La place inoccupée de la collègue, les ordinateurs, les affichettes placardées sur les murs. Et les souvenirs d'excursions de Mathurine. L'aisance qu'il arborait quelques jours plus tôt, arpentant la jungle en connaisseur, semble loin derrière lui. Il est à nouveau timide et renfrogné, dos voûté, mains serrées l'une dans l'autre. Incommodé par ces locaux froids et austères. Mathurine pense à la précédente évaluation, celle menée deux ans plus tôt par Éliane Brunel, cette assistante sociale qu'elle imagine sèche et austère. Devine :

– Tu es déjà venu ici ?

Il fait oui de la tête, lèvres closes.

– Ce n'est pas un bon souvenir, c'est ça ?

Il confirme. Elle sourit.

– Ça va bien se passer, tu vas voir. J'ai juste besoin que tu répondes à quelques questions, d'accord ? Pour m'assurer que tout va bien pour toi.

Léger froncement de sourcils, grimace discrète. Spontanément, il glisse :

– Madame, vous allez me mettre dans une autre famille ?

Comme l'a fait la mère lors de son premier entretien, se souvient l'éducatrice.

– Non, Darwyne. Pourquoi tu me demandes ça ? C'est ce que tu voudrais, toi ?

Il secoue la tête avec vigueur.

– Tu veux rester avec ta mère et ton beau-père ?

– Oui, il fait.

Un Oui qui paraît ne souffrir aucune discussion. Mathurine devine :

– Toi, tu l'aimes, ta maman. Tu l'aimes beaucoup, hein ?

Et alors l'enfant hoche le menton, lèvres rentrées yeux grands ouverts, soudain emplis de cet amour que Mathurine vient d'évoquer. Elle en a croisé des gosses, des dizaines, des centaines, mais rarement elle a vu un

attachement filial d'une telle évidence. Comme s'il venait de s'emparer de tous les traits de son visage, qu'il en débordait, même, impossible à contenir. Et elle trouve ça infiniment touchant.

Elle s'empresse de le rassurer :

– Alors il n'y a aucune raison que tu sois séparé d'elle, d'accord ?

– D'accord.

Et il semble se détendre un peu. Mathurine soulève une graine de mahot posée sur le plateau.

– Tu as vu, j'ai plein de trucs de la forêt, ici.

– Oui.

– Ça te plaît ?

– Oui.

Sur ses lèvres, un sourire minuscule.

– Bon.

Et Mathurine entame le cœur de l'entretien, comme elle le ferait avec n'importe quel autre enfant. De question en question, avec prudence, elle aborde son quotidien, s'immisce dans son intimité. La situation de précarité dans laquelle il grandit, la compréhension qu'il en a ; sa scolarité, l'attention que sa mère y apporte ; l'absence de père ; l'idée qu'il se fait de ce pays d'origine qu'il n'a jamais connu ; son rapport aux autres enfants. Elle l'interroge sur ses pieds, aussi, ces interventions médicales qui ont bien occupé ses toutes premières années. Difficile de percer la cuirasse derrière laquelle Darwyne s'abrite, mais cahin-caha, peut-être aidé par une confiance gagnée dans la forêt, il se livre un petit peu. Complète par touches laconiques le tableau dressé par la mère et toutes les personnes rencontrées dans le cadre de l'évaluation. Sans jamais le contredire vraiment. Un enfant un peu différent des autres, mais lucide et plus

intelligent qu'il n'y paraît. Une autorité parentale assumée par une mère très présente, que rien ne semble remettre en cause. Peut-être juste insuffisamment chaleureuse.

– Elle doit bien te gronder un peu, des fois, non ?

Haussement d'épaules.

– Darwyne, tu peux me le dire, hein ? Ça ne veut pas dire que c'est une mauvaise mère, tu sais. Toutes les mamans, parfois, elles se fâchent. Ce n'est pas forcément grave.

Il hésite, avoue :

– Oui, des fois. Des fois, elle me punit.

– Comment elle s'y prend ? Des calottes ? Des fessées ?

– Non, madame. Des fois elle me dit d'aller au fond du jardin. Mais jamais elle ne me frappe.

– Jamais ? Ça, c'est rare, crois-moi.

– Je sais, oui. À l'école, les autres, ils racontent souvent comment c'est chez eux.

Mathurine a même du mal à y croire, que Yolanda Massily n'use pas d'une petite fessée par-ci par-là. C'est décidément à une famille singulière qu'elle a affaire, du côté de l'enfant comme de celui de la mère.

– Et avec ton beau-père, comment ça va ? On m'a dit qu'avec celui d'avant, c'était compliqué, non ?

Elle sent le gamin se raidir à nouveau : sujet sensible.

– Il n'était pas très gentil avec toi, hein ?

Darwyne pince les lèvres, secoue la tête pour confirmer.

– C'est-à-dire ? Il te battait, lui ?

– Oui. Avec des branches, il précise, comme si c'était plus grave encore.

– Ah ça, ça doit faire vraiment mal.

Hochement de menton, regard fuyant. Des souvenirs douloureux, devine Mathurine.

– Mais il n’est plus là, maintenant. Tu ne l’as plus revu, depuis que lui et ta maman sont séparés, hein ?

– Non. Il est reparti chez lui. Très loin d’ici.

– Bon, tant mieux, alors. Comme ça, il ne peut plus te faire de mal, au moins.

Il confirme, et elle en reste là. Se garde d’évoquer la possibilité qu’en fait, le beau-père en question soit encore dans le département, comme le prétendait le papa tatoué quelques jours plus tôt.

– Et avec le nouveau, comment ça va ? Je l’ai rencontré, aussi, tu sais. Ta maman m’a dit que ça se passait mieux, non ?

Pas de réponse.

– Darwyne ?

– Oui, il dit enfin, d’une petite voix.

– Quoi, il s’est passé quelque chose ?

– ...

– Tu peux me dire, hein.

– Non, non. Ça va, madame. Tout va bien à la maison.

Silence. L’éducatrice regarde l’enfant, s’interroge. Est-ce qu’il cache un truc ? Des violences qu’il aurait subies de la part de cet homme imposant qu’elle revoit encore, assis à cette même place, quelques semaines plus tôt. Impossible de savoir, bien sûr, tout ce que retient la mémoire d’un gosse de dix ans. Tout ce à côté de quoi les adultes peuvent passer, ces drames insoupçonnés qui parfois restent tus à jamais, sous le couvercle des cellules familiales. Mais à ce stade, rien de ce qu’elle sait n’indique une forme de maltraitance de la part du nouveau beau-père. Elle croit deviner :

– Tu ne l’aimes pas beaucoup, j’ai l’impression.

Il se tourne vers la fenêtre.

– Darwyne ? Dis-moi, tu ne serais pas un peu jaloux, toi ?

– Non, madame.

Elle sourit :

– Tu ne serais pas du genre à vouloir garder ta maman seulement pour toi ?

Il lève le regard vers le faux plafond, façon d'éviter ce sujet qui visiblement l'embarrasse. Il scrute à nouveau la pièce, les angles aux coins des murs, les persiennes aux fenêtres, les gouttes qui perlent sous le climatiseur. Attentif aux détails comme il l'était dans la forêt. Ses yeux se posent encore sur les graines de Mathurine, il penche la tête pour mieux les observer. Puis il s'arrête sur un cadre fixé au mur : une photo de loutre géante, prise par Mathurine elle-même quelques années plus tôt, lors d'une expédition en canoë. L'image est un peu floue, l'éducatrice n'est pas photographe animalière, mais elle en est assez fière. Il y a un mouvement, quelque chose qui lui plaît, dans ce cliché.

– Tu sais ce que c'est ?

– Oui.

– Tu en as déjà vu ?

Il pince les lèvres, et opine en silence.

Beaucoup jureraient qu'il invente, qu'il ne sait même pas de quoi il parle, Comment un gosse comme lui peut avoir observé une loutre géante ? Pas que ce soit un animal rare, mais pour en croiser il faut s'enfoncer un peu, quand même. Remonter les rivières. Mais Mathurine, elle, le croit aussitôt. Elle observe sa carrure miniature, juchée gauchement sur la chaise de bureau. Elle hésite. Et elle se retourne pour se saisir d'un de ces beaux livres qu'elle aime garder auprès d'elle. Un gros pavé plein de planches naturalistes, consacré aux mammifères de la région. Elle le pose sur la table, entre elle et Darwyne, l'ouvre en grand. Et d'un coup, au visage qui s'ouvre en face d'elle, à ce dos qui se redresse un peu, elle croit retrouver celui avec qui elle a cheminé en forêt.

Et ça lui fait du bien.

Sans un mot, Darwyne tourne une page, pouce et index, à l'évidence peu familier de ce genre d'ouvrage. Puis une autre. Il considère les dessins, l'un après l'autre, plissant les paupières, bougeant la tête comme pour tenter de regarder derrière les animaux mis en situation. À sa façon de faire, on pourrait presque imaginer qu'il porte un regard critique sur ce bestiaire reconstitué. Qu'il trouve les représentations des artistes pas si réalistes que ça. Mathurine le laisse faire un moment. Puis elle intervient : à la page des primates, elle montre un singe atèle.

– Ça, tu connais ?

Et sans lever la tête, l'enfant hoche le menton. Comme si c'était une évidence. Ailleurs, elle pointe un fourmilier tamandua : il dit connaître aussi. Un daguet rouge : également. Alors elle continue au fil des pages qui s'égrènent, indique un cabiaï, un capucin brun, un opossum laineux, un coendou, un tatou à neuf bandes. Pour, à chaque fois, obtenir la même réponse. Et deviner que s'il dit oui, ce n'est pas qu'il a vaguement entendu parler de, ou vu l'espèce en dessin dans un livre comme celui-là.

Non, c'est qu'il l'a rencontrée.

Vraiment rencontrée.

Il tourne d'autres pages, découvre une belle planche où figurent les félins : ocelot, puma, margay, jaguar, tous ces fauves connus pour leur grande discrétion. Et avant même que Mathurine l'interroge, il opine de la tête, comme pour dire : Oui, aussi. Alors, piquée par la curiosité, elle indique en bas de page le plus rare de tous les félins de la jungle : l'oncille, de la taille d'un petit chat. Une espèce jamais observée par elle-même ni par personne de son entourage, et en déclin sur tout le continent, à tel point que certains scientifiques doutent même parfois de sa présence réelle sur le département. Darwyne relève les yeux, la fixe, l'air presque coupable.

– Tu as déjà vu ça ? Un oncille ?!

– Oui.

– Tu... Enfin tu es sûr de toi ? Tu n’as pas pu confondre avec autre chose ?

– Non.

L’éducatrice se masse le menton, muette. Et bizarrement, à aucun moment ne lui vient à l’esprit la possibilité que le gosse soit en train d’inventer. Et encore moins de se tromper.

– Darwyne, c’est... Je ne sais pas si tu te rends compte, mais c’est extraordinaire. Comment... enfin, je veux dire, d’où ça vient ? Où as-tu appris tout ça ?

L’enfant grimace, semble chercher la bonne réponse. Dit seulement :

– Dans la forêt.

– Dans la forêt... s’amuse Mathurine. Évidemment.

Il hausse les épaules, l’air désolé de son explication.

– Mais dis-moi. Ta maman, elle est au courant ? Elle sait tout ce que tu...

– Non, il la coupe. Elle n’aime pas la forêt, elle ne veut pas que j’y aille.

Il ne faut pas lui dire, madame.

L’éducatrice conclut :

– Tu veux dire que c’est notre petit secret ? Que c’est juste entre toi et moi ?

– Oui.

Et cet aveu semble le mettre mal à l’aise. Comme s’il regrettait déjà de lui avoir confié tout ça.

Mathurine se tait, continue de regarder cet enfant qui l’impressionne de plus en plus à mesure qu’elle en découvre d’autres facettes. Lui se replonge dans l’énorme livre, détaille d’autres faunes dessinées, chauve-souris, rongeurs, marsupiaux, avec le même regard critique et affûté, grimaçant parfois, fronçant sourcils et lèvres, gonflant les joues. Jusqu’à tourner la

dernière page. Puis revenir en arrière, à la recherche d'autres espèces. Et enfin relever la tête pour plonger ses yeux dans ceux de l'éducatrice, avec sur le visage une expression insatisfaite.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande Mathurine.

Il regarde encore les dessins. Semble hésiter. Pour finalement se refermer.

– Rien, madame.

– Voilà, tu as réussi à le faire, cet entretien !

Sur le départ, Mathurine s'arrête devant le bureau de Karine. La cheffe de service cligne des yeux : trop de temps passé sur son écran, à compiler le budget de l'année prochaine. L'éducatrice opine.

– Ça a été ?

– Très bien, oui.

– Bon, c'est parfait. Comme ça, tu vas voir pouvoir boucler ton rapport.

– Oui, oui...

– Quoi ? Tu as l'air hésitante, il y a un problème ? Un truc qui t'inquiète ?

– Non, ment l'éducatrice. Rien du tout. Je m'y mettrai demain.

Et elle s'éclipse vers la cursive, puis regagne sa voiture. Retour à la maison, au ralenti dans les embouteillages de fin de journée, plus denses d'année en année. Croissance incontrôlée du parc automobile, renforcement des voies de circulation pour tenter de l'absorber : une dynamique sans fin. Y compris pour les dernières forêts périurbaines, rasées les unes après les autres.

La nuit est déjà proche lorsqu'elle arrive enfin chez elle. Elle ouvre aussitôt le réfrigérateur, attrape un des stylos injecteurs de *GONAL-f*, va s'installer sur sa terrasse. Elle tourne la molette en plastique, se cale sur la dose prescrite par la gynécologue. Soulève son tee-shirt, attrape un bout de ventre en main gauche, pense, Tu vois, ton gras de quadragénaire, il te sert à quelque chose.

Et elle se pique au fécondostimulant.

Comme chaque soir désormais, avec en plus échographie et prise de sang tous les trois jours. Sans compter les piqûres de Cétrotide, qui viendront bientôt s'ajouter, pour éviter une ovulation prématurée. Son quotidien des semaines à venir. La première fois, Mathurine faisait des listes, se mettait des mots, pour ne rien oublier de ce traitement qu'elle ne comprenait qu'à moitié. À présent, elle connaît tout ça par cœur.

Mais ce qui l'habite ce soir, plus que la lourdeur de son protocole de FIV, c'est cette heure passée avec Darwyne, dans son bureau. Et l'idée que, bientôt, elle va devoir remettre son rapport. Puis ne plus jamais le revoir, parce que mener une évaluation sociale, c'est ça, c'est accepter de passer le relais, parfois à l'aide sociale à l'enfance, parfois à la justice, parfois juste aux parents. La plupart du temps, elle et ses collègues ne savent même pas quelles suites sont données à leurs préconisations, elles n'entendent plus parler des enfants une fois leurs comptes rendus remis à la hiérarchie.

Mais là c'est différent, réalise l'éducatrice.

Oui, Darwyne et elle, c'est autre chose.

Elle a beau essayer, elle n'arrive pas à se dire qu'il va disparaître de sa vie. Ça lui paraît impensable, ou en tout cas beaucoup trop tôt. L'image de son visage anguleux, quelques heures plus tôt, lui reste en tête. Et notamment ce regard lancé après avoir feuilleté le livre naturaliste. L'impression qu'elle a eue, c'est que pour lui, cet ouvrage, pourtant considéré comme une référence, il était très incomplet. Comme si, à ses yeux d'enfant, il y manquait tout un pan de la diversité des mammifères amazoniens.

Tu délires, elle tente de se dire, tu projettes tes propres passions sur cet enfant.

Il a dix ans, tout cela n'a aucun sens.

Pourtant, après avoir jeté l’emballage de son hormone de synthèse, elle va s’asseoir en tailleur sur le carrelage de son salon, parcourt du regard les livres de sa bibliothèque, en sort quelques-uns. Et, à deux mètres de son jardin que la nuit assombrit, elle se prend à rêver. Parcourant les pages de ses ouvrages sur la faune et la flore, pourtant foisonnantes de formes vivantes infiniment variées, elle se souvient de tout ce que la science ignore encore. Elle songe à ces espèces *découvertes* il y a peu par les naturalistes, plusieurs centaines au cours des dernières années, plantes, poissons, reptiles, oiseaux, un ouistiti, même, à peine un an plus tôt en pleine Amazonie. Elle pense à celles encore inconnues du monde dit *moderne*, jamais observées, jamais décrites, bien plus nombreuses encore à en croire les spécialistes. Toute une meute animale et végétale, peuplant en anonyme les écosystèmes de la planète, forêts, déserts, steppes, océans. Et sans voir le temps passer, Mathurine se plonge ensuite dans quelques-uns de ses livres d’anthropologie, amassés pendant ses études, avant de tout plaquer pour devenir travailleuse sociale. Se souvient que beaucoup de peuples entretiennent avec le monde vivant un rapport bien différent de celui qu’elle connaît. Un rapport fait de dialogues et d’échanges entre espèces, dans lequel les non-humains sont des personnes voire des parents, dans lequel la notion même de *nature*, comme extérieure aux sociétés humaines, n’a pas de sens réel. Elle se souvient des chants pratiqués par certains chasseurs amérindiens pour attirer le gibier. Elle se souvient que pour beaucoup d’entre eux, le monde animal est plus vaste que ne le décrivent tous les ouvrages, qu’il existe plusieurs sortes de jaguars, de nombreuses variétés de pécaris. Des formes bien plus diverses, sans compter les intermédiaires, toutes les métamorphoses possibles entre espèces pas si séparées que ça, humains compris d’ailleurs. Et prise dans ses rêveries, elle pense aussi à toutes les créatures et entités imaginaires auxquelles elle a toujours voulu croire, celles qui s’animent dans les mythes et les contes qu’elle connaît

depuis l'enfance. Celles qui, dit-on, habiteraient secrètement l'Amazonie, sirènes des fleuves, monstres terrestres et aquatiques, reliques de faunes supposées éteintes, esprits de toutes sortes invisibles aux non-initiés. Et sans se l'expliquer, Mathurine ne peut s'empêcher d'imaginer que, peut-être, Darwyne a accès à ce monde-là.

Et avec lui, elle aussi.

Un tout petit peu.

Alors non, elle ne peut se résoudre à remettre son rapport d'évaluation sociale.

17

Avec les beaux-pères, il y a un signal plus déterminant qu'aucun autre, que Darwyne a bien identifié : c'est quand, pour la première fois, l'homme participe au culte, à l'église de Dieu en Christ. Quand ça arrive, ça veut dire que la mère, elle a envie de le garder, ce beau-père-là. Ça veut dire qu'elle l'aime, en fait, de cet amour que les adultes éprouvent parfois entre eux. De ce que Darwyne a compris, ce n'est pas le même amour que celui qui l'unit à Jésus, ni que celui qu'elle a pour ses enfants, pour Ladymia et pour lui, non, rien à voir. Mais c'est quand même de l'amour. Un amour *d'une autre sorte*, a-t-il fini par conclure à force d'y réfléchir. Et contre lequel il ne peut rien.

Dans l'église, comme ils ne sont pas encore mariés, le beau-père huit se tient à l'écart, près de la fenêtre. Loin de la mère plus que jamais habitée par ses chants d'adoration. Engoncé dans ses habits du dimanche, Darwyne le regarde faire, entonner les louanges avec application, comme s'il avait toujours fait partie de la paroisse. Sûr qu'il fait bien semblant, qu'il trompe bien son monde. À la place de ses treillis et débardeurs, le beau-père s'est vêtu d'un costume et d'une cravate serrée autour du cou, il transpire comme un tapir en plein soleil. Lorsque la pastoresse clame :

– *Gloire à Dieu ! Que ses chants retentissent en tout lieu !*

Il ferme les yeux et hoche la tête exagérément, pour montrer à quel point il est d'accord. Et alors Darwyne se dit que, rien à faire, plus le temps passe plus il déteste cet homme et l'amour d'adulte que la mère a pour lui. Que sur ce point, la dame des services sociaux, elle a vu juste. Que tout cela va mal finir, comme à chaque fois. Parce qu'il y a des choses qui ne changent pas. Darwyne s'est rendu compte qu'en ce moment les équilibres se déplacent, qu'il se passe des choses qui jamais ne sont arrivées et qui bousculent ses certitudes. Que dans le bureau de la dame des services sociaux, il a encore baissé la garde alors qu'il sait qu'il ne faut pas, parce qu'elle a su comment s'y prendre. À présent il veut bien accepter l'idée que cette dame-là, elle n'est peut-être pas comme *les autres*, même s'il faut encore rester prudent avec elle. Mais les beaux-pères, c'est une autre affaire. De ce côté-là, rien ne bougera jamais, Ça non, petit pian, tu sais bien que c'est impossible.

Tu sais qu'un jour, tu devras faire *ce qu'il faut toujours faire*.

Il écrase les paupières, chasse les souvenirs qu'une telle idée convoque.

L'orchestre entame un nouveau morceau. Darwyne rouvre les yeux, décroche son regard du beau-père, le reporte sur la mère, qu'il préfère encore voir aimer Jésus. Quand ils ont quitté les services sociaux, elle et lui, elle a tout voulu savoir, Qu'est-ce que tu es allé raconter, hein, petit pian ? J'espère que tu n'as pas dit du mal de ta mère, tu m'as assez causé de problèmes comme ça, Ne va pas t'imaginer des choses juste parce qu'elle a dit que tu étais *étonnant*. Normal, elle voulait vérifier qu'il n'avait rien révélé qui puisse justifier qu'elle et lui soient séparés. C'est la mère, après tout, elle non plus, elle ne veut pas qu'il aille vivre dans une autre famille. Alors Darwyne l'a rassurée, a retranscrit avec ses mots à lui l'ensemble de l'entretien, en essayant de ne rien oublier. Enfin, sauf pour le livre et les félins, et le chat-tigre que la dame appelle *oncille*. Ça non, il ne pouvait pas le raconter.

– Voilà, elle a dit alors. Comme ça, cette histoire, elle est réglée.

La messe se termine, les fidèles se massent hors de l'église en petits groupes endimanchés. Le ciel est bas, d'énormes nuages s'y ébranlent à nouveau depuis tôt ce matin, la pluie semble hésiter. Libérés des obligations du culte, des enfants se courent après dans la ruelle, se font rabrouer par les parents. Le beau-père fait des sourires à tout le monde, discute avec le diacre, avec la pastoresse, avec les habitants de Bois Sec et des autres quartiers, comme s'il les connaissait depuis toujours, cet hypocrite. La mère lui fait signe de les rejoindre, agacée par tant d'affabilité. Alors il se rapproche d'eux, et ils se mettent en marche vers la maison. À trois, homme-femme-enfant. Comme si, à présent, ils composaient ce que les gens appellent *une famille*. Et Darwyne rive son regard au bitume, bannissant cette idée comme la pire des perspectives.

Jamais, non, jamais.

Coup de machette dans un tronc : la lame se plante à peine, le bois est dur comme de la pierre. L'avant-bras engourdi, le beau-père frappe plus fort. Une fois, deux fois, trois fois.

– Allez... il grogne.

– Hé, Jhonson ?! Ça va ?

Il s'interrompt, s'essuie le front. C'est Yolanda qui a crié, elle a dû se rendre compte qu'il était en train de s'énerver. Elle est avec sa fille venue leur rendre visite, toutes deux assises sur le perron de la baraque, à discuter d'il ne sait quoi en tripotant leurs téléphones. Les pieds dans les broussailles, il la rassure d'un :

– Oui, oui, pas de problème. C'est juste ce tronc, là, il est un peu plus dur.

Mais ce n'est pas vrai, ça ne va pas si bien que ça. Que ce foutu arbre lui résiste, ça lui met les nerfs à vif, à Jhonson. C'est un peu de sa virilité qui est en jeu, il lui semble. Il faut se rendre à l'évidence : ce bout de forêt qu'a

Yolanda sur sa parcelle, il en a rarement vu d'aussi coriace. Il y a le bois qui est dur, déjà, mais ce n'est pas tout : plus le temps passe, plus il a l'impression qu'ici, les plantes poussent plus vite qu'ailleurs. Ça n'a pas de sens, il le sait très bien, mais quand même leur voisin, celui qu'on entend parfois cogner sur sa femme, il n'a pas l'air d'avoir autant de travail que lui. Ça plus le coup du pécari à l'intérieur du carbet, l'autre nuit, ça le fait gamberger. S'imaginer des trucs sur ce lieu où il vit à présent, comme si ici il se passait quelque chose de pas vraiment normal, et d'un peu dirigé contre lui, aussi. Alors il se raisonne en se disant N'importe quoi, ne sois pas paranoïaque. Se dit que si elle est comme ça la forêt, c'est une question d'exposition, ou de sol qui n'est pas tout à fait le même de ce côté. Ou alors c'est juste Yolanda qui est trop maniaque, à lui demander tous les deux jours de couper ci, de ratiboiser ça. Il resserre les doigts autour du manche de son coupe-coupe, et se remet à trancher, Un, Deux, Trois, Quatre, Saloperie de bois. Jusqu'à ce qu'enfin le petit arbre cède, s'effondre dans les andains en un bruit mat.

Et ça le rassure, Jhonson.

Il fait rouler son épaule droite, pour la détendre. Pose sa lame contre un mur, Fini pour aujourd'hui. Et il marche vers les filles, en sueur sous le tee-shirt. Il croise Darwyne, ses yeux plantés dans les siens, ses lèvres toutes sèches serrées l'une à l'autre. La fatigue aidant, Jhonson se dit qu'il en a marre des regards de ce gosse. C'est de pire en pire, il a l'impression : ces derniers temps, Darwyne n'a plus du tout l'air impressionné par sa carrure, comme s'il avait pris confiance en lui. Ça a peut-être à voir avec les services sociaux et ce week-end qu'il a passé loin du quartier, Jhonson n'en sait rien et à vrai dire il s'en fiche pas mal. Ce qu'il sait, en revanche, c'est que lui, depuis l'histoire de l'os d'iguane, il a arrêté d'essayer d'être sympa avec lui, Non merci, j'ai déjà donné. Alors, la poitrine en avant, il fait :

– Quoi ?!

Et comme l'enfant continue de le toiser sans bouger d'un cil, il le pousse sur le côté pour pouvoir passer. Puis va s'asseoir dans son fauteuil, près de Yolanda et Ladymia qui n'ont même pas relevé. Le faux cuir élimé collé à la peau moite.

– Tu vois, tu l'as eu ! le félicite sa compagne en lui tendant un grand verre d'eau.

– Pff, je l'ai eu, oui. Et il ajoute, le doigt levé : L'arbre qui me tiendra tête, il n'est pas encore de ce monde, c'est moi qui te le dis.

Et il sourit de sa blague, s'envoie une lampée glacée qui lui fait sacrément du bien. Ladymia tchipe :

– Hum, ce n'est pas Gregor qui ferait un truc comme ça... Mon Dieu, maman, le gars est fainéant ! Pour t'installer de nouvelles applis ou booster ton téléphone, là il est parfait, mon mec. Mais alors pour se remonter les manches, Seigneur...

Et elle secoue la main, ses doigts terminés par de nouveaux faux ongles.

– Arrête, ma fille, rigole la mère. Il est très bien, ton mari : il est beau, il est gentil, il a un métier dans un bureau... Tu as intérêt à le garder, crois-moi. Je ne t'ai pas élevée pour que tu épouses un cul-terreux.

Jhonson rit aussi, il sait qu'elle ne dit pas ça contre lui. Que ce qu'elle veut plus que tout, c'est que ses enfants se sortent de la misère dans laquelle elle-même continue de vivre. Il l'aime bien Ladymia, avec ses formes généreuses et son exubérance. Quand elle est là, Yolanda est plus détendue. Ça se voit qu'elle en est fière, de sa gamine qui a réussi à se faire une place dans ce pays où lui-même continue à se sentir étranger. Forcément, elle a grandi ici, c'est plus facile pour sa génération. Enfin, pas toujours, parce que pour l'autre, ce n'est pas gagné, il se reprend en observant le petit frère. Le gamin est là, à quelques mètres d'eux, à frotter contre une pierre une de ses babioles en os d'il ne sait quoi. La mère et la fille s'en préoccupent à peine.

– Tu as vu comme il a plu, l’autre jour ?

– Ah oui ! Jhonson, il va falloir que tu ré pares le toit. Je n’ai pas assez de bassines, là...

Il fait oui de la tête, encore du travail pour lui.

– Gregor, il dit que cette année, il va pleuvoir beaucoup beaucoup.

– Pff... Je déteste la pluie. Le linge qui ne sèche plus, la boue partout dans le quartier, Mon Dieu... Au moins toi, tu es à l’abri, ma chérie.

– Il dit que ça va être de pire en pire. À cause du réchauffement climatique, là, tu sais.

– Hum...

Jhonson boit son eau fraîche. Il en a déjà entendu parler, de cette histoire de réchauffement, mais il ne sait pas très bien quoi en penser. Ni en quoi ça les concerne, vu la chaleur qu’il fait déjà toute l’année et tous les problèmes d’argent et de papiers que les gens comme eux ont déjà sur les épaules. Le portable de Yolanda se met à vibrer entre ses doigts. Elle consulte l’écran, fronce les sourcils.

– Qu’est-ce qu’il y a ? fait Ladymia.

– C’est la femme des services sociaux.

– Encore ? Un dimanche ?

– Que veux-tu...

Nouvelle vibration. La mère soupire. Puis fait glisser son pouce sur l’écran tactile.

– Allô ?

Elle écoute ce que lui raconte son interlocutrice. Jhonson n’aime pas la tête qu’elle fait, elle paraît contrariée.

– Oui, madame, dit-elle.

Il consulte des yeux Ladymia, qui hausse les épaules, puis joue avec son téléphone. L’oreille collée au sien, Yolanda continue :

– Mais je croyais que c’était terminé ? Que vous aviez tout ce qu’il vous fallait.

Et elle se tait à nouveau.

– Vous êtes sûre ? Mais madame...

Apparemment, la dame a beaucoup à dire, elle argumente. La mère soupire, jette des regards vers Darwyne qui, assis sur sa souche, a interrompu son bricolage pour suivre la scène, parce qu’il a compris que ça le concernait.

– D’accord... Oui. Oui, madame. D’accord, mercredi.

Elle raccroche, et reste muette, portable entre les doigts.

– Petit pian, lance-t-elle enfin. Vous avez parlé de quoi avec la dame ? Tu ne me caches pas des choses, hein ?

Le gamin se redresse.

– Non, il dit.

Mais à voir sa tête ahurie, Jhonson jurerait qu’il ment, ce débile.

– C’est quoi ? demande la sœur. Il y a un problème ?

– Elle dit qu’elle a encore besoin de parler avec lui, soupire Yolanda. Pour son rapport, là. Elle veut encore l’emmener en forêt.

– En forêt ?! Mais pourquoi elle veut toujours aller dans la forêt, cette femme-là ? Elle n’aime pas les gens, ou quoi ?

– Oui c’est n’importe quoi, renchérit Jhonson. Dis-lui non, Yolanda. Que tu n’es pas d’accord.

La mère hausse les sourcils, fixe son homme avec résignation.

– Ah oui ? Dans ma situation, tu crois que j’ai besoin de m’attirer des problèmes avec les services sociaux ? Mon Dieu, tu ne les connais pas, ces gens-là.

18

Le soleil n'est pas encore levé, on devine seulement l'aurore au-dessus des toits du centre commercial. Les lampadaires jettent leurs halos blafards sur le parking géant. Il a plu en fin de nuit, le béton sèche en taches irrégulières. Ils sont une petite quinzaine à s'activer à l'arrière des camionnettes agricoles. À porter les caisses de marchandises, à ouvrir les parasols, à installer les plateaux des futurs stands sur les tréteaux bancals. C'est jour de marché, tout doit être en place à l'arrivée des premiers clients. Mathurine se gare de travers, sort de voiture en frissonnant, fraîcheur des matins de saison des pluies. Et elle s'avance vers ces silhouettes affairées dans la pénombre à la manière d'une faune nocturne. On ne fait pas attention à elle, les manutentionnaires enchaînent les allers-retours. Elle s'adresse à l'un d'eux, sweat à capuche et cageot d'aubergines dans les bras.

– Bonjour. Ça a l'air lourd, votre truc !

Le gars ne s'arrête même pas. Elle tente avec un autre, qui la regarde l'air hagard, les yeux pleins de sommeil.

– Bonjour. Je cherche quelqu'un qui...

Une voix claque derrière elle pour l'interrompre, pressant le porteur de continuer son chemin, ce qu'il fait aussitôt. Mathurine se retourne sur une dame de courte taille, qui la toise avec méfiance, le visage tout ridé. La

maraîchère. Celle qui emploie ces hommes lorsqu'elle vient vendre sa production en ville.

– Excusez-moi, je... Je suis à la recherche d'un homme qui a travaillé ici, je crois. Il s'appelle Roodney, ça vous dit quelque chose ?

La femme secoue la tête.

– Je ne sais pas, madame. Je ne sais pas.

Et l'éducatrice devine la raison du malaise : travail illégal. Beaucoup de ces jobeurs sont des migrants, sans titre de séjour ni contrat d'aucune sorte. Au lever du jour, quand ouvrira ce marché des producteurs et que se pressera ici toute l'agglomération, ils seront rentrés dans leurs bidonvilles avec billet en poche.

– Je ne suis pas de la police hein, tente-t-elle de rassurer. C'est juste...

Mais l'agricultrice s'est déjà remise au travail, indique à ses employés du jour l'emplacement de ses fruits et de ses légumes, le doigt pointé vers les étals. Mathurine se dirige vers un autre groupe, obtient le même résultat, des Je ne sais pas, madame, des regards fuyants au-dessus des bananes et des papayes gorgées de soleil. Elle reste un instant plantée au milieu de la place, avec tous ces hommes et ces femmes qui s'agitent autour d'elle en l'ignorant méthodiquement. Et elle pense, Mais qu'est-ce que tu fiches ici, ma pauvre fille, à cinq heures et demie du matin ? Tu l'as dit toi-même, tu n'es pas de la police, ce n'est pas une enquête judiciaire que tu es censée mener.

À bien y réfléchir, elle ne sait même pas très bien ce qu'elle cherche. Enfin, si : à rencontrer Roodney, l'ancien beau-père de Darwyne. Celui qui, paraît-il, le battait à coups de branches et d'épines. Celui qui, très probablement, a motivé l'information préoccupante parvenue à la CRIP. Celui que la mère prétend reparti dans son pays natal, mais qui à en croire le jeune papa rencontré quelques jours plus tôt, serait en fait toujours dans le coin. Mais à quoi bon, finalement ? En quoi entendre sa version de

l'histoire pourrait changer les résultats de l'évaluation sociale ? Où qu'il soit, il n'est plus en contact avec l'enfant, ne représente plus de danger pour lui, c'est la seule chose qui intéresse la protection de l'enfance. Pourtant Mathurine s'est levée tôt pour venir jusqu'ici, pour questionner ces gens qui ont pu l'employer, ou au moins le croiser. Poussée par la curiosité. L'envie d'en apprendre un peu plus sur la vie de ce gosse qui ne lui sort plus de la tête. L'envie, également, de repousser l'échéance de ses *préconisations*, qui marqueront la fin de ses contacts avec lui. C'est pour ça, aussi, que la veille elle a rappelé la mère, inventé le besoin d'un nouvel entretien avec Darwyne.

Elle erre encore un peu dans la masse besogneuse, puis fait demi-tour pour regagner son véhicule. Coup d'œil à sa montre : à peine six heures, encore trop tôt pour se rendre à son rendez-vous chez le gynécologue. Alors elle s'adosse à la portière, et elle attend, face aux stands en cours de mise en place. Le ciel est dégagé, elle remarque, pourtant de nouvelles pluies sont annoncées pour la fin de journée. L'endroit est plutôt sinistre, une zone commerciale d'hypermarchés et de magasins de produits importés. Elle se souvient qu'ici, autrefois, c'était un vaste étang où pataugeaient des oiseaux d'eau, aigrettes, hérons, butors, savacous.

– Madame !

Elle tourne la tête sur le côté : quelqu'un s'avance vers elle, le pas vif. C'est un jeune homme, la vingtaine. Baskets blanches impeccables, casquette américaine.

– Bonjour, il dit, l'air pressé.

– Bonjour.

Il se gratte la nuque, indique le marché d'un coup de menton.

– Il faut les excuser. Ils sont comme ça, vous savez : ils n'aiment pas trop que les gens viennent leur chercher des histoires.

– Je comprends, sourit Mathurine. C'est normal.

Et elle se garde bien d'évoquer la situation professionnelle des employés du site. Le jeune sort une cigarette, se l'allume, la fume à la hâte. Entre deux taffes, il fait :

- Je vous ai entendue dire que vous cherchiez quelqu'un ?
- Oui. Un homme qui vivait à Bois Sec, et qui travaillait ici.
- Roodney, c'est ça ?
- C'est ça, oui.
- Qu'est-ce que vous lui voulez ?
- Rien. Lui parler, c'est tout.

Il tire encore une latte, la regarde en prenant l'air sérieux.

– Je me souviens de lui. Il a travaillé pour mon père, plusieurs fois. Il venait toujours avec un autre gars, ils étaient inséparables, ces deux-là. Mais ça fait un moment, il a trouvé un meilleur job, après, je crois.

- Vous ne savez pas où je peux le trouver ?

Le jeune secoue la tête.

– Les gars, ils ne parlent pas beaucoup d'eux... Ils ne veulent pas s'attirer des problèmes. Mais je peux vous trouver son numéro de portable, peut-être. S'il n'en a pas changé.

- Ah oui, je veux bien.

Il finit sa cigarette, écrase son mégot sur le béton mouillé. S'en retourne vers les étals, pour parler à un homme court et trapu qui de loin regarde Mathurine. Son père, elle imagine. Et bientôt il revient avec le 06 de l'ancien beau-père de Darwyne Massily.

Mouvante et floue, l'image se dessine sur l'écran de l'échographe. Mathurine n'a plus besoin qu'on lui explique, elle a appris à distinguer les follicules en développement à l'intérieur de chaque ovaire. Le gynécologue déplace lentement sa sonde à l'intérieur du vagin, dénombre une à une ces taches noires et arrondies, en mesure le diamètre. L'éducatrice ne l'aime pas, ce type, il a quelque chose d'antipathique, il ne décroche jamais un

mot. Mais elle ne peut pas faire la difficile : il ne lui a jamais posé de questions, accepte de la recevoir sans ordonnance depuis le début de sa démarche. Tant que la PMA pour toutes restera interdite dans le pays, ce sera le lot de toutes les femmes dans sa situation.

Vu d'où elle est, elle croit pouvoir compter trois follicules à droite, et peut-être cinq à gauche, de taille raisonnable. Alors elle pense Ça va, Oui, pour le moment ça a l'air de bien se passer. Et elle rêve que l'une de ces poches libère l'ovocyte qui dans quelques semaines deviendra son enfant. Et elle rêve qu'enfin ces deux années se soldent par une grossesse. De faire mentir le médecin belge dont les mots lui restent gravés dans la mémoire : Arrêter là ; Commencer à faire le deuil. Parce qu'à quarante ans, elle serait déjà trop vieille pour ça.

Elle sort bientôt du cabinet du gynécologue, ses résultats en main, qu'elle lit attentivement : Oui, ça a l'air bon. Elle file retrouver sa voiture et, avec son téléphone, elle fait un scan qu'elle envoie aussitôt par mail vers l'hôpital. Puis elle compose le numéro de téléphone remis par le jeune fils d'agriculteur, tombe sur un répondeur :

– Vous êtes sur la messagerie de... (Voix grave et monocorde) : *Roodney*... Veuillez laisser un message.

Elle bredouille quelques explications, comme quoi elle souhaiterait le rencontrer, à propos de Darwyne Massily, Mais ne vous inquiétez pas, ça ne devrait pas prendre trop de temps. Demande s'il peut rappeler. Consciente que, très probablement, ce sera à elle de le faire. Qu'il faudra insister.

19

Encadré d'imposantes enceintes, le podium se dresse de guingois en ce lieu qui évoque une place de village, au croisement des artères principales de l'immense bidonville. Les artistes s'y succèdent un à un, slameurs et danseuses et apprentis rappeurs, tous issus du quartier, tous autour de la vingtaine. On les regarde défiler avec espoir, avec un inavouable esprit de revanche aussi, persuadé que ces jeunes-là ont vraiment du talent, qu'ils sont l'avenir de Bois Sec. Jhonson s'envoie une lampée de bière, suit la fête en se mouvant au rythme des musiques de son pays natal. Il est déçu qu'encore une fois Yolanda ait refusé de venir, mais content d'être ici, quand même. L'ivresse aidant, à mesure qu'il enchaîne les canettes, il réalise que ça lui fait du bien. Voir du monde, s'extraire un peu de l'enceinte du petit carbet. Il rigole avec les gars, commente les prestations comme s'il s'y connaissait :

- Hé, lui, il est bon, hein !
- Oui, vraiment. Et la fille, aussi.
- Il paraît qu'ils sont passés à la radio, tu sais ?
- Ah c'est bien, ça ! Ils vont décoller, c'est sûr !

Illusion de réussite qui, pour un soir, permet d'oublier la précarité dans laquelle chacun se débat jour après jour. La musique inonde les environs, a retardé le sommeil de plus d'un gosse dans les chambres des baraques

alentour. Ça discute sous les spots, ça danse, ça joue aux dominos sur les petites tables. Une soirée réussie de l'avis général, qui aurait pu s'éterniser jusque tard dans la nuit si la pluie n'était pas venue s'en mêler.

Elle arrive d'un coup, juste annoncée par un vent soudain dans les feuillages des papayers. Une averse violente, qui se déverse en trombes d'eau sur la ville tout entière. Sur le podium, les danseurs s'obstinent encore un peu, derniers mouvements moins maîtrisés, puis prennent la fuite en direction des constructions. Les fêtards font de même, se dispersent au hasard dans les allées trempées, s'abritent sous les auvents repérés à la hâte. Jhonson est de ceux-là : bière en main il se colle contre une façade, vaguement protégé de l'ondée par un bout de toit penché. Il observe les fuyards, la place qui se vide tandis que le sol se gorge de boue, qu'apparaissent çà et là des flaques d'eau brune. Il boit encore, pense C'est dommage ! que ce serait tellement mieux s'il y avait une salle pour organiser ces soirées-là. Ils sont trois sous l'abri improvisé, échangent des soupirs mouillés à la vue du déluge, attendent une accalmie pour déguerpir à leur tour. Aux chants des artistes succèdent ceux des grenouilles qui s'élèvent de toutes parts, batraciens planqués dans les trous d'eau, un vacarme assourdissant.

Et après la pluie vient l'obscurité. Spots, lampadaires de fortune, lueurs des ampoules dans les bicoques avoisinantes, tout s'éteint soudainement. Noir complet face aux trois résidents.

– Oh non... fait un des types. Pas ça.

– Et si... dit l'autre.

Jhonson devine :

– Ça a sauté.

– Oui, coupure générale.

Un court-circuit quelque part dans le réseau de Bois Sec, sûrement causé par toute cette eau. Pas étonnant, vu l'état des branchements à l'entrée du bidonville, ces paquets de fils électriques reliés n'importe comment au réseau EDF, ça devait arriver. Les yeux peinent à s'habituer à la brusque pénombre, on n'y voit plus grand-chose sinon la vague clarté du ciel au-dessus des taudis. Jhonson finit sa bière d'un trait, jette la canette dans le fossé qu'il croit deviner tout près. Se dit que ce quartier, il est vraiment pourri, qu'on ne devrait pas laisser autant de gens vivre dans des endroits pareils, des familles, des enfants, Seigneur.

Mais la pluie ne s'arrête pas.

– Bon, allez, se décide son voisin.

Qui détale en courant, tee-shirt remonté sur le crâne.

Jhonson attend encore un peu, pense à la distance qui le sépare de chez Yolanda, à la pente, aussi. Et affronte à son tour l'averse et la nuit. Il traverse la place en évitant ce qu'il distingue des flaques, croise d'autres noctambules qui courent se mettre au sec, silhouettes confuses et ruisselantes. Il atteint la montée. Mais à ce stade de l'orage, ce n'est plus une ruelle qui se faufile entre les parois branlantes, c'est un vrai torrent. L'eau dévale la ravine, fait des remous dans les replats. Il attaque l'ascension en cherchant ses appuis, glisse dans la boue, s'essuie en vain le visage. Il réalise que l'alcool lui est déjà bien monté, trop de bières enfilées les unes après les autres. Sans lumière pour s'orienter, il met le pied en plein dans la rivière, sent la fraîcheur de l'eau qui le repousse vers le bas. Plus loin il glisse vraiment, se cogne contre une façade, et s'étale dans la boue. Il se relève en pestant, agrippé à une carcasse de congélateur. Il est tout seul à présent, personne sur les hauteurs de Bois Sec, tout le monde cloîtré dans les intérieurs.

Quand il pousse le portail, il est à bout. Ivre et crevé et trempé. Il s'affale dans son fauteuil même pas mis à l'abri, la mousse imbibée s'écrase comme une éponge. Il souffle enfin, ignorant désormais les gouttes tant il est déjà mouillé. Forcément, c'est à ce moment-là que l'ondée cesse, aussi vite qu'elle s'est formée. Le ciel s'assèche en quelques secondes, seuls les trop-pleins continuent de s'écouler des gouttières et des rigoles, ruissellements discontinus dans les recoins de la cité. Jhonson reste là plusieurs minutes, vautré entre les accoudoirs, cuvant sa bière, retrouvant son souffle. Il pense à Yolanda qui dort juste derrière le mur, cherche la force de se lever pour aller l'y rejoindre. S'allonger, dormir et oublier cette fête gâchée.

Mais il relève la tête lorsque le bruit lui parvient, faufilé parmi les hurlements des grenouilles. Un bruit sourd, sorti de nulle part, du fond de la nuit, il lui semble. Avant de se dire Non, pas de la nuit.

De la forêt.

Oui, de cette foutue forêt qui lui fait face. Ce mur d'arbres et de feuillages qu'il a tant de fois débroussaillé. Il plisse les paupières pour essayer d'y voir plus clair, ne devine que les troncs verticaux, dressés dans le noir au bout de la parcelle. Le bruit reprend : il se met debout, fait un pas en avant, titube un peu. C'est le pécari, il se dit d'abord, celui de l'autre nuit, cette sale bestiole est revenue fouiner autour de chez eux. Il se redresse, renifle un coup. Attrape sa machette, poing serré autour du manche.

– Vas-y, montre-toi, saloperie.

Il marche chancelant vers l'orée de la jungle. Guette le moindre mouvement, le passage de l'animal qui tenterait de s'échapper. Mais il ne voit rien, rien qui bouge en tout cas. Rien d'autre que la forêt elle-même, plantée là depuis toujours et pas près de déguerpir. Il s'immobilise à deux mètres d'elle, pieds calés dans la boue, coupe-coupe en main, vêtements trempés. Et alors le bruit revient.

Et cette fois, Jhonson jurerait que c'est elle qu'il entend.

Oui, c'est la forêt elle-même.

La forêt en train de repousser.

Il renifle encore, pense Tu délirés, là, Tu as trop bu gars. Mais le son se précise, gagne en intensité. Et bientôt il lui semble entendre chaque détail d'un grouillement végétal. Il lui semble entendre crisser le bois en train de forcer au pied des troncs, percevoir le couinement des tiges en pleine élongation, le gémissement des feuilles déployées aux extrémités. Il lui semble, même, entendre le sous-bois qui se presse derrière l'orée, qui pousse le front ligneux telle une armée de colosses, arbres animés d'une folie dormante, faune repoussée trop loin et l'observant depuis les profondeurs. La jungle tout entière, prise d'une soudaine colère, une colère sourde et violente à la fois. Jhonson ouvre les yeux en grand, l'ouïe vrillée par le murmure qui grossit. Tente de se raisonner, L'alcool, l'alcool, c'est à cause de l'alcool. Mais rien à faire, ça lui monte dans le crâne, ça lui tape sur le système, plus il secoue la tête plus il est persuadé que cette forêt, elle est en train de le provoquer. Et pour la première fois, il s'en rend compte : elle lui fait peur. C'est ça, elle le terrifie, lui et son mètre quatre-vingt-dix, et cette idée lui tord le ventre et le fait se sentir minable, Franchement, avoir peur de trois arbres.

Alors, l'orgueil blessé et bouillonnant, il lève le bras.

Et il se jette dans la lisière.

Plante son sabre dans ce qui se présente, tiges, troncs, feuillages. Tranche à l'aveuglette. Découpe tout ce qu'il peut, abat la moindre repousse érigée dans le noir. Il frappe, il frappe, les plantes volent en débris autour de lui, l'humus spongieux lui-même se prend des coups de lame, explose en paquets de mousse dispersés sur le terrain. Il agrippe la poignée, grogne, s'acharne sur les bois les plus durs, fait claquer le métal autant de fois qu'il le faut pour abattre les arbustes. Et tandis qu'il sectionne, il lui semble

bientôt que tout repousse encore plus vite, à vue d'œil. Plus bruyamment, aussi. Que derrière lui, cet arbrisseau à peine fauché est déjà redressé. Que les broussailles émondées reprennent tout de leur volume juste après son passage. Que son élagage est vain, qu'il mouline dans le vide, le temps ralenti pour permettre à la jungle de reprendre à chaque fois ses droits. Alors il frappe encore plus fort, des ampoules plein la paume, il frappe comme un dément, submergé par la sylve. De la main gauche il arrache racines et stolons, jette les amas sur les côtés, se prend les pieds dedans. Il s'étale, se relève, et les plantes s'accrochent à lui, épines plantées dans les tissus et dans la peau, tiges enroulées autour de ses membres comme mille cordes vivantes. L'impression que cette lisière, elle est plus forte que lui, qu'elle pousse à toute allure, que sa lame ne coupe plus rien. Que si ça continue, elle va finir par l'engloutir sous le poids des végétaux. Il ahane sabre en main, crie pour se donner de la force, tranche encore et encore, livrant combat comme si sa vie en dépendait, comme s'il était le dernier d'une armée en déroute, tout seul face à l'ennemi.

– Arghhhh !!

Et enfin à bout de forces, il s'effondre à genoux.

Des bouts de feuilles et de terre et de lichen, partout sur sa peau griffée, sur ses habits encore imbibés de pluie. La forêt à nouveau immobile, champ de bataille insensé. Le bruit a cessé, il réalise, seules les grenouilles continuent de s'époumoner. À moins qu'en fait, il n'ait jamais existé ailleurs que dans sa propre tête. Et il reste là un long moment, lame en main, pensées en vrac.

Et il pense, Il faut que tu te reprennes, Jhonson.

Tu es en train de devenir complètement fou.

Alors il tourne la tête du côté du petit carbet plongé dans la nuit noire, comme le reste du quartier. Il n'en voit que le toit tordu qui se découpe au bas du ciel, la parabole qui relie au monde la parcelle étriquée. Une main

sur la cuisse, il se décide à se mettre debout. Chancèle sale et épuisé jusqu'au seuil de la baraque. S'engouffre à l'intérieur, machette toujours dans le poing.

Et comme l'autre nuit, il rive son regard à la silhouette couchée sur le canapé.

Il n'en voit pas grand-chose, devine seulement les jambes de Darwyne qu'éclaire chichement la clarté extérieure, la forme de sa tête appuyée sur le tissu léopard. Il entend sa respiration, profonde et apaisée. On pourrait presque croire que c'est un gamin comme un autre, en train de rêver de tous ces trucs innocents dont sont censés rêver les gosses. Mais à cet instant, Jhonson a une tout autre image en tête. Il dirait, lui, que ce petit crétin, il a quelque chose à voir avec cette foutue forêt contre laquelle il vient de se battre. Qu'il est de son côté, ou peut-être l'inverse, il ne sait pas bien. Que ces deux-là, ils sont de mèche et ligüés contre lui. Alors, debout au pied de la banquette, il repense à cette histoire de pian qui dormait dans la baraque, à côté de l'enfant, et qui s'était pris un coup de sabre par le beau-père de l'époque. Et il resserre les doigts autour du manche de son coupe-coupe, pris d'une soudaine envie de le frapper, lui aussi. De frapper dans le tas, gamin, pian, pécari, forêt, qu'importe après tout, tout ça c'est la même chose.

– Jhonson ?

Il se retourne d'un coup, stoppé avant d'esquisser son geste.

Yolanda est là, à deux mètres. Elle le fixe dans le noir en tenant de la main le rideau de la chambre. Il reste muet, comme en flagrant délit. L'air bien réveillé, la mère est étonnamment calme, elle ne crie pas ni rien de ce genre. À vrai dire, il a l'impression qu'elle n'est même pas étonnée de le trouver auprès de son fils avec un sabre en main. Comme si c'était déjà arrivé.

– Tu viens ? elle dit seulement.

Jhonson inspire profondément, pour se calmer. Et il pose son arme contre le mur de la pièce. Il marche vers elle qui disparaît derrière le tissu, la suit dans la chambre. Il retire un à un ses vêtements souillés, les jette dans un coin. S'essuie le torse avec une serviette, s'allonge sur le matelas. Et il se colle contre le corps de Yolanda, sent ses cheveux détachés lui chatouiller le visage, l'arrondi de ses fesses pressées chaudes contre son bas-ventre. Et se souvient qu'auprès d'elle, il est mieux que nulle part ailleurs. Que cette femme-là, elle a le pouvoir d'apaiser toutes ses colères.

Plusieurs minutes s'écoulent ainsi, dans le noir et le silence. Il croit qu'elle s'est déjà rendormie tant elle est immobile, le dessin de son épaule devant lui tel un morne. Mais bientôt, dos tourné, Yolanda susurre :

– Jhonson ?

– Oui ?

– Toi, tu ne vas pas partir, hein ?

La question le surprend, il reste muet. Alors elle poursuit :

– C'est à cause de lui qu'ils sont partis, tous, les uns après les autres. Ils ne me l'ont pas dit, ils sont partis comme ça, sans prévenir. Mais je sais que c'est à cause de lui. Parce qu'ils n'arrivaient plus à le supporter. (Elle inspire, son corps se soulève.) Mais toi, tu n'es pas comme eux. Toi, tu vas rester, hein ?

Et dans sa voix il devine une inquiétude immense. Et il réalise que c'est la première fois que Yolanda lui parle de ses anciens compagnons de cette manière-là, soudain beaucoup moins sûre d'elle. Et il repense à ce que disaient les gars, l'autre jour, évoquant eux aussi tous ces ex partis sans leur dire au revoir, inventant des histoires sordides, comme quoi elle les aurait tués et cuisinés en fricassées, cette mangeuse d'hommes.

Et il se dit qu'ils ne savent rien.

Que lui seul la connaît telle qu'elle est, avec ses fragilités de femme et ses doutes de mère. Alors Jhonson serre Yolanda contre lui. Et dit :

– Oui. Moi je vais rester.

OceanofPDF.com

20

Ce sont des vocalises étranges, grincements feulements on ne saurait dire, qui percent le sous-bois comme autant de dards lancés entre les arbres. Aucun appeau cette fois, Darwyne crie bouche nue, lèvres déformées langue retroussée, et le seul fait qu'un humain puisse produire un tel son est déjà difficile à croire. Il ferme les yeux pour écouter le silence qui suit, un silence habillé de pépiements, de bourdonnements, de croassements, la forêt jamais vraiment muette. Debout tout près de l'enfant, Mathurine est immobile. Elle se tait, observe seulement la scène. Et elle attend. Lorsque de la main, il lui fait signe d'avancer, elle obéit, le suit dans une marche au ralenti. Elle a beau avoir déjà arpenté des centaines de kilomètres dans le même genre de milieu, jamais elle ne s'est sentie aussi pataude qu'à sa suite. Darwyne se coule dans les taillis avec la discrétion d'un fauve, ses pas plus assurés qu'en ville semblant juste effleurer le terrain. Les feuillages glissent sur sa peau comme s'ils ne la touchaient pas. Les yeux dans le décor, il se déplace, contourne un amas de lianes, enjambe un fin ruisseau sans en perturber le cours.

Et il recommence à feuler.

Bruyamment, plusieurs fois.

C'est lui qui mène leur périple à travers la jungle, c'est évident désormais. L'éducatrice s'est laissé faire dès qu'ils ont quitté sa voiture pour emprunter le layon, avant de l'abandonner pour évoluer hors de toute trace humaine. Tandis qu'elle enfilait ses chaussures de marche, assise au bord du siège conducteur, lui retirait les siennes : il préfère marcher pieds nus, et Mathurine n'a pas commenté. S'est dit que, peut-être, ses petites baskets lui faisaient mal, inadaptées à sa morphologie.

La paume dressée, il lui intime de s'arrêter. Se fige lui aussi, tassé sous les frondaisons. D'un geste lent, il indique un point imaginaire, infiniment lointain, à hauteur d'humain. Mathurine y rive le regard, ne voit d'abord rien de notable, scrute les feuilles des arbustes déployées au-dessus du sol en un tapis irrégulier. L'animal est déjà tout près lorsqu'enfin elle distingue les premiers mouvements. Ça commence par un unique apex qui bouge à quelques mètres, quelque chose de discret dans l'immensité du sous-bois. Un autre suit, qu'elle repère plus facilement. Et d'un coup il surgit telle une apparition, là, juste devant eux. Allure massive et profilée, tout de muscles roulants sous son pelage de sable, museau rose encadré par les vibrisses horizontales, regard jaune et perçant que soulignent les contours noirs.

Un puma, reconnaît aussitôt Mathurine, le cœur battant.

Un des deux grands félins d'Amazonie.

Attiré par ces cris qui, peut-être, simulaient les miaulements d'une femelle en chaleur.

L'éducatrice n'en revient pas : un puma. Elle-même n'en a vu qu'une seule fois, et dans des conditions incomparables. Il se déplace sous leurs yeux grands ouverts, avec un calme stupéfiant, sans méfiance ni menace d'aucune sorte. Comme si cette femme et cet enfant n'étaient pas deux humains, n'étaient pas deux intrus. Soulevant au ralenti ses pattes larges et épaisses, il sinue plusieurs secondes entre les tiges dressées, mouvements d'une fluidité égalée par aucune autre bête. Puis il s'immobilise, tourne la

tête vers eux, ouvre un peu la gueule. Et peut-être invente-t-elle, mais il semble à Mathurine qu'à cet instant le fauve échange un regard avec Darwyne, que quelque chose se passe entre eux. Un dialogue silencieux dont elle ne saurait rien, un dialogue entre espèces. Tout cela se passe très vite, car juste après l'animal se remet en mouvement, patte avant patte arrière, et la queue qui suit souple. Il passe à côté de l'enfant, tout près, peut-être le frôle-t-il, il contourne un tronc.

Puis il s'évanouit dans la végétation, disparaît comme il est apparu.

L'observation n'a duré que quelques instants. Mais pour l'éducatrice, elle en vaut des milliers. Elle se tourne vers Darwyne qui semble encore voir le puma, suivre sa progression jusque très loin dans les buissons. Il la regarde ensuite, comme pour vérifier qu'elle n'a pas eu trop peur. Parce que beaucoup de citadins auraient été terrifiés par une telle proximité avec un grand fauve. Mais Mathurine murmure :

– Wahou...

Alors Darwyne esquisse un sourire.

Ils restent plusieurs secondes ainsi, debout dans la forêt, sans échanger la moindre parole, l'image du félin comme un souvenir ineffaçable.

– On est bien ici, hein ? fait finalement Mathurine, à voix basse. Loin de tout, loin de la ville.

Et l'enfant opine en silence.

Et cette confirmation touche Mathurine en plein cœur. La preuve qu'elle et lui, ils se comprennent un peu. Qu'ils partagent vraiment quelque chose, que ce n'est pas juste dans sa tête à elle.

– Parfois, quand je viens ici, j'ai envie d'y rester pour toujours, se confie-t-elle. Et je me demande ce qui me pousse à revenir, finalement. C'est un peu bête, hein ?

Elle sourit, pour se moquer d'elle-même. Darwyne, lui, hausse les épaules.

– Tu le sais, toi ? Ce qui te fait revenir ? Ce qui toujours te ramène à ton quartier ?

– Oui, répond-il sans délai. C’est ma mère.

– Ta mère... Évidemment.

Et tandis qu’ils se taisent à nouveau, Mathurine réalise qu’elle est jalouse. Qu’elle envie l’amour qu’éprouve ce gosse pour sa mère, qu’elle trouve tout cela injuste. Elle pense à son protocole FIV, à la piqûre d’hier soir pour stimuler sa production d’ovules. Elle tente d’imaginer qui sera l’enfant qu’elle portera peut-être en elle d’ici quelques semaines, si par miracle elle y parvient. Elle se demande s’il l’aimera du même amour, aussi visible, aussi inconditionnel que celui de Darwyne pour Yolanda Massily. Elle le détaille, dressé parmi les tiges. Sa petite face sèche et disgracieuse ; son anatomie bancale et pourtant si agile.

Et elle se dit : Je voudrais un fils exactement comme celui-là.

Un fils qu’elle emmènerait se réfugier dans cette Amazonie qu’elle aime tellement, juste lui et elle, à qui elle apprendrait à déchiffrer un peu de ce monde inaccessible aux autres gosses. Un fils qui un jour finirait par en savoir plus qu’elle, par lui montrer à son tour ce qu’elle ne sait pas voir. Comme le fait Darwyne aujourd’hui. Et elle se dit que cet enfant-là, cet enfant dont elle ne peut que rêver, elle l’aimerait.

Oui, elle l’aimerait infiniment.

Plus la journée avance, plus ils pénètrent le massif.

Et plus Mathurine s’en remet à Darwyne.

Il marche en tête, à vive allure, pieds nus tordus dans les feuilles mortes, plus sûr de lui que n’importe quel guide. Et elle est derrière, son rythme calé sur le sien. La première heure, elle a marqué l’itinéraire, cassé des tiges comme elle l’avait fait la fois précédente. Puis elle a cessé, sans y réfléchir vraiment. Sécurisée par la confiance qu’elle a en lui, cette certitude qu’avec lui, se perdre est impossible. Par sa confiance, aussi, en ce lien tissé entre

eux, qu'à présent elle veut croire indéfectible. Elle imagine seulement de quelle manière il s'oriente, aux regards qu'il lance à droite à gauche. Sans doute lit-il reliefs et hydrographie, sans doute repère-t-il chaque arbre remarquable. Mais elle dirait qu'il y a autre chose, d'autres détails accessibles de lui seul, d'autres sens mobilisés pour dessiner une carte mentale de cette portion de forêt, bruits, odeurs, textures, elle ne saurait dire. Par moments elle regarde son petit dos, sa chevelure emmêlée en paquets noirs et roux, et elle se souvient qu'il n'a que dix ans, que c'est un enfant élevé dans un bidonville. Et alors elle se rend compte. Se dit que si elle racontait ne serait-ce qu'un peu de ce qu'elle a vu de lui, personne ne la croirait. Et elle réalise, même, qu'elle ne cherche plus d'explication, à savoir d'où lui vient tout cela. Qu'elle se fait à l'idée que ces aptitudes sont plus innées qu'acquises.

Loin des traces balisées, avec leur discrétion et l'acuité de Darwyne, la forêt se dévoile comme rarement à Mathurine, laisse apparaître ses pans cachés. En naturaliste, elle repère insectes, oiseaux, mammifères, plantes notables parmi les milliers d'espèces que compte l'Amazonie, mais l'enfant lui révèle aussi maintes richesses à côté desquelles elle serait passée. Faunes minuscules et insoupçonnées dans le pourrissement des bois morts, épiphytes perchés très haut dans les houppiers, larves nichées dans des trous d'eau, chants à peine audibles faufile jusqu'à eux depuis les profondeurs boisées, autant de merveilles qu'elle a l'impression de découvrir en néophyte. En des endroits choisis par lui, il s'arrête et émet bruits ou sifflements, parfois aidé d'un de ses appeaux sculptés, parfois usant de sa bouche et de ses organes vocaux, parfois même en frottant feuilles ou pierres ensemble pour bruissier, pour crisser, pour grincer, et chacun de ces instants est suivi par la venue d'animaux. Comme s'il avait ce pouvoir d'attirer toute espèce. Ainsi imite-t-il les hurlements des singes atèles, et un groupe d'entre eux débarque bruyamment au-dessus de leurs têtes,

suspendus aux branchages par leurs cinq membres, queue préhensile incluse. Ainsi attire-t-il jusqu'à eux d'autres mammifères, d'autres oiseaux, agamis, toucan ariel, batara cendré, caracaras à gorge rouge. Et aux mouvements qui s'opèrent lors de ces observations, aux regards, aux vocalises, Mathurine se surprend à croire que l'enfant communique réellement avec eux, dans une langue inconnue des humains, une langue magique et universelle. Une langue qu'un jour il pourrait lui apprendre.

À deux reprises, il y a cette scène, aussi, qui l'interpelle. C'est en gros le même déroulé : Darwyne chemine devant elle, évolue entre les arbrisseaux, les yeux balayant le sous-bois. Il se fige d'un coup, rive son regard sur le côté, sur quelque chose qu'elle dirait éloigné de moins de vingt mètres, fronce un peu les sourcils. Mais il ne l'invite pas à venir partager sa découverte, non, il lui intime de s'arrêter, la main dressée entre eux. Mathurine a beau chercher, scruter la végétation, elle ne voit rien qui puisse justifier tant d'attention. Des secondes s'écoulent, il attend. Avant de se remettre en marche, comme si de rien n'était.

– Qu'est-ce qu'il y a Darwyne ? demande-t-elle alors. Tu as vu quelque chose ?

Et Darwyne dit :

– Non. Venez, on continue.

Mais elle jurerait qu'il ment.

Et dans ces moments-là, l'imagination tourne à plein régime. Mathurine pense d'abord animal dangereux, femelle jaguar et ses petits, quelque chose de cet ordre, se dit que l'enfant cherche à la protéger. Puis elle se met à rêver, elle pense faune inconnue, jamais décrite officiellement, infinie diversité d'un vivant en perpétuelle découverte. Puis créatures cryptiques observées par personne, et esprits de la forêt et des eaux, et monstres en métamorphose surgis de récits amérindiens. Autant d'êtres invisibles que

Darwyne se devrait de garder secrets, quelle qu'en soit la raison. Et lancée dans le sous-bois, entourée de toutes parts par les arbres et la faune, elle ne cherche même plus à se raisonner.

Réalise qu'en ces instants uniques, rêver d'un monde plus grand, elle en a envie.

Le jour s'écoule sans qu'elle voie le temps passer. Ils parcourent kilomètre après kilomètre, remontent rivières et ruisseaux, suivent des lignes arrondies au sommet des collines, franchissent vallons, plateaux, savanes-roches, cambrouzes. À mi-journée la pluie s'invite violente, annoncée par un vent qui secoue la canopée, l'eau ruisselle sur les troncs et se déverse des feuillages, le sol gonfle et devient boue. Mais pas de quoi stopper leur progression, à peine ralentissent-ils, Darwyne jette juste un œil dans son dos, pour vérifier que Mathurine est toujours là. À aucun moment elle ne décèle la moindre fatigue chez lui, il lui arrive même de presser le pas en pleine montée, des accélérations qu'elle suit en forçant, elle, sur ses cuisses pourtant robustes.

Peu de paroles viennent ponctuer la randonnée : Darwyne ouvre rarement la bouche, et encore moins pour parler de lui. Quand il montre une espèce, il n'en dit jamais rien, ni nom scientifique ni discours éthologique, non, il désigne seulement. Il indique, il fait voir, il imite, c'est sa façon à lui de partager. Mathurine est sûre d'une chose, en revanche : que lui aussi y prend du plaisir. Qu'être ici avec elle, ça lui plaît. Peut-être parce que c'est la première fois qu'il se révèle autant, aime-t-elle à croire. Ça se voit aux traits de son visage, plus détendus. À ces sourires miniatures qui s'y dessinent parfois. Et à son allure, aussi. Oui, plus encore que lors de leur première excursion, il se tient différemment. Entièrement redressé, le buste ouvert, laissant paraître de petits pectoraux sous son tee-shirt délavé. Les jambes droites et verticales, presque normales si elles n'étaient terminées par ses deux pieds rentrés vers l'intérieur. Comme si ici, Darwyne assumait

mieux d'être ainsi fait. Comme si ainsi, en vérité, ses pieds lui étaient plus confortables, contrairement à ce qu'on a dû lui dire depuis toujours, médecins, mère, sœur, instituteurs.

Il est environ quinze heures lorsqu'ils atteignent un marigot hérissé de palmiers pinots. Ils en contournent une bonne partie, marchent sur des troncs couchés, puis ils s'engagent dans une pente qui se hisse vers un petit sommet. Le sol est meuble et boueux, Mathurine manque de glisser. Elle se fait distancer par l'enfant qui cavale en avant, les appuis bien calés, elle accélère pour revenir jusqu'à lui. Ils gagnent ensemble le haut du talus, font une pause, l'éducatrice reprend son souffle. Elle inspire, mains sur les hanches, tête baissée, les yeux dans ses chaussures de marche.

Et elle dit :

– Darwyne, mais...

Elle se baisse pour mieux voir, pensant d'abord s'être trompée.

Observe un peu plus loin, stupéfaite.

– Darwyne, regarde... Tes... Tes empreintes !

Dans la boue, leurs deux traces sont bien marquées. Les siennes, dessins complexes des semelles manufacturées ; celles de l'enfant, plante de pieds nus et orteils déployés. Sauf que ces dernières sont comme inversées, paraissent descendre la pente au lieu de la gravir.

Comme si Darwyne avait marché dans l'autre sens.

Mathurine se tourne alors vers lui, détaille encore ce corps enfantin debout parmi les arbrisseaux. Et cette fois ce qui lui paraît, ce n'est pas qu'il a une malformation des membres inférieurs, que ses jambes sont tordues, ses pieds en dedans.

Non, c'est qu'ils sont à l'envers.

Tout simplement.

Deux pieds parfaits, juste tournés vers l'arrière, en dessous des mollets.

À l'opposé des genoux qui eux ont tout de normal.

Un silence se fait, ils se regardent, elle interloquée, sans mot, lui plus du tout à l'aise. Lèvres écrasées l'une contre l'autre, mine effondrée. L'air de s'en vouloir, d'être en colère contre lui-même. Comme s'il venait d'avouer une bêtise enfantine et monumentale. De montrer quelque chose qu'il devait garder pour lui.

Alors Mathurine s'en veut.

– Ça va, Darwyne ? elle s'inquiète.

Et il hoche la tête pour dire que oui, ça va. Et il courbe le dos, rentre les épaules, se tasse un peu. Et il piétine l'humus pour en trois pas ramener ses pieds vers l'avant. Retrouver sa silhouette habituelle, celle qu'on croise tous les jours dans les allées ravinées de Bois Sec. Redevenir ce Darwyne bancal et effacé que tout le monde croit connaître.

– Darwyne, détends-toi. Tout va bien. Ce n'est pas grave.

Pas de réponse. Le corps barré par la ceinture de sécurité, l'enfant continue de s'abîmer dans le paysage en mouvement. La voiture avale les bandes blanches dans le jour mourant, les remparts forestiers défilent de part et d'autre, entrecoupés de parcelles défrichées, agricoles et résidentielles. Des carcasses de véhicules sédimentent çà et là sur le bas-côté, dépouillées de leurs pneus et de leurs fauteuils. Mathurine conduit vite, treillis crotté sur le siège conducteur, elle dépasse camions et traîneurs : il est tard, il faut ramener Darwyne chez lui à l'heure convenue avec sa mère. Il n'a plus ouvert la bouche depuis cette histoire d'empreintes et de pieds retournés, il a cessé de jouer au guide, n'a plus usé d'aucun sifflet. Leur périple s'est poursuivi dans le silence, à pas plus lents. Et bien que stupéfaite par ce qu'elle venait de voir, par cette anatomie digne d'une foire aux monstres, Mathurine n'a posé aucune question, non, elle a au contraire tenté de le rassurer, cherché les bons mots pour minimiser

l'incident. Ensuite elle a repris les rênes de l'excursion, attiré son attention sur quelques curiosités rencontrées en chemin, à sa façon plus rationnelle. Mais rien n'y a fait. Il n'était plus dedans, la fin de journée était perdue.

Les mains sur le volant, elle jette un regard vers sa nuque embroussaillée. Se demande ce qui peut bien se passer dans sa tête d'enfant, en ce moment, car oui, Darwyne n'est qu'un enfant. Il lui paraît tellement mal, tellement torturé, tellement perdu, enfermé à nouveau dans son monde intérieur. Comme assailli par mille questions qu'elle imagine à peine, tiraillé entre mille émotions. Et le voir ainsi se débattre avec ses petits démons, ça la rend triste. Très triste. Il semblait tellement désinhibé il y a encore quelques heures.

Elle tente une autre approche :

– Je te remercie, Darwyne. Cette journée, c'était... Enfin pour moi en tout cas, c'était magique.

Et enfin, visage toujours tourné vers la fenêtre, il murmure un :

– De rien, madame.

Trois mots qui disent énormément. Que le plaisir était réciproque. Que malgré tout, il ne regrette pas. Mathurine sourit alors, puis elle lève la main droite pour lui caresser la tignasse. Elle pourrait dire des milliers de choses, insister sur son don exceptionnel, lui rappeler ce qu'il a d'unique. Mais elle dit juste :

– Tu es un super petit gars, tu sais. Vraiment.

Comme elle dirait à n'importe quel gosse qu'elle voudrait consoler.

Comme, peut-être, elle dirait à son propre enfant.

Le silence revient dans l'habitacle, des secondes défilent, secouées par le moteur à plein régime. Au-dessus d'eux le ciel n'est qu'un plafond noir et boursoufflé, nuages agglutinés chargés des pluies à venir. Ils atteignent un

rond-point, bifurquent en direction de la ville, le bitume rectiligne à travers une savane. Darwyne tourne finalement la tête, fixe la route qui les rapproche de son quartier. Il hésite encore avant de parler.

– Madame ?

– Oui, Darwyne.

– Je peux vous poser une question ?

– Mais bien sûr, vas-y.

Elle devine qu’il inspire un grand coup, pour se donner du courage. Qu’il est sur le point d’évoquer un autre de ses secrets, peut-être plus grand encore.

– Vous... Enfin... Vous, vous ne trouvez pas que je suis un sale petit pian dégueulasse ?

– Un quoi ?! Mais qui t’a mis ce genre d’idées dans la tête, enfin ?

21

– C’est ce matin, autour de dix heures, que la route s’est effondrée, la chaussée emportée par la rivière sortie de son lit. En cause, les intempéries des dernières quarante-huit heures.

Mathurine monte le volume de son autoradio. Un effondrement sur la route nationale, elle n’a pas souvenir d’avoir déjà entendu ça. Elle en a connu des saisons des pluies, mais celle-là commence très fort. Coincée dans l’habitacle de sa voiture, évitant son reflet dans le rétroviseur, elle attend l’accalmie pour s’aventurer au-dehors. Et elle observe à travers le pare-brise l’entrée de Bois Sec, noyée sous les trombes d’eau : une allée qui s’enfonce entre les baraquements étrillés par la pluie, un torrent boueux qui se déverse en bas de pente, une flaque géante en formation au niveau du bitume. Les habitants circulent en pressant le pas, chacun abrité à sa façon, parapluie, sac-poubelle, quand ce n’est pas juste une main au-dessus d’une coiffure refaite la veille. Elle n’en est pas certaine, mais elle croit aussi voir un homme accroupi sur le toit d’une bicoque, affairé au niveau des paquets de fils électriques, en train de réparer elle ne sait quoi. Elle pense C’est de la folie, il risque sa vie, là. Fixe la silhouette incertaine, s’attend à tout moment à le voir jeté en arrière par une violente décharge. Mais l’accident

n'arrive jamais, il continue son bidouillage pour restaurer le lien entre la cité et le reste du réseau. Comme épargné par le miracle qui fait tenir debout tout ce quartier.

Elle saisit son téléphone, relit l'e-mail reçu hier soir, du secrétariat de l'hôpital. Résultats positifs, tant du côté hormonal que d'après la dernière échographie. La date de la FIV est fixée dans sept jours, Vous veillerez à poursuivre votre traitement jusqu'à la veille de l'intervention. Comme les fois précédentes, elle va devoir poser cinq jours de congé, dès la semaine prochaine, traverser l'Atlantique. Mentir aux collègues, dire Ma tante ne va pas mieux, qu'elle doit retourner la voir en urgence. L'impression d'un scénario répété à l'infini, jusqu'à épuisement. Et ce matin (parce que ça change tout le temps, selon l'humeur), la sensation qu'encore une fois ce sera un échec. Que le médecin a raison. Pour penser à autre chose, elle parcourt la liste de ses derniers appels téléphoniques, se souvient que malgré deux messages laissés sur sa boîte vocale, l'ancien beau-père de Darwyne n'a toujours pas rappelé. Se dit qu'à présent, avec ce qu'elle sait, cela n'a plus d'importance. Ou peut-être que si, justement, se reprend-elle, perdue dans ses idées plus embrouillées que jamais.

Sur le capot de la voiture, le bruit de l'averse faiblit. Mathurine observe le ciel uniformément sombre, se demande si elle peut appeler ça une embellie. Puis elle enfile sa cape épaisse, celle qu'elle emporte lorsqu'elle remonte les fleuves en pirogue, et se glisse à l'extérieur.

– Il y a quelqu'un ?

Personne sur le terrain détrempé. L'ondée s'est assagie, il n'en reste qu'une pluie éparse, et les gouttes en bas des toits que recueillent des bidons. Le sol est mou, comme la boue des ruelles qui s'est collée aux semelles de l'éducatrice, dans la montée. En haut de la parcelle, le front

boisé ruisselle et gronde des mille grenouilles que la pluie a réveillées, dégage une odeur d'humus mouillé. Dans la baraque claquent des coups contre les murs de bois branlants.

– Hé oh ! insiste Mathurine.

Cette fois, elle a été entendue : les coups s'arrêtent et du petit carbet surgit le beau-père, un marteau à la main. Travaux en cours, avec les intempéries qui s'annoncent encore, il faut tout remettre d'aplomb, imagine Mathurine. Torse nu, humide de sueur et de pluie mêlées, elle lui trouve le même air que la dernière fois, au bureau. Un peu ahuri, pas très éveillé. Souvenir des sentiments de Darwyne à son égard, avoués avec tout le reste, de sa jalousie d'enfant qui voudrait sa mère pour lui tout seul.

Malgré tout.

Le beau-père s'essuie le cou d'un geste du poignet.

– Vous cherchez Yolanda ? il demande.

– Oui. Elle est là ?

– Oui oui.

Il disparaît derrière le rideau de porte. Mathurine s'avance en évitant les flaques, atteint le bout de béton, essuie ses baskets sur un paillason en plastique. Elle retire sa cape de pluie, et attend plusieurs secondes. Elle observe les fils à linge en fer tordu, nus comme des vers rachitiques, les vêtements sûrement mis à l'abri. La carcasse de réfrigérateur couchée le long de la tôle, déjà bien remplie, une réserve d'eau pour plusieurs jours. Et enfin paraît Yolanda Massily, sortie de son intérieur. Paréo, claquettes, cheveux détachés. L'air dérangée dans la tenue de son logis.

– Ah c'est vous, dit-elle.

Mathurine s'efforce de sourire.

– Oui. On peut se parler un petit moment ?

La mère jette un œil vers sa cuisine. À l'évidence, elle préférerait refuser, se remettre à ses tâches ménagères. Mais elle rejoint l'éducatrice, bas du paréo soulevé pour ne pas le mouiller. Une chaise en plastique est inclinée contre le bois, elle la remet en place et l'offre à Mathurine, s'assoit elle-même sur un petit tabouret. Bords du tissu repliés entre ses cuisses.

– Je croyais que vous aviez terminé votre... enfin votre enquête sur nous, quoi.

Dans sa voix, un agacement à peine dissimulé. L'accueil plus froid que la dernière fois.

– Oui pratiquement. Ça s'est très bien passé avec Darwyne, l'autre jour.

– Dans la forêt ?

– Oui, je pense qu'il a passé un bon moment.

– Hum.

– C'est un sacré garçon que vous avez là, hein.

La mère hausse les sourcils, comme pour dire Je sais. Mais peut-être plutôt Vous trouvez, vous ? se dit cette fois Mathurine. Elle se demande ce que connaît vraiment cette femme de son enfant, de ses secrets, de ses talents. Mais ainsi qu'elle l'a promis, elle se retient de les évoquer.

– Ça ne doit pas être facile tous les jours, avec lui, non ?

– Ça va, je vous l'ai déjà dit : je sais comment m'occuper de lui.

– J'en suis sûre, madame Massily.

Mais la mère n'est pas idiote, elle lance :

– Alors pourquoi vous êtes encore chez moi ? Qu'est-ce que vous voulez savoir, cette fois ?

Mathurine hésite. Tourner autour du pot ne sert plus à rien, elle le sait.

– Votre fils, il vous aime, vous savez. Il vous aime énormément. Et je suis sûre que vous faites beaucoup pour lui. Mais il m'a parlé de certaines... choses qui se passeraient entre vous et lui. De ce que vous lui disiez, parfois.

– De ce que je dis ?

– Oui. Et aussi de... de punitions, si j'ai bien compris. D'un couteau, pour l'aider à faire ses devoirs.

Le mot prononcé, la mère se tait d'un coup. Soudain tendue, visage fermé. Elle resserre les cuisses sur les pans du paréo, rentre les épaules. L'entretien vient de basculer, devine l'éducatrice. Quelques secondes s'égrènent comme passeraient des années. Un vent secoue le haut des arbres, annonçant peut-être la prochaine rincée.

– Madame Massily ? tente Mathurine face au mutisme de la mère.

Des gouttes s'abattent en paquets du toit qui abrite les deux femmes.

– Madame Massily, je ne suis pas...

– Vous avez des enfants, vous ?

– ... ?

– Vous venez chez moi pour me dire que je suis une mauvaise mère, mais vous, des enfants, est-ce que vous en avez ?

– Non, avoue Mathurine.

– Et est-ce que vous avez déjà habité un quartier comme... (Elle montre les toits.) comme celui-là ?

Mathurine ne répond pas : évidemment que non. La mère fuit son regard, elle parle en fixant les façades trempées et creusées par la rouille. La pluie revient, et avec elle se remettent à couler les mots de Yolanda Massily.

– Je vis à Bois Sec depuis dix ans, madame. J'ai élevé deux enfants ici. Sans que jamais personne ne vienne m'aider, ni à avoir mon titre de séjour, ni à trouver du travail. Les gens comme vous, ils viennent juste pour nous poser des questions et nous dire ce qu'il faut faire, et après ils repartent chez eux en croyant tout savoir.

Sa voix, devenue sèche et cassante, comme rarement des mères l'ont été face à l'éducatrice. Mais on y devine autre chose, aussi. Une rancœur en train de déborder. Une souffrance trop longtemps contenue, enfouie très

profond.

– Madame Massily, je ne vous juge pas, tente Mathurine. Et je n’ai jamais dit que vous étiez une mauvaise mère. Je sais combien c’est difficile d’élever un enfant, croyez-moi.

Des paroles qu’une bourrasque efface aussitôt dites.

– Vous croyez que vous connaissez Darwyne, madame. Vous croyez que vous le connaissez parce que vous avez passé une journée avec lui dans la forêt. Mais c’est faux, mon Dieu, vous ne savez rien de lui. Rien du tout.

Mathurine se fait plus attentive.

– Dites-moi. Je suis là pour ça, dites-moi ce que je ne sais pas, madame Massily.

La mère se tourne vers la forêt ruisselante, ferme les yeux un instant. Les traits contractés, plus tendue que jamais.

– Je l’ai su dès qu’il est sorti de mon ventre. Il devait venir plus tard, trois semaines au moins. Avec sa sœur, on habitait un autre petit carbet, plus bas, le quartier ne montait pas encore jusqu’ici, il y avait encore beaucoup de forêt sur la colline. Quand j’ai senti qu’il voulait sortir, c’était la nuit. Je n’avais personne pour m’emmener à l’hôpital, je suis partie à pied, avec Ladymia. Je ne voulais pas faire le tour par la route, c’était trop long, alors on a coupé par les bois. Par ce chemin que tout le monde utilisait pour rejoindre le centre-ville. Mais il n’a pas voulu attendre. Seigneur, j’ai accouché toute seule, madame.

– Dans la forêt ?

– C’est ça. Dans cette forêt, là. Allongée dans le noir et dans la boue, vous imaginez ? Comme si j’étais une bête. Une saleté de pécari, ou je ne sais pas quoi de ce genre. Avec ma fille à côté de moi, et ces bruits qui nous entouraient, tous ces bruits, mon Dieu. C’est comme ça qu’il est sorti de

moi, avec ses pieds tout déformés que je ne voyais même pas encore. Et tout de suite j'ai deviné qu'avec lui, le Seigneur me mettait à l'épreuve. Que j'allais devoir me battre. Oui, me battre pour guérir cet enfant.

Mathurine, pas certaine de comprendre :

– Le guérir ? Mais le guérir de quoi ?

– Du démon qui est en lui, madame. C'est ce que j'ai toujours fait : le soigner. Le *redresser*. Redresser ses pieds, à l'hôpital. Vous n'avez aucune idée de ce que ça a été, de tout ce qu'il a fallu faire pour qu'il puisse marcher comme les autres enfants. Et redresser sa tête, à la maison. Et à l'église, aussi, avec l'aide du pasteur et du Seigneur que je prie chaque jour. N'importe quoi pour chasser tous ces mauvais esprits qui se sont emparés de mon garçon.

Silence. Le grondement de la pluie sur le tapis des baraquements. De nouveaux coups de marteau, ceux du beau-père à l'intérieur. Réparant la bicoque comme Yolanda a dû chercher à réparer Darwyne. Mathurine, sans voix, tentant de se figurer à quoi une telle enfance a pu ressembler. Elle amasse ses pensées éparpillées en miettes sur le béton gorgé d'eau, hésite à l'infini. La pluie rince la parcelle en continu, des litres d'eau pour laver ce dont cet endroit a sans doute été le théâtre.

– Madame Massily. Vous avez raison : Darwyne, je ne le connais pas comme vous. Pas de la même manière, sans doute. Mais si vous l'aviez vu, l'autre jour. Si vous saviez tout ce qu'il connaît sur les arbres, sur les oiseaux ... Vraiment, il est... enfin moi, votre fils, je le trouve *merveilleux*.

La mère, prostrée sur son tabouret bricolé :

– Merveilleux... Parce que vous pensez que connaître le chant de trois oiseaux, ça va l'aider à devenir un homme ? À se sortir de ce quartier dans lequel les gens comme nous sont obligés d'habiter ?

– Peut-être bien, oui.

– Seigneur, je ne sais pas dans quel monde vous vivez, mais vous rêvez, madame. Darwyne n’a rien de merveilleux, je vous assure. Il est sale et bête et fainéant. Il est méchant, aussi. C’est à cause de lui que je n’ai jamais pu garder un homme auprès de moi, qu’ils sont tous partis d’ici. Un enfant *merveilleux*, comme vous dites, je vais vous dire ce que c’est, moi. C’est un enfant qui travaille à l’école, qui a de bonnes notes, qui obéit. C’est comme cela qu’on devient quelqu’un. C’est comme cela qu’on trouve un travail, en ville. Qu’on quitte enfin Bois Sec.

Elle se tait, et Mathurine fait de même, plus que jamais consciente du gouffre qui les sépare. Elles restent là, assises l’une auprès de l’autre, ignorant les gouttes que le vent pousse vers elles. L’éducatrice, frappée par l’impression d’une immense impuissance. La mère, l’air soudain épuisée, écrasée par toute une vie à repousser sa misère. Le temps s’étire et il semble à Mathurine que cet instant ne va jamais finir, qu’il lui sera impossible de se lever pour enfin y mettre fin. Il n’y a plus rien à dire, croit-elle : elle sait tout, à présent. Mais Yolanda reprend la parole, comme pour se libérer de l’entièreté de son fardeau.

– Un jour vous m’avez demandé si je l’aimais, mon fils, vous vous souvenez ?

– Oui.

– Je sais ce que c’est que d’aimer un enfant, croyez-moi. Et Darwyne, je me suis battue pour lui, pour qu’il change, parce qu’il m’en a fait voir, vous n’imaginez même pas. J’ai essayé de l’aimer, j’ai essayé de toutes mes forces. Mais la vérité c’est...

Elle se détourne, honteuse.

– La vérité c’est qu’il me dégoûte.

22

Debout sur l'assise du canapé, Jhonson s'énerve contre l'attelle qu'il est en train de fixer sur une poutre, coups de marteau violents sous la tôle malmenée.

– Allez, tu vas tenir, toi...

Il sait qu'il faudrait le changer, ce chevron, reprendre toute la charpente tant le bois est abîmé. Mais là, pas le choix. Ça tiendra bien quelques semaines, le temps de trouver les matériaux, et que la météo lui accorde un répit. Parce que cette pluie qui ne s'arrête plus, qui revient plus forte encore passée chaque accalmie, ça devient infernal, il ne peut pas travailler dans des conditions pareilles. Averse après averse, le toit révèle des brèches insoupçonnées, au-dessous desquelles jaillissent les casseroles de Yolanda. Le petit carbet prend l'eau de toutes parts, en fait, s'avère bien plus fragile que Jhonson ne l'avait cru initialement. Il va de découverte en découverte, maudit le travail inachevé de ses prédécesseurs, les ex de sa compagne passés dans la bicoque et partis en laissant tout en plan. Forcément, c'est à lui de gérer maintenant ! Obligé de s'activer dans l'urgence, redresser murs et parois, improviser des rustines pour colmater les trous. Le dernier clou planté, il regagne le sol dans un soupir, essuie les gouttes qui lui mouillent le visage. Pense, C'est bon, là, terminé pour aujourd'hui.

Comme s'ils avaient besoin d'une telle saison des pluies.

Comme si habiter Bois Sec, ce n'était pas assez difficile comme ça.

Et comme s'il n'y avait pas assez de choses qui lui prenaient la tête, à Jhonson.

Parce qu'il faut l'avouer, en ce moment, ça ne va pas bien.

Devant Yolanda, il continue de faire le fier, pas du genre à s'épancher sur ses problèmes, mais à l'intérieur c'est une autre affaire. Il est tendu comme il n'a pas souvenir de l'avoir déjà été, il s'énerve au moindre truc qui ne va pas comme il voudrait. La nuit, il se réveille souvent, reste les yeux ouverts comme un foutu hibou. Et dans le brouhaha des ondées, il se met à flipper. À s'inventer des bruits qui, peut-être, n'existent en fait que dans son crâne de beau-père. Il sait que c'est ridicule, et jamais il n'ira raconter ça à qui que ce soit, mais au moindre craquement, il jurerait que c'est encore la forêt qu'il entend, qui le provoque, rapport à tous les coups de sabre qu'il lui a assénés. Ou alors ces mauvaises herbes infiltrées jusque dans la chambre, dans tous les interstices. Il lui semble qu'il y a des animaux par dizaines, aussi, qui rôdent autour de la baraque ou même qui rentrent à l'intérieur comme si c'était chez eux, qui se glissent sous le lit, qui grimpent en haut des poutres. Même plus besoin d'avoir bu des litres de bière pour imaginer ce genre de trucs, des fois il croit que pour de bon il est devenu cinglé, et il reste ainsi éveillé jusqu'au matin.

Mais ce n'est pas tout : après, dans la journée, c'est le gamin qui prend le relais. Oui, Jhonson n'arrive toujours pas à comprendre ce qu'un avorton dans son genre pourrait bien faire à un gars de sa carrure, mais depuis quelque temps, le gosse, il lui fait peur, aussi. C'est un truc dans sa façon de le regarder depuis sa souche pourrie, de froncer ses sourcils et de serrer ses lèvres de petit pian en faisant de drôles de bruits. Il en est sûr, maintenant, il a quelque chose de malsain cet enfant, quelque chose qui le met de plus en

plus mal à l'aise. Parfois Jhonson voudrait lui en coller une belle, une dont il se souviendrait vraiment, pour qu'enfin il arrête de jouer à ce petit jeu avec lui.

Et il se demande ce qui le retient.

La peur, peut-être bien, justement.

Il pose son marteau sur le haut du réfrigérateur, à côté de la télé qui ne sert plus à rien depuis que le courant est coupé et qu'ils s'éclairent à la bougie. Les gars disent que ça va durer encore plusieurs jours, que pour refaire les branchements, là, c'est compliqué, tu comprends. Ça fait un moment que Yolanda est dehors avec la dame des services sociaux, il réalise. Celle-là aussi elle commence à lui taper sur le système, à causer des soucis à sa petite femme au lieu de les aider à supporter cette vie, elle n'a rien d'autre à faire que de tourner autour du gosse comme si c'était le nouveau Jésus ? Il ne sait pas ce qu'elles se disent depuis tout ce temps, il a évité de sortir, pour laisser Yolanda tranquille. Il pousse le rideau, jette un œil à l'extérieur, discrètement.

La dame est partie, en fait, avec ce temps il n'a même pas entendu crisser le portail. Yolanda est toute seule, sur son tabouret, les yeux dans le néant de cette averse perpétuelle. Il y a le toit qui la protège de la pluie, mais elle se fait quand même mouiller quand le vent pousse les gouttes vers elle, tout un pan de son paréo est trempé, remarque Jhonson. Pourtant ça n'a pas l'air de la déranger. Ça fait bizarre de la voir comme ça, immobile, elle qui d'habitude ne tient pas en place, toujours un truc à faire.

– Yolanda ? il dit.

Aucune réaction.

Il s'approche d'elle, pose une main sur son épaule éclaboussée. Et elle penche sa tête sur le côté pour la poser contre l'avant-bras de son homme, et il sent sa peau contre la sienne, moites l'une et l'autre. Et elle ferme les yeux comme si elle voulait s'endormir là et ne plus jamais se réveiller, prise

d'une fatigue trop grande pour une seule femme. Jhonson voudrait lui parler, lui dire mille choses, ces trucs que certains savent dire et qui parfois peuvent faire du bien. Mais il dit juste :

– Allez rentre, tu es trempée, là.

Lorsqu'il voit l'enfant apparaître de derrière la tôle, tout entier recouvert d'un poncho bon marché, Jhonson sait déjà que quelque chose va arriver. Il ne sait pas quoi, ce que Yolanda a prévu, si elle va le punir ou au contraire le prendre dans ses bras comme elle le fait avec sa fille mais jamais avec lui, parce qu'elle aurait réalisé un truc en parlant avec la dame des services sociaux, décidé de lui donner un peu de son amour. Elle n'a presque plus parlé de l'après-midi, murée dans un silence que le beau-père ne pouvait qu'essayer de déchiffrer. Il a continué de bricoler, et elle de déplacer sans cesse son linge pour trouver l'endroit où il pourrait enfin sécher. Mais quand la sortie de l'école a commencé à approcher, il a bien vu qu'elle s'est mise à regarder l'heure sur son portable toutes les deux minutes. Qu'elle se préparait à l'arrivée du gosse. Elle a fini par sortir du petit carbet, par attendre debout sur le seuil de la maison, les yeux plantés dans le portail rouillé que la pluie rinçait sans relâche.

Sous sa cape jaune et transparente, son cartable tel la coquille d'un escargot, Jhonson lui trouve une drôle d'allure, au petit pian. On devine seulement son visage sous la capuche trempée. Il marche vers le toit où est abritée sa mère, les baskets dans la boue, n'évite même pas les flaques. Une fois au sec, il retire tout, pend le poncho à un clou, pose son sac d'écolier sur un fragment de béton. Pour, un pas plus loin, se heurter à Yolanda, dressée sur son chemin en un obstacle infranchissable. Ils se regardent sans ouvrir la bouche, dans un langage muet et connu d'eux seuls, façonné en dix ans de vie. Une tête en dessous d'elle, Darwyne grimace, passe par mille expressions.

Et enfin :

– Tu sais ce que tu serais devenu si je ne m’étais pas occupée de toi pendant toutes ces années ?

Pas de réponse. L’enfant, tassé sur lui-même, plus encore que de coutume.

– Tu crois vraiment qu’une autre famille t’accepterait ? Toi, dans une vraie maison ?

Haussement d’épaules, à peine perceptible.

– Tu crois que d’autres auraient fait mieux que ta mère qui s’est tuée pour te redresser ?

– ...

– Allez, Darwyne, réponds, là.

– Non.

– Non, ce n’est pas ce que tu crois ?

– Non, ce n’est pas ce que je crois.

Bref silence, la pluie en bruit de fond.

– Pourquoi ?

Darwyne hésite, quelques secondes. L’air juste un peu moins docile que les fois précédentes.

– Parce que... Parce que je ne suis pas vraiment un enfant.

– C’est ça, opine la mère, raide et glaciale. Parce que tu es... ?

– Parce que je ne suis rien d’autre qu’un sale petit pian dégueulasse.

– Bon qu’à... ?

– Bon qu’à faire honte à sa mère.

Elle hoche le menton, comme rassasiée par cette soumission retrouvée. Jhonson se tient à l’écart, près du rideau de porte. Et bizarrement, il réalise que lui aussi, ça l’apaise d’entendre le gosse dire ces choses-là, ces choses qui le rabaissent et le salissent un peu plus. Ça remet les choses dans le bon sens.

– Alors comme ça, tu t’y connais en arbres et en bestioles ? reprend la mère.

Nouveau haussement d’épaules.

– C’est vrai, ça ?

– Oui, murmure enfin Darwyne. C’est vrai.

Et Yolanda soupire :

– La forêt, c’est ça qui est important pour toi ? C’est là que tu voudrais vivre ? Dans la terre et dans la boue, là où tu es sorti de moi le jour où je t’ai mis au monde sans l’aide de personne ?

– ...

Elle jette un regard silencieux vers le front boisé, noyé sous le grain dément au fond de son terrain. Puis elle se retourne, s’engouffre à l’intérieur de la baraque, en ressort avec une bassine en plastique. La rose, note le beau-père, celle avec des fleurs dessinées dessus.

– Viens avec moi, elle dit à son fils.

Et elle se jette sous les trombes d’eau.

– Allez, viens, je te dis.

Alors le gamin la suit, et Jhonson décolle son dos du mur pour mieux voir leurs silhouettes s’enfoncer dans l’ondée. Ils marchent tous deux vers le bout de jungle, aussitôt ruisselants, les habits gorgés de pluie. Yolanda mène Darwyne jusqu’aux broussailles, cette frontière incertaine entre ville et nature, théâtre des batailles entre plantes et beaux-pères. Sur le sol boursouflé de racines et d’humus que l’enfant piétine du bout de ses jambes torses, elle pose la bassine. Et, relevant le bas de son paréo, elle s’accroupit parmi les tiges coupées, pour gratter la terre à pleines mains. Arracher des poignées de boue et de débris végétaux mêlés en une bouillie informe, puis les jeter dans le bac plastique comme dans l’auge d’un bestiau. Elle creuse avec méthode, ses ongles manucurés fouillant au pied des souches, elle déniche pierres et insectes mélangés au terreau. La bassine se remplit à vue

d'œil, paquet après paquet, et elle déborde bientôt de cette bourbe brune qu'amasse la mère. Alors Yolanda s'interrompt, secoue ses mains salies, les essuie comme elle peut sur les feuilles qui l'entourent.

Et elle dit à son garçon :

– Mange.

Comme elle l'a fait d'autres fois, avec ses piments.

– Vas-y, manges-en de ta forêt.

Darwyne reste immobile, debout sous la pluie. Il résiste, on dirait, refuse de se plier à l'injonction. Peut-être même qu'il dit Non, mais de là où il est, Jhonson n'en est pas certain. Première fois qu'il voit ça en tout cas, comme si le gosse voulait maintenant tenir tête à sa mère. Comme s'il avait un peu changé, peut-être à cause de la dame des services sociaux et de leurs balades dans la forêt, il imagine. Première fois, aussi, que Yolanda lui demande de l'aide.

– Jhonson ! elle crie soudain depuis sa jungle.

Le beau-père croit avoir mal entendu : d'habitude, son crétin de gosse, elle le gère toute seule. Mais elle insiste :

– Jhonson, tu viens ?

À première vue, s'impliquer là-dedans, c'est une idée qui ne lui plaît pas bien, au beau-père. Parce que le gosse le fait flipper en ce moment, et la forêt où ils se tiennent encore plus. Ou peut-être parce que c'est de lui-même qu'il a peur, de ce qu'il pourrait faire si on le poussait un peu trop loin. Mais il y va quand même, quitte le toit et le béton.

– Attends, l'interrompt Yolanda.

Il s'arrête.

– Prends ton sabre.

Ça, c'est une mauvaise idée, il se le dit tout de suite. Mais il y a un autre bout de lui-même qui n'est pas d'accord, qui trouve au contraire que c'est exactement ce dont il a besoin pour qu'enfin le gamin apprenne ce qu'est le

respect. Alors il avise la machette posée contre le mur de la baraque, et l'empoigne par le manche, avant de rejoindre la mère et le fils dans les débris de forêt. La pluie le douche tout entier, brouille sa vue d'un voile trempé.

– Mange, répète Yolanda.

Et alors l'enfant ruisselant lève vers elle ses deux yeux d'animal, soutient le regard de sa mère comme jamais Jhonson ne l'a vu faire. Avec cette insolence qu'il pensait réservée au beau-père qu'il est. Et Jhonson devine Yolanda en train de se fendre intérieurement, son autorité maternelle mise à l'épreuve. Elle se tourne vers son homme, fait un signe de tête pour dire Vas-y. Et bizarrement, Jhonson ne se fait pas prier. Il se plante dans le dos du gosse, et applique le bout du sabre sur son omoplate, comme le fait chaque jour la mère avec son couteau de cuisine. Il presse la pointe contre le tee-shirt gorgé d'eau. Darwyne résiste un peu, les pieds solidement ancrés dans la boue, mais comme Jhonson appuie plus fort, il finit par céder, tombe à genoux devant la bassine.

– Mange ta saloperie de forêt.

Du regard, la mère pousse le beau-père à poursuivre. Il remonte un peu sa lame, la cale cette fois sur la nuque du gamin, là où se termine sa tignasse pleine de nœuds et gorgée d'eau. Et il appuie encore. Dirige la tête comme s'il en tenait les rênes. Vers la fange brune, le visage juste au-dessus de la surface.

– Mange, petit pian. Mange.

Et enfin Darwyne s'exécute.

Sabre derrière le crâne, à genoux dans les racines, il ouvre sa petite bouche et la plonge dans la boue, sans même s'aider des mains qui reposent inertes sur les côtés de la bassine.

Et il mange.

– C'est ça, oui, mange tout.

Et il lape.

– Voilà.

Comme le ferait un chien, se dit Jhonson. Parce que sa mère a raison, c'est tout ce qu'il est : un sale bestiau, il faut arrêter de se voiler la face. Un instant le beau-père sent le manche trembler au bout de son bras, et alors il se demande si tout cela est vraiment en train d'arriver, s'il est vraiment en train de participer au châtiment décidé par Yolanda. Si ce n'est pas juste un mauvais rêve dans lequel il se serait perdu, un rêve dans lequel il n'y aurait plus aucun interdit, plus de retenue, plus de morale, plus de conséquences. Et il se rend compte qu'après ces derniers jours passés à se tourmenter pour des trucs insensés, à prendre peur pour un rien, avoir le dessus sur l'avorton, ça libère des trucs en lui. Que ça lui fait du bien, en fait. La scène dure, l'enfant avale de la forêt, s'en met partout, écrasé par le sabre, écrasé par la pluie, écrasé par les mots de la mère qui l'encourage à continuer, mains sur les hanches au-dessus de lui.

Puis il s'arrête.

Relève la tête en butant contre la lame. De la terre trempée sur toute la face, dans les cheveux, dans les oreilles, sur le tee-shirt. Jhonson croit que c'est fini, que Yolanda va mettre un terme au supplice. Mais à voir la tête qu'elle fait, il comprend que non, ce n'est pas terminé.

– Continue, elle dit. Mange tout.

Sous la pluie battante, Darwyne respire bruyamment, les poumons encombrés. Il réprime un haut-le-cœur. Baisse un peu le visage, comme s'il allait se remettre à bouffer. Mais reste bloqué au-dessus de la boue. La mère le presse :

– Continue.

Comme si arrêter là serait capituler.

– Allez, elle dit plus fort.

Mais l'enfant ne bouge plus du tout, statue dégoulinante érigée à l'orée de la jungle. Et Jhonson a beau juger que la punition a déjà bien duré, que là, il a eu sa dose, le gosse, lui aussi il a envie de le voir encore leur obéir, à lui et à sa mère. C'est plus fort que lui, ça vient de l'intérieur : il a envie de le voir plier. Là, maintenant. Se soumettre sous sa lame comme les arbres se soumettent quand il a un terrain à défricher. Ne plus se laisser impressionner, ni par un gamin ni par le moindre bosquet. Parce que les enfants, c'est comme les arbres, finalement, il ne faut pas les laisser pousser n'importe comment. L'eau est partout autour des trois silhouettes, plus rien n'est sec. Le sol, une mare géante où s'enfoncent leurs appuis. La voix de Yolanda, un refrain ressassé à l'infini.

– Continue.

Et les cris des grenouilles, et le ronronnement de l'averse, et le bruit des mille torrents qui dévalent la montagne.

– Continue, je te dis.

Aucun mouvement, juste ce dos voûté, le gosse à genoux devant Jhonson. Après, il va regretter son geste, le beau-père, quand il y repensera plus calmement. Mais sur le moment, aucune pensée régulatrice ne lui traverse le crâne. Quand Yolanda serine :

– Con-ti-nue.

Quand elle plante son regard dans les yeux de son homme, son regard noir comme un gouffre sans fond, Jhonson frappe.

Il lève son sabre.

Et l'abat sur l'épaule de l'enfant.

La lame pénètre la chair, bute peut-être contre l'os.

Darwyne s'effondre sur le côté, une main sur sa plaie. Il ramène les genoux à lui, se recroqueville comme s'il avait une carapace où se blottir à jamais. Et le sang se met à couler le long de son bras, vient grossir les rivières en un affluent rouge.

23

Carole consulte sa montre. Et, la voix haute pour couvrir le vacarme de la pluie qui dehors s'abat sur la ville, elle s'écrie :

– Merde, je suis encore en retard, moi. Je dois récupérer Keanu à son cours de judo.

Elle range ses affaires en vitesse, fourre téléphone et chargeur dans son sac à main.

– Je ne vais pas me plaindre, hein : c'est le seul truc qui l'intéresse en dehors de ses Youtubeurs... Toi, tu restes encore un peu ?

Pas de réponse : l'assistante sociale réalise qu'elle parle dans le vide.

– Mathurine ?

L'éducatrice lève enfin la tête de son écran.

– Toi, tu galères sur ton rapport, là, je me trompe ?

– Non, tu as raison, sourit Mathurine. Je ne sais pas par quel bout l'attaquer.

Carole se dirige vers la sortie.

– C'est demain que tu prends ton avion ?

– En début d'après-midi, oui.

– Tu as peut-être autre chose à penser, alors. Il n'y a pas d'urgence, le gosse n'est pas en péril, non ?

– Non, non. Enfin, je ne crois pas.

L'averse redouble d'intensité, s'acharne sur les toits du bâtiment : il faut parler plus fort encore.

– Rentre chez toi, tu verras ça à ton retour. Vu comment les dossiers traînent à la CRIP, on n'est pas à une semaine près, hein.

Mathurine opine en soupirant.

– Bon, je file, fait Carole, porte entrouverte sur le couloir. Et... bon courage, là-bas. Je veux dire... avec ta tante.

– Merci. Ça va aller, ne t'inquiète pas.

La collègue disparaît, laissant l'éducatrice seule dans les bureaux du service et le brouhaha venu de l'extérieur. Seule avec son gros mensonge. Et seule avec ce rapport d'évaluation impossible à rédiger. Trop impliquée personnellement, Darwyne dans chacune de ses pensées.

Et trop remuée par son dernier entretien avec Yolanda Massily, aussi.

Il y a cette éducation que la mère fait subir à son enfant et dont Mathurine commence seulement à deviner la teneur, tant Darwyne autant qu'elle ont voulu taire ce qui se passait réellement derrière les tôles du petit carbet. Une éducation faite de punitions et d'humiliations, une éducation que la mère elle-même compare à du dressage. À du *re-dressage*, se corrige l'éducatrice en se remémorant les mots dits à Bois Sec. Mais ce n'est pas ce qui la secoue le plus : à vrai dire, des méthodes éducatives, Mathurine en a vu des pires depuis qu'elle fait ce métier. Des plus violentes, en tout cas. Non, ce qui la hante depuis son retour de Bois Sec, c'est l'aveu lucide et glaçant de la mère, formulé spontanément, comme pour se libérer d'un poids.

Son incapacité à voir ce qu'il y a de magnifique dans cet enfant.

Son incapacité à l'aimer.

Dans cet aveu-là, Mathurine voit quelque chose d'infiniment triste. Et de terriblement injuste, aussi. Parce que Darwyne, même maltraitante, il l'aime sa maman, ça l'éducatrice en est persuadée. Il est béat d'admiration devant

elle, ça crève les yeux, il ferait n'importe quoi pour attirer son attention. Alors, plus que pour tout autre dossier, face à ce rapport qu'attend sa hiérarchie, Mathurine bute sur chaque mot, les doigts pétrifiés au-dessus du clavier. Aide éducative à domicile, accueil parent-enfant, accueil de jour, action éducative en milieu ouvert, placement : l'éventail des mesures administratives ou judiciaires lui apparaît plus vain que jamais, aucune d'entre elles susceptible de faire du bien à cet enfant hors normes. Mathurine s' imagine Darwyne dans une famille d'accueil, dans un appartement en centre-ville, loin de sa forêt, loin de cette mère qu'il aime autant qu'elle le déteste. Elle pense à la petite Gabriella placée contre l'avis de Carole, elle pense à tous les drames survenus au sein de ces familles de remplacement.

Et elle pense Non, c'est impossible.

Et alors se profile une idée insensée.

L'idée qu'en fait, personne d'autre qu'elle-même ne sera jamais en mesure de comprendre un tel enfant. Ni de prendre soin de lui. Elle le sait, que c'est ridicule, impensable, pas professionnel, que son boulot, c'est d'évaluer, rien de plus, évaluer et passer le relais. Mais rien à faire, le scénario s'échafaude malgré elle. Mathurine s' imagine revenir de son voyage outre-Atlantique, dans quelques jours, apprendre encore une fois que sa FIV est un échec, parce que Oui, il faut arrêter de rêver, ma pauvre fille, jamais tu ne seras vraiment maman. Elle s' imagine revenir vers Yolanda Massily, non plus en tant que travailleuse sociale mais juste en tant que femme. Et elle s' imagine lui proposer de prendre Darwyne chez elle. De l'élever. Vivre avec lui au quotidien, l'accompagner, l'aider à grandir dans ce monde qui semble n'avoir jamais voulu de lui, l'aider à faire de ses dons une force pour se construire et non plus un fardeau à porter. Elle saurait faire, elle se convainc, elle saurait s'occuper de lui, elle saurait garder le lien avec la mère, parce que c'est important de garder le lien.

Et bien sûr, elle saurait l'aimer.

Lui apporter cet amour auquel il n'a jamais eu droit.

Mathurine rêve ainsi plusieurs minutes, sans ajouter la moindre lettre à son rapport. Jusqu'à ce que se mette à sonner son portable, et que sur l'écran s'affiche ce numéro appelé plusieurs fois au cours des derniers jours, accompagné du nom enregistré dans ses contacts.

Roodney.

Elle regarde vibrer l'appareil sur le bois de sa table, hésite à répondre. S'interroge furtivement sur l'intérêt de rencontrer l'ancien beau-père de Darwyne, avec tout ce qu'elle sait désormais. Avant de se dire que Si, elle aimerait bien l'entendre, quand même. Connaître la version de cet homme dont les violences ont peut-être été à l'origine de l'information préoccupante transmise à la CRIP, il y a des mois de ça. Alors elle décroche, et devine aussitôt le bruit de la pluie au bout de la ligne.

– Roodney ?

La voix est grave et sèche :

– Ça dépend qui le demande.

24

Mathurine roule au pas dans la ville inondée, les essuie-glaces comme deux métronomes affolés. Dans le coffre, sa valise est prête. Pas grand-chose : des vêtements pour quatre jours ; un manteau, parce qu'en Europe il peut faire froid en cette saison. Et les dernières doses du traitement hormonal, emballées dans leur sac congélation. Elle longe une série de lotissements, devine au-dessus des toits la colline de Bois Sec noyée dans le gris du ciel, pense Mon Dieu, tout doit être trempé là-haut. Elle espère que Darwyne va bien, que rien ne lui est arrivé, pas de nouvelle-bonne nouvelle. Et elle réalise qu'à présent, elle pense plus souvent à lui qu'à l'enfant qu'elle espère bientôt porter en elle, se dit qu'il faut qu'elle arrête, que ça n'a aucun sens. La petite montagne disparaît sous l'averse.

C'est un autre de ces quartiers précaires et remplis de migrants qu'elle rejoint bientôt. Plus petit, plus dense, moins boisé, coincé entre deux canaux tout près du centre-ville. Et largement noyé, constate-t-elle en arrivant. Le sol n'émerge plus des eaux qu'en îlots, les habitants se déplacent sur un réseau de planches que surélèvent parpaings et autres pneus disposés un peu partout. Mathurine soupire en les voyant cheminer ainsi comme les rescapés d'un tsunami. Vu comme le temps est installé, elle n'attend même pas que la pluie faiblisse : elle jette un œil à sa montre, puis elle s'engouffre sous les gouttes, abritée d'un parapluie. Elle marche sur le parcours bancal, au-

dessus du marigot où flottent bouteilles en plastique et couches usagées, déchets ménagers emportés par le flot. Les baraques sont bâties serrées les unes aux autres, seules les séparent d'étroits couloirs où l'on passe à peine à deux, couverts par des pans de toits à touche-touche. Elle s'y enfonce comme dans un labyrinthe, les bords de son parapluie rasant les murs. Survie à tous les coins de ruelle, alors qu'elle-même sera bientôt dans son avion, au-dessus de ces nuages qui s'acharnent sur le département. Elle pense, Tu n'aurais pas dû accepter, cette rencontre avec l'ancien beau-père, ça pouvait attendre ton retour, la priorité c'est ta FIV, maintenant.

Mais la veille, au téléphone, elle a dit D'accord.

Qu'elle n'aurait pas beaucoup de temps, mais qu'elle serait là dans la matinée.

Contre toute attente dans ce genre d'endroit, les indications sont assez claires, à droite après l'épicerie rose, vous longez le grillage, c'est tout au bout. C'est une porte en métal ouverte sur l'allée-tout-à-l'égout, deux paires de claquettes posées à son pied. Mathurine se penche vers l'intérieur.

– Il y a quelqu'un ?

On lui répond depuis la pénombre.

– Oui, entrez.

Elle pénètre dans une pièce unique et surchargée, les meubles entassés les uns sur les autres. Deux lits côte à côte, un homme assis sur l'un d'entre eux, face à une télé hors d'âge allumée sur un match de foot. Son coupé, ou peut-être seulement couvert par celui de la pluie sur le toit. Pas du tout l'image que Mathurine se faisait du beau-père qui tapait sur Darwyne à coups de bâton : le gars est sec et chétif, les traits creusés, chemise déboutonnée sur un torse piqué de poils blancs. Sa jambe droite est allongée et bandée autour du genou, une béquille posée contre le sommier. Blessure récente.

– Vous êtes Roodney ? demande l'éducatrice.

– Non madame. Moi c’est Renald.

– Pardon, je croyais que... Mais il habite bien ici, non ?

L’homme fait oui de la tête. Il désigne l’autre matelas, sans drap et taché :

– C’est son lit, là, vous voyez.

– Ah d’accord. Je lui avais dit que je viendrais ce matin, il va revenir bientôt, vous pensez ?

Un étrange sourire se dessine sur les lèvres gercées.

– Je ne sais pas. Moi aussi je l’attends. (Coup de menton vers son genou.) Et je ne serais pas mécontent qu’il arrive, là.

Mathurine consulte sa montre, pense Évidemment, les gens d’ici ont rarement un avion à prendre, alors les horaires... Elle soupire, hésite. Se donne dix minutes, pas plus, hein.

– Asseyez-vous, madame, ne restez pas comme ça.

Elle se glisse entre commode et réfrigérateur hors service, déplace un tabouret en plastique sur un coin de sol. Et elle attend un peu, les yeux dans la course des footballeurs, les oreilles vrillées par la tôle que fait vrombir l’ondée. Le blessé la détaille, le regard insistant. Tout un monde entre leurs deux existences.

– Les services sociaux, c’est ça ?

– C’est ça, elle confirme, juchée sur son petit siège.

Il hoche la tête, la bouche à l’envers.

– Les étrangers comme nous, ça vous intéresse, maintenant ?

Mathurine soupire :

– Si vous saviez : c’est mon quotidien.

– Votre quotidien ? Je ne vous ai pas vue souvent, moi... Mon avis, c’est qu’ici les étrangers, tout le monde les déteste. Et que ce qui leur arrive, ça n’intéresse personne. Soit on est des parasites, soit on est... des fantômes.

Elle se tait, fuit son regard : discussion délicate en perspective. Dans la ruelle, elle observe une voisine qui vide une bassine géante depuis la fenêtre de son taudis. De l'eau de pluie à ne plus savoir qu'en faire, écoper ou sombrer. Mais quand le blessé lance :

– C'est pour ça que vous avez mis autant de temps, hein. Ça fait quoi ? Neuf, dix mois ?

Mathurine se retourne, des questions dans les yeux. Le gars la dévisage, content d'avoir enfin son attention.

– C'est moi, il explique. C'est moi qui ai appelé le numéro, là. Pour le gosse.

Silence, le temps d'intégrer.

Darwyne.

L'information préoccupante, parvenue dans le service avec des mois de retard.

L'appel anonyme au 119.

– À cause de Roodney ? elle demande alors. Parce que vous saviez qu'il le battait, c'est ça ?

L'homme part d'un petit rire amer.

– Ah non, madame. À cause de sa cinglée de mère, plutôt.

Mathurine inspire profondément. Première fois qu'elle entend quelqu'un dire du mal de cette femme que le monde entier a l'air de prendre pour une sainte. Le blessé se penche sur le lit pour gratter son genou bandé, grimace un peu.

– Peut-être bien que Roodney, il l'a tapé une fois ou deux, le gamin, ça ne m'étonnerait pas. Mais la mère, là, elle est vraiment tordue, rien à voir... (Il secoue la tête.) Roodney, il m'a raconté de ces trucs... Franchement un gamin, si tu veux qu'il obéisse, tu le corriges, je ne sais pas, moi, tu lui en colles une de temps en temps. Mais elle... Non, ce qu'elle faisait, ce n'est

pas bien, madame. On ne fait pas ça à un enfant... Je lui ai dit moi, à Roodney, que ce n'était pas bien. Mais il ne voulait rien entendre. Même pour m'en parler, il lui a fallu du temps, je ne vous dis pas.

Mathurine est pendue à ses lèvres, l'impression d'être un peu moins seule. De partager avec ce migrant blessé ses interrogations sur les pratiques éducatives de Yolanda Massily.

– Pourquoi il ne voulait rien entendre ?

Haussement de sourcils, mains ouvertes.

– L'amour, madame... L'amour.

L'amour, un mot qui sonne toujours étrange aux oreilles de Mathurine. L'homme s'appuie sur ses mains pour se réinstaller sur le lit, jette un œil au match de foot en cours. Et se met à raconter.

– Roodney et moi, on est arrivés ensemble dans votre pays, il y a pas mal d'années déjà. On était... on était comme des frères, vous voyez, on faisait tout ensemble, on habitait ici, chacun son lit. On travaillait sur les chantiers, on portait des caisses, on jobait à droite à gauche... On ne s'en sortait pas trop mal, hein. Mais quand il a rencontré sa Yolanda, alors là je ne l'ai plus reconnu, le Roodney. Il ne parlait plus que d'elle, il était... C'était comme si elle lui avait jeté un sort, quoi. Il est parti habiter avec elle, à Bois Sec, comme ça. Moi, les femmes, je connais un peu, enfin je ne dis pas ça pour vous, mais... je pensais que ça n'allait pas durer, quoi. J'ai laissé son lit ici, pour le jour où il ne la supporterait plus, sa princesse, et qu'il voudrait revenir. On se voyait encore, au marché, on faisait quelques trucs ensemble, mais ce n'était plus pareil.

Deux enfants passent en courant devant la porte ouverte, baskets fichues au-dessus des ravines. La pluie continue, encore et encore, un bruit de fond qui semble vouloir durer jusqu'à la fin des temps.

– Au début, moi ça ne me plaisait pas bien, mais elle avait l’air de lui aller, sa nouvelle vie avec femme et gamin, alors je ne disais rien. Mais au bout d’un moment... (Il se racle la gorge.) Au bout d’un moment ça a commencé à aller moins bien. Roodney, il était plus tendu, un peu bizarre. Alors moi, comme c’est mon ami, je l’ai cuisiné. Je l’ai forcé à me raconter comment ça se passait là-haut, entre la mère et le gosse. Et je n’ai pas été déçu du voyage...

– Alors vous avez appelé le 119. Il y en a beaucoup qui n’auraient pas fait ça, vous savez. C’est courageux.

– Hum... Pour ce que ça a servi...

Il lève le regard vers le toit vrombissant. Mathurine l’observe différemment, à présent. Des informations préoccupantes dans les quartiers de migrants, la CRIP en reçoit rarement, c’est une réalité. Les clandestins, ils ont d’autres priorités que de dénoncer leurs voisins, et évitent de se frotter aux administrations, en général. Alors oui, c’est courageux. Elle consulte sa montre : plus beaucoup de temps.

Mais le gars reprend :

– Enfin, ce n’est pas pour le gosse que je l’ai fait, hein. Pas que, en tout cas.

Et ça interpelle l’éducatrice.

– Comment... Comment ça ?

– C’est pour mon ami, surtout. Parce qu’il n’allait pas bien, je vous ai dit. C’était pour que ça bouge, quoi. Pour qu’on retire l’enfant à sa mère, qu’on le mette dans une autre famille, c’est bien ce que vous faites, non ?

– Oui, enfin non, pas toujours, mais... Attendez, je ne comprends pas, là. Pourquoi il n’allait pas bien, votre ami ? Ce n’est pas lui que Yolanda Massily maltraitait.

– Non, je ne crois pas. Pas elle, en tout cas. Le gamin, par contre, je ne sais pas ce qu’il lui a fait, mais...

– ... Pardon ?!

L'homme bouge les lèvres, l'air de mâcher ses paroles avant de pouvoir les dire.

– Je ne sais pas, peut-être que j'invente des trucs, hein, madame... Mais franchement Roodney, je ne l'ai jamais vu comme ça. Il avait l'air inquiet en permanence, l'air d'avoir peur de quelque chose. Je lui ai demandé ce qui lui arrivait, mais ce n'était pas clair, comme s'il avait perdu la tête. Il me parlait sans cesse du gosse, comme quoi il était bizarre, qu'il le faisait flipper, je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, c'est vrai, il devait lui arriver au nombril, le petit. Il me parlait de la forêt, aussi, des arbres, des bruits qu'il entendait la nuit et qui l'empêchaient de dormir. Je ne voyais pas le rapport. Alors moi, ce que je lui ai dit, c'est qu'il fallait qu'il se sorte de cette histoire tordue avec sa cinglée de femme et son gamin pas beaucoup plus normal. Qu'il revienne vivre ici, que son lit l'attendait. C'était devenu un truc trop malsain, son affaire.

– C'est pour ça qu'il est parti ? Qu'il a quitté Yolanda ?

Il secoue la tête.

– La première fois que je lui ai dit ça, il ne voulait rien entendre. Il était trop accro à cette femme-là. Il disait que ça allait passer, que c'était juste une sale période. Mais moi j'ai insisté, je commençais à m'inquiéter pour lui, vous voyez. Un jour, enfin, il m'a dit Tu as raison. Qu'il allait se barrer, qu'il n'en pouvait plus, terminé. Il m'a dit Laisse-moi quelques jours, une semaine, pas plus. Il est reparti à Bois Sec et...

Il plisse les paupières.

– ... et je ne l'ai plus jamais revu.

Nouveau silence, que perce le bruit d'un moteur de deux-roues manœuvrant dans les dédales du quartier.

– Jamais ?!

– Non, madame. Depuis ce jour je l’attends. Son lit est toujours là, au cas où il referait surface.

– Vous voulez dire... qu’il a disparu ?

– Voilà, oui, disparu. Et personne n’est venu demander après lui. Comme je vous disais, les étrangers, ici, ce qu’ils deviennent, s’ils vivent, s’ils meurent, tout le monde s’en fiche.

Il soupire, l’air fatigué, terrassé par la vie et la pluie et l’étroitesse de sa baraque. D’un coup de menton, il désigne un cellulaire posé sur le rebord de la fenêtre.

– La seule chose qu’il me reste de lui, c’est son portable. Celui sur lequel vous avez appelé.

25

Il ne faut pas se fier aux bouts de ciel bleu qui trouent le plafond de nuages : il va pleuvoir encore, tout le monde le dit. Et aussi qu'il faut profiter de cette accalmie pour préparer Bois Sec à la prochaine averse, qui sera peut-être plus sévère encore. Le quartier évoque désormais un grand navire qu'une tempête aurait secoué, et que tous les passagers s'efforceraient ensemble de sauver du naufrage, la solidarité devenue obligatoire. Certains filent des coups de main aux voisins pour consolider les bicoques, sans rechigner comme ils le feraient dans d'autres circonstances. D'autres se collent aux équipements collectifs, eux aussi mis à mal, comme les électriciens autodésignés, toujours aux prises avec les paquets de fils pour que revienne la lumière. Et comme Jhonson, venu prêter main-forte du côté des accès, parce que ça a bien raviné dans les allées. Il y a déjà un escalier qui s'est effondré, près de la place centrale, le sol sur lequel il reposait trop creusé par le courant.

– Vas-y, mets-toi de ce côté !

Ils sont trois. Trois gars pieds dans la boue, qui s'efforcent de stabiliser un talus menacé d'affaissement, au bord d'une des ruelles les plus fréquentées. C'est du bricolage, forcément, les planches dégottées à la va-vite, mais c'est mieux que rien. Calé à mi-pente, Jhonson tient le mur de soutènement pendant qu'un autre plante des pieux à coups de pierre. Le

collègue frappe plusieurs fois sur le piquet qui s'enfonce, s'interrompt pour retrouver son souffle. Un avion les survole, décollé il y a peu de l'aéroport tout proche.

– Eux, ils doivent être bien, là-haut.

– Ils ont raison, ils prennent la fuite. Je ferais pareil à leur place.

Ils rient un peu, façon de s'évader de Bois Sec en pensée, à défaut de pouvoir le faire vraiment.

Mais pas Jhonson.

Lui, il n'est pas d'humeur à rigoler.

Il réajuste ses appuis dans la terre molle, pousse la planche pour la coller contre la pente. Et il tente de se persuader que ces travaux d'intérêt général auxquels il participe, c'est la preuve qu'il n'est pas si mauvais que ça. Qu'il est un bon chrétien, prêt à aider son prochain, tout ça. Ça le rassure sur lui-même, en fait. Un tout petit peu. Parce qu'il a la vague impression qu'un démon s'est emparé de lui depuis ce qui s'est passé avec le gosse, l'autre jour. Cette scène à laquelle il n'arrête pas de repenser, et qui ressemble de plus en plus à un foutu cauchemar, un cauchemar dans lequel il aurait fait des choses horribles sans que ça ait de conséquence dans la vraie vie, après. Cette scène qu'il n'a racontée à aucun des gars qui l'entourent en ce moment, loin d'imaginer que ce genre de trucs puisse avoir eu lieu si près de chez eux. Qu'ils sont en train de monter un mur avec un type capable de donner un coup de sabre dans l'épaule d'un enfant de dix ans, et aussi de l'obliger à manger de la boue et des pierres et des vers.

– Tu crois que ça va tenir, comme ça ? demande un des deux autres.

– On peut peut-être en planter encore un, fait Jhonson.

– Tu as raison, on ne sait pas ce qu'on va se prendre.

Et ils se remettent au travail.

Il y a des moments où le beau-père se dit que ce n'est pas vraiment de sa faute, que c'est ce crétin de gosse qui l'a poussé à bout avec ses regards hostiles et sa façon de toujours le provoquer, ou même que c'est Yolanda, parce que c'est vrai, c'est elle qui lui a dit de le prendre, son sabre. Et il y en a d'autres où il se dit tout le contraire, que personne ne l'a forcé à faire ça, hein, que c'était bien lui qui tenait le manche quand la lame reposait sur la nuque de Darwyne. Que c'est trop facile de chercher d'autres responsables que lui-même. Et alors il pense, Seigneur, qu'est-ce qui m'arrive ?

Tandis que le collègue positionne un autre piquet, il sent vibrer son portable dans sa poche de pantalon. Pas le temps de répondre, mais il devine : c'est Yolanda qui veut qu'il rentre. Alors il dit tout de suite :

– Je dois aller voir ce qui se passe. Je n'en ai pas pour longtemps.

Les types s'offusquent :

– Elle t'a jeté un sort, ou quoi, la Yolanda ?

– Fais attention à toi, je t'ai dit : elle est dangereuse cette femme-là.

Jhonson les laisse dire sans glisser la moindre blague, et s'en va grimper sur les hauteurs de Bois Sec. Il gravit les pentes en calant ses chaussures de part et d'autre des ravines, fait aussi vite qu'il peut. Dès qu'il pousse le portail, qu'il voit sa petite femme debout au milieu de la parcelle, il fait :

– Ça y est, il est revenu ?

Mais Yolanda fait non de la tête, bras croisés, à distance du petit carbet. Et d'un coup de menton, elle montre la raison de son appel : à l'entrée de la baraque, l'auvent s'est effondré. Rien à voir avec Darwyne. La tôle rouillée touche terre en une vague affaissée, encore reliée au toit par un de ses côtés. Jhonson devine que Yolanda a eu peur, qu'elle a failli le prendre sur la tête, et se blesser méchamment. Et il soupire : Mon Dieu, cette bicoque, c'est une ruine. Si ça continue, avec les pluies qui viennent encore, elle va leur tomber dessus et les enfouir à tout jamais.

Puis le beau-père regarde la jungle.

Et il pense : Quatre jours.

Quatre jours et quatre nuits que le petit pian a disparu.

Après le coup de machette, il est resté quelques instants recroquevillé dans la boue, l'épaule en sang, les deux adultes figés debout au-dessus de lui. Et d'un coup, sans leur laisser le temps de réagir, avec une agilité que Jhonson ne lui connaissait pas, il s'est redressé pour bondir vers la forêt. S'est volatilisé entre les troncs noirs et trempés.

Et depuis, plus rien, pas le moindre signe de vie.

Jhonson revoit sa blessure, profonde et qui saignait beaucoup, imagine une hémorragie, une infection. Ou alors autre chose, qu'il est coincé quelque part, ou juste perdu, surtout vu l'état dans lequel doit être la forêt, en ce moment. Il se dit que lui, ça ne lui plairait pas du tout de se retrouver pendant autant de temps tout seul au milieu de cette saloperie d'Amazonie. Et tandis qu'il croise le regard de Yolanda, elle qui n'a plus quitté le terrain depuis cette soirée-là, qui toutes les trois minutes jette des yeux inquiets vers les arbres, Jhonson pense : Elle rêve, il ne va jamais revenir, en fait.

Là, le Darwyne, il est mort, c'est certain.

Et peut-être que ça vaut mieux, finalement.

26

Après des jours de pluie intense, ce n'est plus tout à fait la même forêt. Des cimes rasant les nuages jusqu'à l'humus-éponge grossi heure après heure, les étages s'échangent l'eau dont se délestent les cieux. Les rivières se sont émancipées, s'étalent hors de tout lit en étangs vagabonds, unies entre elles, affranchies des confluences. Des faunes cachées s'éveillent aux pieds des arbres et dans les plis de troncs, prennent le relais de celles qui se terrent en attendant l'accalmie. Assis en tailleur sur un îlot, Darwyne saisit tous les détails de cette immense métamorphose. Il entend les rongeurs à épines et les marsupiaux arboricoles, qui tout là-haut changent de cachette. Il devine les scorpions tityus en train de s'enfouir sous les écorces. Il voit les végétaux replier les apex et recourber les feuilles, adaptations discrètes à ce nouveau climat, il perçoit les élongations minuscules des rameaux gainés de pluie. Il sent aussi, concert d'odeurs violentes exsudées par les bêtes, senteurs subtiles des flores comme des dialogues chimiques. Des signaux par centaines qu'il déchiffre un à un, sens après sens. Appris au fil des ans comme une langue maternelle, une langue aux nuances infinies.

Disposées autour de lui, il y a toutes sortes de choses collectées par ses soins dans le sous-bois alentour. Il commence par tourner la tête du côté de sa blessure. Et très délicatement, il décolle la compresse naturelle appliquée à même la peau, observe l'état de la plaie, un trait rouge en travers de

l'épaule. Il pense, C'est encore douloureux, ça le sera plusieurs jours. Mais regarde, ça ne saigne plus, la plaie est propre et refermée. Il prend quelques-unes des feuilles en attente à sa droite, choisies avec soin, les assemble, y mêle un peu d'argile ramassée sur des berges. Et se confectionne un nouveau pansement dont il recouvre l'entaille, pressant pour que ça colle. Puis il saisit un morceau d'écorce arraché à un maria congo, le casse en deux, se le fourre dans la bouche entre joue et gencives. Le goût amer se répand violemment en lui, il grimace, secoue la tête. Mais suce autant qu'il peut. Pour combattre la fièvre. Enfin il mange un peu : quelques fruits de palmiers et de mélastomacées, des pois sucrés dont il aspire le jus. Et deux grosses larves de charançons dégottées dans des souches pourries, vers palmistes blancs et pleins de protéines, qu'il éclate en mastiquant.

Plusieurs jours déjà qu'il arpente la forêt sans plus revenir au petit carbet, qu'il soigne son corps autant que son cœur dans le sous-bois. Il fallait bien ça après ce qui s'est passé : dès qu'il a pu, sous le nez des adultes immobiles, il s'est jeté vers la lisière boisée. A pris la fuite comme une bête acculée, macaque-pian-pécari-saloperie-dégueulasse. Recueilli encore une fois par le giron amazonien, parce qu'ici tout va mieux, parce qu'ici tout est différent. Parce qu'ici, il est vraiment lui-même, il lui semble. Un autre Darwyne, plus facile à vraiment *être*. Sous ses habits méconnaissables, bruns et trempés et déchirés, il déplie ses jambes pour les étendre dans la litière.

Et observe ses deux pieds parfaitement retournés.

Son talon qui pointe en droite ligne du genou.

Il gratte la boue de ses dix orteils étirés vers l'arrière.

Les ouvre en éventail pour sentir les feuilles mortes lui chatouiller les phalanges.

La mère n'aimerait pas voir ça, c'est sûr, elle serait contrariée, très très très contrariée. Il ne peut qu'imaginer ce qu'elle dirait, quelque chose comme Tu es pire qu'un pian, en fait tu es un monstre, Darwyne. Une saloperie de foutu monstre immonde. Oui, elle dirait quelque chose de cet ordre, c'est certain. Normal, en dix ans elle a tout essayé, tout fait pour les remettre dans le bon sens, ces pieds-là, lui-même ne se souvient plus du nombre d'interventions médicales qu'il a subies pour ressembler *aux autres*. Mais rien à faire : selon lui, ces pieds, ils sont mieux dans ce sens-là. Plus *confortables*. Plus *adaptés*, aussi, pour se déplacer dans la forêt. À tel point que parfois, il se dit que, peut-être, ce sont *les autres* qui sont faits à *l'envers* en vérité.

Il se remet debout, dos droit, torse grand ouvert, jambes effilées. Bouge encore son épaule douloureuse, grimace un peu. Sur une racine il avise un lézard anolis aux couleurs de bois mort, le saisit d'un geste vif, le mange tête la première pour finir de se nourrir. Et sous la pluie qui continue de se déverser des cimes, il se met en mouvement. D'un saut il bondit de son îlet pour atteindre un tronc couché, émergeant de la crue quelques mètres plus loin. Marche dans l'eau turbide, enfoncé jusqu'aux cuisses. Se hisse à la force des bras, suspendu à des branches basses.

Et dès qu'il a gagné une terre plus ferme, il accélère le rythme. Il court à travers bois, pieds à l'envers dans les feuilles mortes et dans la boue. Il enjambe les obstacles, chaos de chablis enchevêtrés, terriers creusés par des tatous géants, contreforts gigantesques, il se faufile sous les rocailles et dans les entrelacs de lianes sans que rien ne puisse le ralentir. Il quitte le sol parfois, chemine à même allure sur des poutres mouillées, utilise ses bras pour passer d'arbre en arbre quand de nouveaux étangs viennent noyer le terrain. Darwyne sait que personne ne pourrait le suivre avec une telle cadence, même la dame des services sociaux, qui est pourtant endurante, elle serait loin derrière tant il est véloce dans ces parcours. L'agilité forgée

au fil du temps, incursion après incursion. Et il aime ça, filer dans la forêt aux côtés des bêtes qu'il repère dans sa course. Celles, peu nombreuses, que la dame avait dans son drôle de livre, figées sur le papier et pas très ressemblantes. Mais aussi toutes les autres, celles dont il n'a jamais rien dit, celles qui ne se dévoilent qu'à lui, celles qui, croit-il parfois, ne vivent peut-être que dans son imagination tant elles semblent invisibles. Et franchissant un amas de racines il se dit que la mère, elle a raison, qu'il n'est pas vraiment un petit garçon, qu'il est l'une de ces bêtes, une espèce en tant que telle, bipède aux pieds retournés dont il serait l'unique représentant. Et cette idée, il réalise qu'elle lui plaît, qu'elle repousse les regards qui en ville le font se plier et se retordre les jambes pour essayer d'être plus humain.

Mais Darwyne sait qu'il va bientôt falloir rentrer.

Que rester ici, c'est impossible, qu'à un moment il faut toujours rentrer. Parce que là-bas, tout là-bas, dans le petit carbet, il y a la mère en train de l'attendre, inquiète de sa disparition. Parce que Tu le sais bien, petit pian, que tu ne peux pas vivre sans elle, qu'elle est tout pour toi, qu'il n'y a qu'elle qui sache s'occuper de toi, hein, ne va pas t'imaginer autre chose. Et aussi, là-bas, il y a le beau-père huit, celui qui t'a planté son coupe-coupe dans l'épaule. Sans cesse Darwyne se repasse la scène, il l'a revécue dans tous ses cauchemars au cours des dernières nuits, encore et encore et encore. Il se dit Tu avais vu juste, dès le début, ce dimanche où il est arrivé avec sa débroussailleuse. Il se dit qu'il le savait, que ce beau-père, il est bien comme tous les précédents, un-deux-trois-quatre-cinq-six-sept-huit, et peut-être même pire, finalement. Il se dit que ça a recommencé, comme il l'avait prédit, comme à chaque fois que la mère a fait entrer un homme dans leurs vies. Il se dit que le coup de sabre, c'est le dernier des signes. Que Ça y est, petit pian, le moment est venu.

Le moment de faire *ce qu'il faut toujours faire* avec les beaux-pères.

Avec ces adultes qui veulent te séparer de la mère.

Et alors, tandis qu'il saute au-dessus d'un bras de rivière, les images se pressent en lui. Des images qu'il n'aime pas, violentes et pénibles et tenaces. Silhouettes traînantes et voûtées dans les ténèbres. Cris d'effroi au crépuscule. Respirations difficiles. Vomissements dans la terre noire, aussi, c'est arrivé. Et les jours et les nuits à attendre, parce que *le faire*, ça prend du temps, beaucoup de temps, il le réalise à chaque reprise. Et comme ces images-là lui font froncer les sourcils, Darwyne en convoque d'autres, moins dures à supporter. Il pense aux interstices, à ces bouts d'existence où la mère n'avait pas d'homme auprès d'elle, où il l'a eue pour lui tout seul. Et cette idée lui fait du bien, alors il s'y accroche pour se donner du courage. Se persuade que dans ces moments-là, la vie lui était plus douce, la mère différente. Et il bannit la possibilité que tout cela ne puisse être qu'un rêve. Une reconstitution idéalisée dans son petit crâne d'enfant.

Non non non, ça a bien existé.

Et ça peut encore arriver.

Ça va encore arriver.

Très bientôt.

Tout comme Darwyne se retient de penser aux mots de la dame des services sociaux, l'autre jour, dans la voiture. Cent fois il s'est maudit d'avoir raconté ce qui devait pourtant rester entre lui et la mère, Pourquoi tu as parlé, saleté de babouin ? Tu savais bien qu'elle ne pourrait pas comprendre. Mais maintenant c'est trop tard, c'est fait. Et cette discussion-là, il aimerait bien pouvoir l'oublier, oui, ce serait beaucoup plus simple, mais rien à faire, elle revient sans cesse mettre du désordre à l'intérieur de sa tête. Comme quoi, la mère, elle ne devrait pas lui dire qu'il est *répugnant*, que ce n'est *pas très gentil* de dire ça à son fils, et que ce n'est pas vrai d'ailleurs, qu'il est *incroyable*, en fait. Et aussi qu'elle ne devrait

pas faire certaines de ces choses qu'il a rapportées à la dame, couteau, piment, fourmis, et autres. Que ça non plus, on ne doit pas le faire subir à un enfant.

Que c'est de la *maltraitance*.

Elle a tort, elle a tort, elle a tort, se répète Darwyne en courant entre les tiges.

La dame, elle te veut peut-être du bien, ça d'accord c'est possible, mais elle ne sait pas quel genre de sale bête tu es, en vérité. Elle ne sait pas que tu es méchant. Elle ne sait pas que sans le couteau, tes devoirs, tu ne les ferais jamais, que c'est pour t'aider que la mère agit de la sorte, comme elle l'a toujours fait parce qu'elle seule sait comment s'y prendre. Parce que la mère, même si tu lui fais honte, elle s'est tuée à te redresser. Parce que la mère, même si elle ne le dit jamais, elle t'aime, petit pian. Oui, de l'amour, elle en a pour Dieu, elle en a pour Ladymia, elle en a pour ses hommes, mais elle en a aussi pour toi.

C'est obligé.

Et un jour elle te le dira.

Oui, un jour elle te dira les mêmes mots qu'à ta sœur.

Darwyne grimpe la pente d'une roche ruisselante, pieds et mains calés dans les fractures. Bondit sur un talus boueux, cavale jusqu'à la crête en quelques foulées souples.

Et, à nouveau, il se découvre au pied de *son* arbre.

Celui sous lequel il fourre tous ses trésors.

Il se glisse encore parmi les contreforts immenses, dentelle trempée à tout jamais, rejoint le fondement du géant de bois, s'en va fouiller dans les débris de matière organique, copeaux noirs et pourris, gonflés de cette pluie qui ne veut plus s'arrêter. Il en extrait toutes les babioles, objets précieux pour lui tout seul, sélectionnés avec méthode. Certains bruts et massifs, d'autres déjà améliorés, polis, creusés, sculptés. Il les aligne sur une racine,

les détaille un à un. Et il tente encore d'y voir plus clair dans ses idées entremêlées comme la toile de mille araignées. De chasser cette impression qui cherche à faire son nid en lui alors qu'elle n'a rien à y faire. Une impression qu'il trouve horrible et idiote et interdite, mais qui est peut-être en lui depuis un moment déjà, sans qu'il parvienne à se l'avouer. La possibilité que son problème, à Darwyne, il ne vienne pas que des huit beaux-pères et des services sociaux.

Que, peut-être, tout ce qui lui arrive soit la faute de la mère elle-même.

OceanofPDF.com

L'hôtel est austère, la chambre petite, mais c'est à deux pas de l'hôpital, c'est ce qui a décidé Mathurine, la première fois. À présent, elle y a pris ses habitudes de cliente régulière, connaît jusqu'aux prénoms du personnel d'accueil. La ville est ensoleillée, tout y est sec et en bon état, en arrivant ce matin le contraste était saisissant après tous ces jours de pluie amazonienne, à l'autre bout de l'océan. Mais elle n'a pas prévu d'en profiter, non pas cette fois. L'impression d'avoir déjà tout visité, monuments et boutiques trop associés à ses trois FIV ratées. Sans doute ne va-t-elle pas beaucoup quitter cette chambre durant ces quatre journées. Allongée sur le lit double, coussin derrière la tête, elle consulte sa montre : encore dix minutes. À partir de maintenant tout est calé heure après heure, et le moindre retard peut remettre en cause l'ensemble du protocole, elle sait cela aussi bien que les médecins.

Elle inspire profondément, tente de se détendre. Trac, peur, angoisse, comme à chaque fois. Rendez-vous demain matin à huit heures précises pour la ponction folliculaire, l'intervention la plus délicate. La plus désagréable aussi : les premières, elle les a faites sans anesthésie, et le souvenir de l'aiguille partie aspirer ses ovocytes à travers la paroi vaginale

lui reste gravé en tête comme un petit traumatisme. Alors cette fois, Non merci, elle a opté pour l'anesthésie générale. Mais ce n'est pas beaucoup plus rassurant.

Les yeux dans le plafond gris, elle se demande si tout ça a un sens, ce qu'elle fait là, pourquoi elle s'inflige ces protocoles qui lui ont tant coûté, temps, argent, fatigue, mensonges. Elle pense encore à ces femmes qui ont renoncé à enfanter et qui l'assument ouvertement, drapées dans leurs discours féministes, dans leur liberté infiniment précieuse, dans leurs convictions écologiques, Parce que vous comprenez, un enfant, c'est plus de pollution, plus de consommation, il n'y a rien de pire pour la planète. Mathurine essaie encore une fois de se convaincre qu'elle pourrait être comme elles, se ranger à leurs arguments de plus en plus solides, parce que le monde évolue, parce qu'on peut être femme sans être maman, aujourd'hui. Ce serait tellement plus simple, elle se dit. Et l'instant d'après elle comprend que ce raisonnement, elle se l'est déjà tenu mille fois, et en revient à la même conclusion : que continuer sa vie sans fils ou sans fille à élever, avec cette impression que le reste du monde avance tandis qu'elle-même reste sur la touche, elle n'arrive pas à l'envisager. Peu lui importe que ce soit une histoire d'instinct maternel ou de pression sociale qui pèserait sur les femmes depuis le début de l'humanité et dont il serait temps de s'affranchir : mois après mois, le désir est toujours là, en elle. Accroché comme une fichue tique.

Elle a conscience, pourtant, que les chances de réussite de cette ultime tentative sont infimes, et qu'il n'y en aura pas de cinquième. Que si, d'ici deux semaines, la prise de sang révèle qu'elle n'est pas enceinte, elle n'aura plus qu'à se résigner. À entamer ce foutu deuil dont a déjà parlé le médecin. Alors elle se force à y penser, malgré tout. Se dit qu'il faudra qu'elle soit forte, qu'elle trouve les ressources pour se dessiner une autre vie que celle dont elle rêvait. Et elle a beau savoir que c'est une idée absurde, elle se met

à repenser à Darwyne, à la possibilité de prendre le relais de sa mère puisqu'elle-même reconnaît ne l'avoir jamais aimé. Et le projet reprend racine, comme une alternative insensée mais qui la rassure un peu. Elle repense aux discours écologistes, à cette idée que faire un enfant serait ce qu'il y a de pire en la matière, et elle se dit Non, ils se trompent, elles se trompent. Qu'un enfant comme Darwyne, c'est au contraire ce que la planète peut espérer de mieux pour se remettre de ce que les humains en ont fait, pour recréer les liens perdus avec le monde vivant, visible et invisible. Et elle se dit encore que cet enfant-là, même avec sa drôle de tête et ses cheveux pleins de nœuds, même avec ses pieds retournés de bête de foire qu'il s'évertue à ne pas montrer, c'est exactement celui qu'elle voudrait avoir.

Sauf qu'à ce tableau idéalisé, il y a maintenant une ombre dont Mathurine ne sait que faire.

La disparition de Roodney.

L'ancien beau-père.

Elle fait tout pour ne pas y penser, pour ne pas accorder trop de crédit au témoignage du migrant, avant-hier dans sa minuscule baraque, Ce n'est pas le moment de te creuser le cerveau avec de nouvelles questions, Il faut te détendre, là, te détendre et te préparer à l'intervention. Elle invente des explications très rationnelles, se dit que le type a dû repartir dans son pays natal comme l'expliquait Yolanda Massily, qu'il n'a peut-être pas voulu le dire à son ami, qui n'en est peut-être pas vraiment un d'ailleurs. Rien à faire : l'impression qu'il y a autre chose, que cette disparition jamais signalée à personne a à voir avec Darwyne, avec ce qu'elle sait de lui, avec ce qu'elle a vécu à ses côtés, elle s'enracine malgré elle. Ça travaille dans sa tête d'éducatrice.

Regard à sa montre : vingt et une heures pile, N'oublie pas pourquoi tu es là. Elle se lève, se dirige vers le petit réfrigérateur de la chambre d'hôtel. En sort la boîte rangée là dès son arrivée. Et, pull remonté, elle s'attrape le gras du ventre pour se piquer une dernière fois. Ovitrelle : un médicament à base d'hormone de synthèse, pour déclencher l'ovulation. Lancer le compte à rebours avant la ponction. Puis Mathurine se déshabille, et comme rappelé la veille encore par la secrétaire de l'hôpital, elle va se doucher à la Bétadine. Cheveux, corps, parties intimes, elle se désinfecte intégralement avec ce liquide brun qui lui évoque un sang trop foncé. Et tandis qu'elle se frictionne, elle se dit qu'elle aimerait en mettre à l'intérieur de son crâne aussi. Nettoyer son esprit de toutes les sales idées qui l'infectent.

28

– C’est Éliane Brunel. Vous avez cherché à me joindre ?

La même petite voix sèche que la première fois, reconnaît Mathurine, portable calé contre l’épaule.

– Ah oui, merci de me rappeler ! Vous vous souvenez de moi ? L’éducatrice. Je vous avais appelée, au sujet de Darwyne Massily.

– Je me souviens, oui. Qu’est-ce que je peux faire pour vous, cette fois ?

Pas emballée par ce nouveau contact, devine Mathurine. Derrière l’assistante sociale, on entend souffler le vent : l’éducatrice l’imagine en tournée sur le terrain, à la rencontre des agriculteurs dont elle s’occupe désormais. Silhouette rigide en rase campagne, visage fermé comme sur la seule photo qu’elle connaît d’elle. Et peut-être un peu pressée.

– Voilà c’est... Bon, c’est un peu particulier.

– Allez-y, je vous écoute, s’impatiente déjà l’autre. C’est à propos de mon rapport, c’est ça ?

– Non, justement. En fait ça ne concerne pas vraiment l’évaluation.

– ... ?

C’est en salle de réveil que Mathurine a repensé à l’assistante sociale. C’est venu comme ça, alors qu’elle était encore dans les brumes de la fin d’anesthésie, qu’elle redécouvrait les douleurs abdominales causées par la ponction folliculaire. En boucle, presque inconsciemment, elle ressassait les

paroles du migrant dans sa bicoque, quand il lui parlait de son ami Roodney. Comme quoi, peu avant sa disparition, le beau-père avait peur. Peur de la forêt, des bruits qui en provenaient et lui causaient des insomnies. Peur de l'enfant avec qui il vivait à Bois Sec, dont il parlait sans cesse, paraît-il.

Peur de Darwyne, aussi étrange que cela puisse paraître à Mathurine.

Alors, allongée et sonnée sur son lit d'hôpital, elle s'est souvenue.

Les mots, comme tirés du fond d'un puits.

Elle s'est souvenue des phrases prononcées par Karine, dans les bureaux, lorsque toutes les deux elles avaient parlé d'Éliane Brunel. La cheffe de service avait dit quelque chose d'étrangement similaire, a-t-elle réalisé. Quelque chose comme : Éliane, elle avait *peur de la forêt*, ça la *terrorisait*. Mathurine s'est souvenue, aussi, de la description que l'assistante sociale lui avait faite de Darwyne qu'elle avait reçu en entretien, lors de la première évaluation. Qu'il la mettait *mal à l'aise*, oui, c'est ce qu'elle avait dit au téléphone. Qu'à ses yeux, il avait *quelque chose de malsain*, qu'il la prenait *pour son ennemie*, même. Et enfin Mathurine s'est souvenue de cette anecdote qui l'avait juste fait sourire quand Karine en avait parlé.

– Voilà, dit-elle à l'assistante sociale, on m'a raconté qu'ici, il vous était arrivé une... enfin une mésaventure. Que vous vous étiez perdue sur un sentier. Le sentier du littoral, je crois.

Silence.

– Allô ? Vous êtes toujours là ?

– Oui.

La voix soudain plus tendue.

– J'ai dit une bêtise ? glisse Mathurine.

– Non non. (Éliane Brunel attend un instant, reprend sèchement :) Pourquoi vous me parlez de cette histoire ?

– Parce que... je me demandais si vous seriez d'accord pour me dire comment ça s'est passé.

Bourrasque bruyante dans le combiné. Debout dans sa chambre d'hôtel, Mathurine regarde la ville à travers la fenêtre : le beau temps a laissé place à un ciel gris, plafond souillé au-dessus de la foule urbaine.

– Je n'ai pas très envie d'en parler, fait l'assistante sociale. Et je suis occupée, là.

– Ah pardon. On peut se rappeler à un autre moment, peut-être ?

L'éducatrice perçoit un soupir dans l'écouteur. Et croit comprendre que son interlocutrice est plus hésitante que vraiment pressée par son emploi du temps.

– Ce n'est pas un bon souvenir, elle dit enfin.

– J'imagine, oui.

– Et il n'y a pas grand-chose à dire, d'ailleurs.

Silence encore, que Mathurine se retient de briser. Éliane Brunel reprend d'elle-même, vaguement radoucie.

– Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Comment c'est arrivé. Enfin, le sentier du littoral, il est large, et très bien balisé. Pour s'y perdre c'est...

– Je sais, on me l'a déjà dit cent fois, ça. Mais voilà, c'est... c'est arrivé, quoi.

Elle hésite encore. Se lance :

– Bon... Ce n'est pas un secret : je ne suis pas une grande marcheuse, ni une habituée de la forêt. Ce n'est pas mon truc, c'est tout. J'étais juste allée me balader, pour voir à quoi ressemblait l'Amazonie : depuis que j'étais là, je n'y avais jamais mis les pieds. C'était en semaine, il n'y avait pas grand monde. Tout se passait bien, j'étais plutôt détendue, et le chemin était facile à suivre, c'est vrai. J'essayais de voir des choses, comme on m'avait dit qu'il y avait parfois des singes ou des paresseux dans le coin. Et... (Elle fait

une pause.) À un moment, sur la droite, j'ai entendu un bruit, dans les feuilles. Ça devait être un animal, je ne sais pas quoi. Alors je suis allée voir. J'ai...

– Vous avez quitté le sentier ?

– C'est ça. Je n'avais pas l'impression d'être allée très loin, peut-être dix mètres, pas plus. Et quand je me suis retournée pour revenir... Hé bien... J'étais perdue. Je me suis perdue en moins de cinq minutes, en fait. D'un coup tous les arbres se ressemblaient, je ne savais plus du tout dans quelle direction aller.

En habituée, Mathurine pense : le grand classique. Elle sait à quel point cela peut arriver rapidement, pour qui ne prend pas le soin de marquer son itinéraire, ou au moins de regarder d'où il est arrivé. Beaucoup plus que de se faire piquer par un insecte ou un serpent, s'il y a bien un danger en forêt amazonienne c'est celui-là : se perdre.

– Vous avez fait quoi ?

– D'après ce qu'on m'a dit quand j'en ai reparlé, j'ai fait tout ce qu'il ne fallait pas faire. J'ai marché, pendant des heures. J'ai cherché le sentier, en essayant de me retrouver. Mais je crois qu'assez vite c'était peine perdue, sans m'en rendre compte je suis partie très loin. Et la nuit a commencé à tomber et...

Le vent secoue le téléphone. L'éducatrice se figure le paysage autour d'Éliane Brunel : une voiture garée en bord de route, un champ où des brebis pâturent, l'horizon dégagé. Rien à voir avec le décor sombre et fermé dans lequel a dû se dérouler son aventure. La jungle, beaucoup moins accueillante.

– Vous voulez dire que vous avez passé une nuit en forêt ? Sans équipement ?

– Pas une, corrige froidement l’assistante sociale. Deux. Deux nuits entières. (Elle s’interrompt à nouveau, comme replongée dans son calvaire.) Je ne souhaite ça à personne, croyez-moi. On n’y voyait rien du tout, je n’osais pas m’allonger, j’entendais des bruits qui venaient de partout. Je me suis mise à imaginer des choses, à délirer, quoi... Franchement, si... si les gendarmes n’avaient pas lancé les recherches, je crois que j’y serais restée.

Une douleur saisit Mathurine dans le bas du ventre, elle s’approche du lit pour s’allonger, cellulaire à l’oreille.

– Je suis désolée, dit-elle avec sincérité. Je ne savais pas que ça avait été aussi long.

– Hum... soupire l’assistante sociale. Parfois, il m’arrive encore d’en rêver la nuit.

– Je comprends. C’est à cause de ça que vous avez quitté le département ?

– Pas seulement, non. Je ne me suis jamais sentie bien là-bas, je ne sais pas pourquoi. Mais disons que ça a été le déclencheur.

Elle se tait, repensant peut-être à cette époque qu’elle voudrait oublier. Ses deux nuits de cauchemar forestier, sa vie loin de sa campagne et de ses repères culturels. Mathurine se réinstalle sur l’oreiller, cherche la bonne position.

Et la bonne manière de poser sa question.

– Est-ce que... Enfin, excusez-moi, ça va peut-être vous paraître bizarre, mais... Est-ce qu’à un moment, pendant tout ce temps que vous avez passé dans la forêt, il vous a semblé ne pas être seule ?

– ... ? Comment ça ?

– Je ne sais pas. Je pense à une présence, quelque chose qui vous aurait paru un peu... un peu humain.

Mathurine devine des cris d'oiseaux derrière son interlocutrice, martinets noirs, croit-elle reconnaître. Et comme elle reste muette, l'éducatrice dit à nouveau :

– Éliane ?

– Je suis là... glisse alors l'assistante sociale.

La voix minuscule, perdue dans l'épaisseur de ses souvenirs.

– Vous voulez parler de l'enfant ? elle fait enfin. De... De Darwyne Massily ?

Le nom prononcé, Mathurine ferme les yeux, sent son cœur se serrer dans sa poitrine.

Dit :

– Oui. Enfin, peut-être, je... je m'interroge.

Éliane Brunel se tait encore, et il semble à Mathurine que soudain quelque chose les unit. Quelque chose d'enfoui profond dans la mémoire de la rescapée.

– Je n'ai jamais parlé de ça à personne... J'ai toujours cru que c'était mon imagination... Je... Je vous dis, j'ai déliré, je crois. Dans la nuit, j'ai imaginé toutes sortes de monstres, énormes, minuscules, j'ai pris les cris des singes hurleurs pour le rugissement d'un jaguar, j'avais l'impression qu'il était tout près, qu'il me tournait autour... Mais... (Hésitation.) Mais dans la journée, quand je cherchais à retrouver le chemin, j'ai entendu des sifflements qui m'avaient vraiment l'air d'être ceux d'un humain, oui. Et je les ai suivis, comme une imbécile. Je n'arrive pas bien à l'expliquer, mais c'était comme si...

– Comme s'ils vous attiraient vers eux...

– Exactement.

– C'est tout ? Juste des sifflements ?

– Non. Non, ce n'est pas tout...

Respiration bruyante. Au bout du téléphone, Éliane Brunel n'est plus la même personne. Non plus sèche et cassante et distante. Mais fragile et en proie à mille questions ressassées depuis deux années.

– La vérité c'est... Enfin il y a une chose que je n'ai pas dite aux gendarmes. C'est... Si je me suis autant perdue, c'est surtout parce que j'ai suivi des traces... C'était le premier jour, au tout début. Il y avait des empreintes, dans la boue. Quand je les ai trouvées, je me souviens, je me suis dit que j'étais sauvée, que ça allait me ramener vers la ville. Je m'y suis accrochée, je les ai suivies l'une après l'autre. Mais...

– Mais elles portaient dans le mauvais sens... devine Mathurine.

– C'est ça. Droit vers l'intérieur de la forêt.

– Comme si quelqu'un avait marché à *l'envers*...

– Je ne sais pas... Je vous dis, je n'étais plus moi-même à la fin de cette histoire, je ne sais pas démêler ce qui s'est vraiment passé de ce que j'ai rêvé. Mais je me souviens que ces empreintes, on aurait dit celles d'un enfant. (Elle fait une pause, reprend :) Et je sais... je sais que c'est ridicule, mais comme j'étais en train de finir l'évaluation sociale de ce Darwyne Massily, que je l'avais eu dans mon bureau à peine quelques jours avant, que j'avais encore en tête tous les regards hostiles qu'il m'avait lancés, son animosité... Enfin, à un moment je me suis imaginé que c'était lui. Que ces empreintes qui m'attiraient dans les profondeurs de la jungle, c'étaient... les siennes.

Couchée sur le lit, Mathurine demeure immobile, les yeux courant sur la décoration désuète de la chambre d'hôtel. Elle doit rester trois jours ici, le temps que soit réalisée la FIV elle-même, la mise en relation de ses ovocytes prélevés hier avec le sperme d'un donneur anonyme, quelque part en laboratoire. Trois jours d'attente qui, les fois précédentes, ont été interminables, suspendus aux résultats toujours incertains. L'impression de

ne plus rien maîtriser, de ne plus rien avoir à faire, plus de piquêre quotidienne, plus de prise de sang, plus d'échographie. Son sort entre les mains des autres, scientifiques tout aussi anonymes.

Mais là, c'est autre chose qui la préoccupe.

Elle pense à Darwyne, l'enfant prend toute la place.

Darwyne et sa connaissance intime de la forêt amazonienne.

Darwyne et sa capacité à imiter la faune, à attirer vers lui toute espèce animale.

Darwyne et ses pieds seulement tordus en ville, mais qui, elle l'a vu de ses propres yeux, prennent un tout autre aspect dans les sous-bois. Parfaitement retournés, au point de laisser derrière lui des empreintes *inversées*.

Et à l'aune du récit d'Éliane Brunel, tout prend un autre sens, Mathurine reconsidère les événements des semaines passées sous un jour différent. Tandis que dehors, la vie des citadins se poursuit dans les rues fréquentées, elle se revoit en forêt avec l'enfant, la toute première fois. Se souvient de ce moment où il a disparu de son champ de vision, comme avalé par le sous-bois, de cette impression étrange qu'elle a eue ensuite. L'impression qu'il l'avait fait exprès, qu'il était resté là, tout près mais invisible. Elle se dit qu'elle aussi, sans sa prudence d'habituee de la forêt, si elle n'avait pas pris garde, s'il n'était pas réapparu volontairement, elle aurait pu faire comme l'assistante sociale. Se laisser guider par les bruits, chercher des traces humaines, des empreintes auxquelles s'accrocher. Se perdre, peut-être. Et Mathurine pense à Roodney, le beau-père disparu, à ses peurs avouées à son ami migrant, sa peur de la forêt, sa peur de l'enfant. Et elle lui invente un autre destin que celui que raconte la mère Massily à son propos. L' imagine soumis à la même épreuve qu'Éliane Brunel. Attiré par la forêt toute proche du petit carbet, par des bruits, par des cris qui peut-être l'y appelaient. Enfoncé malgré lui dans la sylve profonde. Et, sans gendarme pour venir

l'en sauver, parce que jamais personne n'a signalé sa disparition, parce que Yolanda Massily elle-même le croyait juste parti, elle l'imagine perdu pour de bon, pendant des jours, pendant des semaines.

Perdu à tout jamais.

Et l'éducatrice pense à Darwyne et à Yolanda, à cet amour à sens unique : l'un évident et inconditionnel, visible à tout instant, l'enfant prêt à tout pour avoir sa maman rien que pour lui, pour attirer son attention ; l'autre impossible, la mère incapable d'aimer ce fils dans lequel elle voit le démon, sale et bête et méchant. Elle pense, aussi, à l'attitude hostile de Darwyne à l'évocation de l'ancien beau-père qui, paraît-il, le violentait. À celle qui l'a saisi, aussi, lorsqu'ils ont parlé de la première évaluation menée par Éliane Brunel, dans son bureau. Et alors le rapport entre ces deux adultes que tout semble opposer lui apparaît d'une évidence flagrante.

Deux obstacles aux yeux de l'enfant de dix ans qu'il est.

Un beau-père qui voudrait lui voler l'amour de sa mère.

Une assistante sociale qui voudrait l'en éloigner.

Le mettre dans une autre famille, comme il disait.

Puis d'autres témoignages reviennent à Mathurine. Celui de la grande sœur, Ladymia. Elle se remémore la façon que la jeune fille avait d'évoquer les nombreux amants de Yolanda Massily. Tous ces hommes passés dans sa vie, qui apparaissent *comme par magie*, disait-elle. Puis qui *disparaissent*, c'est le mot qu'elle avait employé, sans que plus personne n'en parle ni sache vraiment où ils se sont enfuis. Et c'est un édifice qui s'échafaude en Mathurine, un édifice qui n'aurait de sens pour personne, incroyable et irréel et impossible à démontrer. Peut-être totalement imaginaire, elle le sait. Mais qui pour elle se dessine comme un possible, quelque chose de tout à fait envisageable. Comme le prolongement de tout ce qu'elle a déjà vu et accepté, de ces choses qui l'ont tant fait rêver.

La face sombre d'une histoire qu'elle trouvait merveilleuse.

L'idée que Darwyne, poussé par un amour filial irraisonné, aurait pu user de ses talents secrets pour un dessein funèbre. Chercher à se débarrasser de tous les adultes dressés entre lui et sa mère. Les attirer dans la forêt comme elle l'a vu attirer pumas, tamarins, toucans, bataras. Les laisser suivre ses empreintes inversées comme une issue trompeuse, qui au lieu de les ramener vers routes et ville, les poussait au contraire toujours plus loin parmi les arbres.

Les amener à se perdre.

À affronter le plus grand danger de l'Amazonie.

Et enfin Mathurine pense au dernier des beaux-pères, rencontré par la mère Massily il n'y a pas si longtemps, encore en place dans la baraque familiale. Ce Jhonson que Darwyne ne semble pas porter non plus dans son cœur. Se dit que, peut-être, l'homme court vers le même sort. Que, sans le savoir, il est en danger.

29

À force, la pluie a fini par s'imposer comme une nouvelle normalité, même plus entrecoupée par la moindre éclaircie. Bois Sec s'est habitué aux vibrations des tôles au-dessus des visages abattus, au goutte à goutte sur les meubles et les lits, brèches trop coriaces pour qu'on cherche encore à les combler, à l'humidité omniprésente, bois gonflés, habits jamais vraiment secs, draps moites sur les matelas aux odeurs de moisi. On a cessé de se plaindre, désormais on se contente de préserver ce qui peut l'être encore, réparations d'urgence en attendant la fin du déluge. Parce que ça va bien s'arrêter un jour cet enfer venu du ciel, hein, on est d'accord ? répète-t-on de fenêtre à fenêtre. Mais que ça puisse devenir pire encore, aucun des habitants du bidonville ne l'envisage.

C'est un cri qui réveille Jhonson en milieu de nuit, un cri accompagné d'un bruit sourd et violent. Il se redresse d'un coup, tiré de rêves qu'il s'empresse d'oublier, rien à sauver dans ces cauchemars à répétition. Il s'assied sur le lit, noir total de la chambre, les draps dans tous les sens, il essuie des gouttes sur son épaule nue. Ça crie encore, loin de la baraque, plus bas dans le quartier, on dirait. Hommes, femmes. Des voix mélangées, désordonnées, pleines de quelque chose qui ressemble à de l'effroi. Jhonson pense, Nom de Dieu, c'est quoi ce bordel ?

– Yolanda ? il dit. Tu entends ça ?

Pas de réponse : couchée sur le flanc dans les tissus froissés, sa petite femme dort d'un sommeil profond, rêve d'on ne sait quoi loin des tourments des jours passés. Le beau-père secoue la tête, émerge un peu plus. Dehors, c'est un vrai vacarme, il y a un truc grave, il se dit. Alors il insiste :

– Hé, Yolanda.

Et de la main il secoue un peu les formes féminines sous le paréo-chemise de nuit.

– Hummm... elle fait.

– Réveille-toi, il se passe quelque chose, là.

Nouveau tapage, un bruit qui évoque de la tôle froissée : Yolanda se redresse à son tour, les yeux hagards dans l'obscurité.

– C'est quoi ?

– Aucune idée.

Mais il faut se lever, il lui semble. Aller voir. Il se met debout, attrape le poignet de sa compagne en disant :

– Viens.

Et à tâtons sur les parois de contreplaqué, en tenue de nuit, ils se dirigent vers l'autre pièce. Le gosse n'est pas là, évidemment, disparu depuis des jours, depuis le coup de sabre, et sûrement mort à l'heure qu'il est. Rien d'autre que la nuit qui semble avoir avalé la totalité du salon. Jhonson se cale dans le chambranle, pousse de la main le rideau de l'entrée. L'extérieur désolé, le terrain que la pluie lave sans répit. On y voit un peu plus clair : les silhouettes du fil à linge, le fauteuil dont le faux cuir a pourri pour de bon. Et les arbres, plus loin, immenses et verticaux.

– Il n'y a rien, juge Yolanda. C'est dehors.

Et elle s'apprête à se recoucher.

Chacun ses problèmes, et elle-même en a suffisamment.

Mais lorsque se fait sentir le tremblement, elle se fige, et Jhonson fait de même.

Le beau-père croit d'abord que c'est le toit qui vrombit un peu plus, l'averse se renforçant comme elle le fait par moments. Mais l'instant d'après il entend encore les cris, celui d'un gars surtout, étouffé mais qui hurle un Attention, ce n'est pas fini ! Et cette fois Jhonson réalise que c'est le petit carbet tout entier qui est en train de rugir, les murs et les meubles et le bout de cuisine, tout se met à s'agiter et à gronder de façon inquiétante. Il cherche du regard les poutres qui tiennent l'ensemble, les devine en train de souffrir, la structure mise à mal, et alors la baraque lui apparaît pour ce qu'elle est vraiment. Un amas de métal et de bois et de moellons en équilibre instable, assemblés en dépit du bon sens, bricolés par des amateurs. Des matériaux putrescents avant même d'être posés, dévorés par les insectes et par les végétaux infiltrés partout. Et Jhonson devine que cette fois, ce n'est pas juste un bout d'auvent qui risque de se décrocher. Non, c'est toute la construction qui est sur le point de s'effondrer sur elle-même, secouée par quelque chose de plus sérieux encore que l'ondée incessante.

Alors d'instinct, il tire Yolanda par le bras, se jette avec elle vers l'extérieur, pieds nus dans la boue de la parcelle, tous deux soudain trempés par la pluie monstrueuse.

Et il s'éloigne du petit carbet qui continue de gémir, sans jamais le quitter des yeux.

Il marche à reculons, sa compagne collée à lui.

Et lorsque le drame arrive, il se dit qu'il est peut-être encore piégé dans un de ses cauchemars. Impossible de croire à ce qu'il devine seulement dans les lueurs nocturnes. Ce n'est pas comme si la bicoque s'écroulait, non, l'impression qu'il a, c'est qu'elle est emportée. C'est ça, oui : à quelques mètres d'eux, la baraque bascule vers l'arrière, en un mouvement qui paraît ralenti tant il est irréel. Murs et toits et fenêtres semblent se

déformer, comme tordus entre les doigts d'un géant invisible. Jhonson et Yolanda entendent s'entrechoquer les meubles à l'intérieur de leur foyer, réfrigérateur contre évier, canapé contre armoire, culbuto d'objets lourds devenus insignifiants. Puis dans un fracas assourdissant, le petit carbet fuit littéralement dans la pente du quartier. Et tandis qu'il dégringole, il embarque avec lui toute la façade : le portail, le béton coulé au seuil et rivé à la terre, les chaises en plastique qui reposaient là, la carcasse couchée de congélateur, tout est arraché de terre avec une violence inconcevable, tout part au loin en une vague titanesque.

Et ça ressemble au début d'une apocalypse.

– Mon Dieu... murmure Yolanda, main écrasée sur la bouche.

Jhonson recule encore, avec elle. Et alors qu'il entend à nouveau hurler des voix humaines, crier la fin du monde en tous lieux à la fois, il devine d'autres catastrophes, d'autres ruptures, d'autres effondrements. Comme si c'était Bois Sec qui mourait sous ses yeux, le bidonville lui-même transformé en marée, dévalant la montagne dans un fracas terrifiant de matériaux pliés, les bicoques et baraques balayées telles les pièces d'une maquette géante. Et comme le sol sur lequel ils reposent tremble lui aussi, Jhonson craint de le voir à son tour se dérober, alors il tire Yolanda en direction de la forêt, se précipite dans les andains en quelques enjambées. Parce qu'ici la terre paraît plus ferme, retenue par les racines des arbres encore sur pieds. Et mollets agressés par les chicots dressés tout autour d'eux, ils attendent là que se termine le désastre.

Impuissants et tétanisés et trempés.

Le rugissement se poursuit pendant plusieurs secondes, les cris de désespoir un peu plus longuement, humains disséminés dans le chaos, vivants, morts, impossible de savoir. Jhonson et Yolanda attendent des minutes qui ressemblent à des heures. Et bientôt c'est le silence qui prend le relais de tout ça, le bruit de fond de la pluie se réinstalle comme si rien ne

venait d'arriver. Et les deux amants sont là, lui en caleçon, elle en paréo, debout dans les broussailles au bord d'un vide immense, gouffre noir et opaque qui s'étend loin devant eux. Avec, au-delà, la ville, la vraie, celle construite en dur et par des architectes sur des terrains plus stables, piquée de lumières éparses qu'alimente la partie officielle du réseau électrique.

Ils attendent encore, piétinent la boue et les feuilles, plantés en survivants sur leur belvédère. Ils n'échangent plus aucune parole, pétrifiés, sous le choc, les sens désorientés. Il n'y a aucune issue devant eux, plus de quartier, plus d'allée, plus de ravine à emprunter pour descendre vers la route. Rien d'autre qu'une plaie géante où s'entassent les décombres, vestiges d'un monde englouti l'instant d'avant. Alors Jhonson lâche le poignet de Yolanda, et se retourne vers la forêt dressée dans leur dos. Il lève le regard en direction des arbres qui les surplombent comme d'invincibles guerriers qui ne fuiraient devant rien, restés debout dans la débâcle. Leurs cimes rasant le ciel noir en une ligne accidentée. Et du sous-bois parviennent à Jhonson les bruits de la jungle, faune nocturne à peine secouée par les tourments des hommes. Sifflements inconnus, hurlements rauques et sourds, cris lointains, hululements improbables. Il n'en déchiffre aucun, rien à faire de ce milieu-là, mais étrangement, après ce qu'il vient de voir et d'entendre, il les trouve presque accueillants, tous ces sons étrangers.

Comme s'ils lui disaient de venir à eux.

De se réfugier dans ce monde plus robuste qu'aucun quartier, ce monde qu'il a toujours pris pour ennemi, un monde à déboiser, à combattre, à redresser.

Comme s'ils l'attiraient.

Jhonson tourne la tête, regarde Yolanda muette à sa droite. Et il lui semble que les mêmes pensées la traversent à cet instant. Qu'elle aussi, choquée et déboussolée, envisage cette voie-là puisque Bois Sec n'existe plus. Alors d'un même mouvement, le couple s'avance en direction de

l'orée, enjambe les troncs couchés et les broussailles qui griffent la peau. Et, à peine vêtus, laissant derrière eux la cité dévastée, ils s'enfoncent dans l'Amazonie.

OceanofPDF.com

Mathurine sort de l'aéroport en faisant rouler sa petite valise, parmi les voyageurs rentrés au pays ou venus découvrir l'Amazonie. La touffeur la saisit aussitôt, brûlante et pesante sur le parking en train de sécher. Le ciel se débat entre bleu intense et nuages épais, semble encore hésiter sur le climat des heures à venir. Tandis que l'éducatrice se dirige vers sa voiture, son cellulaire s'agite dans sa poche, réveillé par le retour du réseau. Yolanda Massily, imagine-t-elle : hier, elle a laissé deux messages à la mère, demandé qu'elle la rappelle au plus vite, C'est un peu urgent, je vous expliquerai. Elle s'installe derrière son volant, consulte le petit écran : Non, c'est Carole, qui a tenté de la joindre dans la matinée. Elle soupire, pose le téléphone sur le siège passager.

Elle circule sur la route longée de fossés à moitié pleins. Des petits arbres sont couchés sur les côtés, poussés pour dégager l'asphalte, au rond-point les véhicules manœuvrent au ralenti pour contourner une flaque : le département a encore essuyé de grosses averses. Une fois chez elle, Mathurine souffle un peu, prend une longue douche. Ces voyages transatlantiques, c'est toujours aussi fatigant, entre le stress et le décalage horaire. Elle passe la main sur son bas-ventre sur lequel ruisselle l'eau, se demande si cette fois, un embryon aura réussi à s'accrocher à la paroi de son utérus de quadragénaire. Si là-dessous, sous cette fichue couche de

graisse qui la dégoûte d'elle-même, il y a une vie. Un miracle en train d'arriver. Elle s'assène, N'y pense pas, la seule chose que tu peux faire c'est attendre à présent, prendre ton mal en patience et attendre.

Attablée sur sa terrasse, grand verre d'eau posé sur le bois, elle compose encore le numéro de la mère Massily, laisse un nouveau message, dit que ça concerne Jhonson, qu'il faut vraiment qu'elle lui parle. Et enfin elle rappelle Carole, qui décroche aussitôt.

– Ça y est, tu as atterri ?

– Oui. Je suis un peu décalée, mais j'ai l'impression que ça va. J'ai dormi dans l'avion. Je vais passer au bureau tout à l'heure, vers seize heures, je pense.

– Ah non, aujourd'hui laisse tomber ! Je viens d'avoir Karine : pour le moment c'est impossible de rejoindre le centre-ville. Toute la route est bloquée.

– Ah bon ? Mais pourquoi ?

– Attends, tu... tu n'es pas au courant ? On ne parle que de ça depuis ce matin.

– Non, non, je... enfin je sors juste de l'avion. Je n'ai même pas allumé la radio.

Carole fait une pause. Puis :

– Il y a eu un glissement de terrain à Bois Sec cette nuit. À cause des pluies. C'est l'horreur, la moitié du quartier s'est fait emporter.

Les secours ont déployé des rubalises sur un large périmètre pour empêcher l'accès au lieu du sinistre, routes barrées, maisons évacuées, tentes militaires installées sur un terrain de foot pour accueillir les rescapés. Mathurine a dû se garer loin, rejoindre à pied la foule massée au bas de Bois Sec. De là où elle se tient, elle ne voit pas grand-chose, des débris de tôle et de bois entreposés en bord de route par des pompiers mobilisés depuis le matin. Et, là-haut, la plaie géante sur la montagne, qu'observent

les badauds avec effarement. Une énorme dépression où affleure la latérite ocre et orange, à l'endroit exact où, la veille encore, s'étalait le bidonville. Il reste des baraques, à droite de la cavité, épargnées par miracle et comme en équilibre au bord du précipice. Des journalistes égrènent face caméra ce qu'ils savent de l'ampleur de la catastrophe, évoquent une quarantaine de morts et autant de sans-abri, s'empressent de préciser combien ce bilan est provisoire. Et les gens parlent en s'inventant des expertises, géophysique, politique migratoire :

– Seigneur, ça devait arriver. Je le savais que cette montagne, elle était instable.

– Ça fait des années qu'on laisse ces gens-là s'installer sans rien faire, et qu'on leur verse des allocations familiales. Tu verras que dans quelques mois, ils auront reconstruit...

Sans compter les experts en cynisme :

– Au moins c'est plus efficace qu'une expulsion par l'État...

Mathurine soupire yeux fermés. Elle se déplace le long des rubalises, le cœur serré, continue de regarder au loin la lentille de glissement, toute cette terre mise à nu par le sinistre. La forêt la surplombe telle une coiffure afro, le sol a tenu bon là où les racines des arbres le tenaient. Forcément, c'est le défrichement qui a fragilisé les pentes, elle conclut comme si elle aussi s'y connaissait un peu. Elle tente de se souvenir, de reconnaître les reliefs. Elle n'en est pas certaine tant la colline est défigurée, mais il lui semble que le petit carbet de Yolanda Massily ne fait pas partie de la zone encore intacte. Que la baraque, elle était là, quelque part, tout en haut de cet horrible cratère. Qu'elle a disparu. Elle voudrait poser des questions, demander aux gendarmes s'il y a une liste des disparus, mais elle sait que c'est trop tôt. Et qui est-elle d'ailleurs, pour s'enquérir de cette famille-là, ni parente ni amie ? Juste une éducatrice attachée de manière déraisonnable à un gamin dont le dossier est apparu un jour sur son bureau.

Elle contourne les camions des secours en file indienne sur le bitume, jette des regards vers les sinistrés qu'elle devine, là-bas, assis sur des bancs ou des chaises de jardin, familles hagardes et démunies autour desquelles s'agitent quelques blouses blanches. Elle espère y trouver les silhouettes de Darwyne, de Yolanda, de Jhonson, mais ne voit que des migrants anonymes. Elle erre encore un peu, écoute encore les discussions qui fusent à droite à gauche, pas plus informées qu'elle ne l'est elle-même.

Et se retourne lorsque, derrière elle, elle croit reconnaître une voix.

– Mais non, je te dis, je n'en sais rien. Personne ne sait rien, personne ne me dit rien. Je te jure, c'est l'enfer. Il faut que tu viennes, là, Gregor, je m'en fiche de ta réunion d'équipe...

Téléphone à l'oreille, la grande sœur de Darwyne est assise sur un bout de trottoir. Elle se lamente, voix étranglée, s'emporte parfois. Mathurine la laisse finir son appel, serrer son Smartphone entre ses doigts aux ongles vert vif, lever vers le ciel son visage plus bouffi que jamais, comme dans l'attente d'un geste divin.

– Ladymia ?

La fille pose sur elle deux yeux rouges et fatigués d'avoir trop pleuré. Elle fronce les sourcils, paraît ne pas la reconnaître.

– Vous vous souvenez de moi ? Mathurine, l'éducatrice.

– Ah oui, soupire-t-elle enfin.

L'air de dire Il ne manquait plus que vous.

– Je suis désolée, c'est... enfin c'est terrible.

La sœur la dévisage.

– Ne faites pas semblant, hein. Ma mère, elle vous détestait, de toute façon.

Mathurine encaisse, pense, Tu devrais la laisser tranquille. Mais elle demande quand même :

– Vous n'avez pas de nouvelles, c'est ça ?

Ladymia serre les lèvres, détourne la tête.

– Aucune. (Elle ferme les yeux.) Elle ne répond pas au téléphone, j’ai laissé quinze messages. Et à Jhonson aussi.

– Je suis désolée, vraiment.

– C’est ça... murmure-t-elle.

L’éducatrice se tait, piétine l’asphalte. Observe encore les gens, victimes, secours, curieux. Les installations d’urgence qui dans quelques jours auront sans doute été démontées, les rescapés à nouveau livrés à leur sort de clandestins, dispersés dans d’autres quartiers pas plus sûrs que ne l’était celui-là. Et la sœur relance, de la colère dans la voix :

– C’est Darwyne qui vous intéresse, hein ?

– ... ?

– C’est pour lui que vous êtes là, non ? Vous vous inquiétez, c’est ça ?

– Oui... Je m’inquiète, c’est vrai.

Nouveau soupir.

– Si vous voulez savoir, ça faisait déjà plusieurs jours que ma mère n’avait plus de nouvelles de lui. Qu’il avait disparu. Et vous savez où il était parti ?

Mathurine reste muette, pas certaine que la question appelle vraiment réponse.

– En forêt. Il a disparu dans la forêt, le pauvre. À cause de ces trucs que vous lui avez mis dans la tête.

31

Vingt-quatre heures ont passé, près de quarante depuis le glissement de terrain. À la radio, à la télé, on ne parle que de ça, de cette catastrophe qui restera comme une blessure dans la mémoire du territoire, on cherche des responsables, élus, État, associations complices de ces installations sauvages. Les fouilles ont avancé, on a trouvé des corps, des hommes, des femmes, des enfants, on a identifié les moins meurtris. On a sauvé des vies, aussi, une gamine coincée indemne sous les décombres, destin miraculeux qu'on se racontera pour oublier un peu l'ampleur des pertes humaines, pouvoir malgré tout dire Merci Seigneur.

Mathurine n'est pas retournée au bureau, impossible de se replonger dans ses évaluations pour le moment. Une seule idée en tête : Darwyne. Elle se persuade que l'enfant est encore en vie, qu'il ne se sera pas fait emporter par le glissement de terrain. Oui, il est vivant, c'est certain, elle se répète. Parce que d'après sa sœur, il est parti dans la forêt, bien avant le sinistre. Et parce que Mathurine sait qu'en forêt, Darwyne ne peut pas mourir, non impossible. Qu'il sait se repérer, se débrouiller, trouver de quoi manger, où dormir. Même plusieurs jours, elle se convainc. Parce que la forêt, c'est son élément, quoi qu'en pense Ladymia. L'endroit où, en réalité, il est le moins en danger.

Hier, en fin de journée, l'éducatrice s'est aventurée sur la colline de Bois Sec, elle a marché jusqu'au sommet, tout près du précipice ouvert par le glissement. Elle a cherché des traces de son passage, elle a crié son nom à travers le sous-bois. Elle est redescendue à la tombée de la nuit, s'est dit qu'il était sûrement plus loin, pas dans ce morceau de jungle périurbaine et fréquentée. Et à présent c'est en voiture que Mathurine sillonne les ruelles aux abords de la montagne, celles qui longent le front boisé, limite bitumeuse entre ville et forêt. Elle rêve de voir surgir Darwyne au détour d'un croisement. Elle n'a pas oublié ce qu'il a dit, une fois, que c'était pour sa mère qu'il revenait toujours de ses incursions forestières, seulement pour elle. Yolanda Massily étant sans doute une des victimes du glissement de terrain, elle se dit par moments que, peut-être, il ne reviendra jamais. Mais elle cherche quand même.

Rêve qu'il rentre malgré tout.

Pour elle, cette fois.

Et elle ne peut s'empêcher de penser, Je serai là, je m'occuperai de toi, je panserai tes blessures. Je t'aiderai à faire le deuil de cette mère maltraitante. Et jamais nous ne parlerons ni de l'assistante sociale, ni de Roodney, ni d'aucun de tes beaux-pères.

Quoi que tu aies fait.

Ce secret-là aussi, je le garderai.

Plus de dix fois déjà elle a parcouru ces rues, contournant la zone interdite au public, encore trop dangereuse. Quand la journée se termine, elle pense Tu ne le trouveras pas, pas aujourd'hui, laisse tomber. Elle continue pourtant de chercher, passe encore devant les centres commerciaux, devant les échoppes, devant les salons de coiffure improvisés sous les toits rouillés, les yeux dans le moindre fragment de forêt coincé entre deux constructions. Elle allume ses phares lorsque le jour décline,

tourne encore et encore, presque machinalement, le trajet comme un symbole infini dont elle ne saurait plus sortir. Elle dépasse un attroupement de quatre-cinq personnes tout près d'une borne à incendie.

Et s'arrête net.

Fait marche arrière, regarde mieux à travers la vitre.

Et le reconnaît, assis sur un moellon au pied des hommes. Presque nu, un caleçon déchiré au bas de son torse épais.

Jhonson.

Il a l'air épuisé, se tient la tête dans les paumes. Un des passants est accroupi à côté de lui, une main sur son épaule. Un autre lui apporte une bouteille d'eau pour le faire boire. Mathurine se gare, rejoint le groupe. Le beau-père semble ne pas la voir.

– Ça doit être un gars de Bois Sec, explique un des types. Je l'ai trouvé là, je ne sais pas comment il est arrivé.

Jhonson vide l'intégralité de la bouteille d'eau, s'en met partout, sur la tête, sur le corps. Ferme les yeux.

– Ça va ? lui demande-t-on.

Le beau-père s'essuie le visage d'un geste gauche. Dit enfin :

– Je... Je ne sais pas...

Il respire bruyamment, reprend ses esprits. Mathurine écoute, en retrait.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu étais dans le... enfin, dans les décombres, quoi ?

– Non... Quand c'est arrivé, j'ai... je me suis réfugié dans la forêt. J'ai tout vu, mon Dieu j'ai vu tout le quartier disparaître, c'était monstrueux. Je voulais redescendre tout de suite, mais comme c'était la nuit, je... je me suis perdu, quoi.

Les hommes échangent des regards compatissants.

– Seigneur...

– J’ai... j’ai vraiment cru que j’allais y rester... J’ai marché, mon Dieu j’ai tellement marché. (Il s’interrompt, reprend :) Je crois que je n’aurais jamais retrouvé la route si je n’avais pas...

– Pas quoi ?

– Si je n’avais pas vu les traces.

Mathurine s’approche pour mieux entendre. Jhonson renifle, rassemble ses souvenirs.

– Il y avait des traces de pas, je les ai suivies toute la matinée. C’est comme ça que j’ai réussi à retrouver un sentier.

– Mon Dieu... Tu as eu de la chance, toi. Allez viens, tu ne peux pas rester là.

Ils s’y mettent à deux pour l’aider à relever son corps affaibli. Le beau-père secoue la tête. Des questions à poser, Mathurine en aurait des dizaines, mais elle se tait, reste muette devant cet homme secoué par ses deux jours en forêt. Elle le regarde marcher, titubant, aidé par les autres, se diriger vers une baraque ouverte sur la route, s’asseoir sur une chaise qu’on lui apporte. Elle entend :

– Mais tu étais tout seul ?

– Non... Non, il y avait ma femme, au début. Yolanda... On est partis ensemble. Mais je ne sais pas... Dans la nuit, avec la pluie, je ne sais pas pourquoi, je... Enfin je crois qu’on s’est séparés et...

Il ouvre deux yeux hagards, comme s’il réalisait seulement.

– Je l’ai perdue, quoi.

32

Comme un voile sombre et gigantesque, la nuit saisit le sous-bois pour la quatrième fois, et lorsque Yolanda le réalise, lève les yeux vers les hauteurs et voit encore s'y fondre les cimes en une masse plus compacte, lorsqu'elle comprend qu'un jour entier vient encore de s'écouler, les tremblements la reprennent. Parce qu'elle sait que la nuit, c'est pire encore que le jour. Alors, les mains dans la boue, elle pousse pour se remettre debout au pied de l'arbre où elle s'est affalée deux heures plus tôt, manque de tomber en se prenant les orteils dans les racines. Et elle se remet en mouvement, un pas après l'autre, un effort à chaque fois. Et elle se remet à pleurer en voyant tout disparaître autour d'elle, le monde se rétrécir pour venir l'avalier. Et, la voix étranglée, elle hurle à nouveau :

– Darwyyyyyyyne !!

Elle regarde autour d'elle, cherche la silhouette humaine dans la foule végétale. Gémit, larmes et rage emmêlées :

– Darwyne... Je sais que tu es là, sale pian dé-gueu-lasse !! Viens sauver ta mère, espèce de monstre !

Mais à défaut d'être silencieuse, la forêt est muette. Rien d'autre que ces cris et ces sifflements et ces soi-disant chants, qui se transforment avec la venue de la nuit. Yolanda avance, yeux plissés pour distinguer ce qui peut l'être encore dans ces ultimes lueurs. Un endroit, il lui faut trouver un

endroit, un coin qui la rassure un tout petit peu, moins incertain que toute cette fange qui la dégoûte et qui l’effraie. Des branches invisibles viennent griffer sa peau nue, s’accrochent aux pans de son paréo devenu haillon et qui seul l’habille encore un peu. Elle descend une pente, mollets entrechoqués, glisse sur ses fesses pour atteindre le bas. Elle devine une rivière qui coule hors de son lit, marche dans l’eau sur quelques mètres, le courant entre les orteils. Lorsqu’elle n’y voit plus rien et que la peur écrase son cœur, elle tend les mains devant elle, évalue les obstacles à tâtons, végétation pliée au-dessus du ruisseau. Bafouille :

– Tu vas me laisser crever, c’est ça. Laisser crever ta mère après tout ce qu’elle a fait pour toi.

Dans l’opacité de la nuit, elle continue d’avancer à contre-courant. Trébuche sur un tronc couché en travers, s’effondre à genoux dans la rivière, se relève en tirant sur son paréo pris dans elle-ne-sait-quoi, le déchire un peu plus. Elle fait d’autres pas parce que s’arrêter ici, c’est impossible, parce qu’il n’y a rien d’autre à faire que de marcher encore. Elle sent enfin du sable sec sous ses plantes balafrées, y met les mains pour être sûre de sa trouvaille, du sable, oui, un bout de plage c’est encore ce qu’il y a de mieux. Alors elle s’y assoit, tâtant les alentours à doigts tendus, casse des branches pour se faire de la place. Et elle ramène ses cuisses à elle, se recroqueville dans une coquille imaginaire qui la protégerait de cet enfer qu’est l’Amazonie, mains jointes sous le menton.

Et elle prie :

– Seigneur Jésus... Toi la Lumière dans les ténèbres... Prends pitié de moi... Toi... Notre Christ... Prends ma prière entre tes mains...

Et elle attend ainsi prostrée sur sa parcelle de sable.

Elle attend que, peut-être, viennent la libérer quelques instants de sommeil. Elle écoute la jungle qui murmure autant qu’elle hurle, les bruits nocturnes venus de partout mais qui lui semblent tous adressés. Il y a ceux

qu'elle connaît désormais, auxquels elle s'accroche en se disant Tout va bien, que ce ne sont que des grenouilles ou des oiseaux ou des singes qui ne lui veulent aucun mal. Et il y a ceux qui surgissent de nulle part, jamais entendus, tous plus étranges et inquiétants les uns que les autres. Sans compter ceux qui lui paraissent proches d'à peine quelques mètres, et les bruissements des feuilles, là juste derrière, comme déplacées par le passage d'une bête dans son dos. Et alors Yolanda s' imagine entourée de monstres de toutes tailles. Des jaguars ou des pumas, parce qu'elle sait que ça existe, que cette foutue forêt est peuplée de ce genre de fauves. Mais aussi des créatures inconnues, des démons malfaisants. Elle imagine des bouches pleines de dents, des dards empoisonnés, des esprits, des fantômes envoyés par le diable lui-même, parce que ces bruits, là, ces grognements, ces hululements lugubres, ce n'est pas possible qu'ils proviennent d'animaux que Dieu aurait créés. Et elle se recroqueville un peu plus, écrase ses paumes sur ses oreilles pour ne plus rien entendre, se persuade qu'elle s'est endormie, que ce n'est qu'un cauchemar dont elle va se réveiller.

Plus tard, après des heures peut-être, elle croit entendre des pas dans la boue.

Des pas qui lui paraissent un peu humains.

Enfantins, peut-être.

Elle dit :

– Darwyne, c'est toi ?

Mais on ne lui répond pas, les sons noyés les uns dans les autres. Alors elle prie à nouveau son Seigneur Jésus Christ de venir la délivrer. Parce que, juge-t-elle, il n'y a que lui qui puisse encore faire quelque chose pour la sauver.

Lorsque le jour revient, Yolanda ignore si elle a dormi, si ses souvenirs sont ceux de ses rêves ou de la réalité devenue tout aussi incertaine. Elle redécouvre ce lieu où elle a passé la nuit, la rivière à ses pieds, les

contreforts massifs des troncs noirs et mouillés. Son corps entier la fait souffrir, plaies et griffures à l'extérieur, estomac noué à l'intérieur, comme s'il avait séché à force de ne plus manger. Elle tente de se relever mais s'effondre aussitôt pour vomir sur la plage en hoquets douloureux, la joue collée au sable. Elle reste là couchée plusieurs instants, se lamente et gémit. Puis à quatre pattes elle se déplace vers la rivière toute proche. L'eau y est sombre et turbide, chargée de mille débris organiques, mais qu'importe à présent : elle y plonge le visage. Lape l'eau comme le ferait un animal, comme si à présent elle n'était plus que ça, une bête parmi les bêtes. Quand des morceaux de feuilles ou des brindilles lui pénètrent la bouche, elle les recrache sur le côté en postillons malpropres. Et quand elle redresse la tête, elle ne réalise même pas combien sa face est brune de vase.

Elle parvient finalement à se remettre debout, mais dans le mouvement son paréo s'accroche encore et se déchire en lambeaux informes, qui ne tiennent même plus sur elle. Après deux tentatives de les nouer entre eux, elle abandonne le tout, se remet à avancer sans plus rien pour la vêtir. Rien d'autre que ce qui reste de vernis sur ses ongles cassés. Elle ne sait plus pourquoi elle marche d'ailleurs, elle ne croit plus en la possibilité de retrouver la ville, un sentier, un chemin, une trace de présence humaine et civilisée, elle est certaine d'être partie très loin, à des kilomètres de Bois Sec et de la lisière de la forêt. Mais elle marche quand même, pour pouvoir se dire qu'elle est toujours vivante. Elle marche sans aucun but, même pas en ligne droite, sinue entre les arbres et les palmiers, yeux mi-clos, vue brouillée, elle suit parfois des sons, parfois des traces prises au hasard pour directions provisoires. Elle pose la main à chaque mètre, ici sur une écorce, là sur des épines qui s'enfoncent dans sa chair et la font reculer de douleur, mais qu'elle n'essaie même pas de retirer.

Yolanda progresse au ralenti, traverse une pinotière, de la boue jusqu'aux genoux, s'empêtre dans les entrelacs d'une forêt de lianes. Elle gravit des pentes en y mettant les mains pour ne pas dérapier, s'écorche la peau sur des roches affleurantes. Elle titube en maudissant encore son fils, l'appelle babouin, macaque, pian, rat, pécari, caïman, toute la faune en renfort de ses insultes, dit :

– Je t'ai mis au monde ici et tu vas m'y faire mourir...

Et à d'autres moments elle s'en remet à Dieu :

– Seigneur, viens-moi en aide... Accorde-moi ta grâce et ton amour...

Au bas d'une pente, du tapis de feuilles mortes lui montent des odeurs piquantes et sucrées, elle repère des taches orange qui lui évoquent des fruits en train de pourrir. Alors elle s'agenouille et en porte des morceaux à sa bouche, une charpie de pulpe mêlée de terre et de litière, l'impression de manger de la forêt. Un instant elle croit que ça lui fait du bien, un peu de sucre, un peu de force. Mais un haut-le-cœur lui dit le contraire, elle vomit le tout sur ses genoux dénudés.

Plus loin elle franchit un petit col, descend derrière en manquant de s'étaler, les pieds pris l'un dans l'autre. Elle gagne une zone encombrée d'un chaos rocheux, blocs noirs et couverts de mousse, un peu partout dans le décor. Et l'idée de contourner l'obstacle ne l'effleure même pas, elle s'y engouffre sans réfléchir. Elle pose ses pieds déjà meurtris sur les arêtes, s'y blesse encore, enjambe des trous qui s'ouvrent en grottes sans fond. Elle s'appuie comme elle peut sur les rochers trempés où s'accrochent des lianes tordues, la progression périlleuse. Et d'un pas maladroit, elle se prend le pied droit dans une fissure, s'y enfonce jusqu'à la cheville. Douleur intense qui la fait vaciller, elle bascule sur le flanc en sentant craquer l'articulation.

Quand elle parvient à dégager son pied, elle le découvre plié par une entorse et largement ouvert par une méchante blessure. Elle le touche, essaie de le bouger, mais chaque tentative lui tire un cri de douleur. Elle

veut se remettre debout, n'y parvient même pas : poser la plante ravive l'algie et la refait tomber.

Alors elle comprend que son chemin s'arrête ici.

Qu'elle n'ira pas plus loin.

C'est en rampant et à la force des bras qu'elle gagne une roche à peine plus plate, s'y affale dos coincé dans un creux minéral. Elle est là, nue au milieu des pierres géantes, réduite à l'attente. Elle bascule la tête en arrière, pleure encore sur son sort, certaine qu'elle va mourir en ce lieu maudit, que jamais personne ne viendra la secourir. Et elle attend puisqu'il n'y a plus rien d'autre à faire. Immobile et perdue, elle laisse le jour dévider ses heures infinies. Et la nuit vient encore, la cinquième il lui semble.

Le jour suivant, elle demeure sans bouger du matin jusqu'au soir, affalée sur sa pierre entourée d'autres plus hautes, cheville rompue, corps usé, estomac à l'agonie. Sa plaie au mollet est déjà rouge et enflée, elle le constate seulement sans rien pouvoir y faire. À défaut de pouvoir manger, elle lèche l'eau qui suinte sur la roche et dans les mousses autour.

Les paupières entrouvertes et mouillées, elle respire bruyamment en observant le plafond boisé. Elle y voit voler des oiseaux dont elle ignore les noms, certains petits, d'autres plus gros, certains plus colorés que d'autres, coups d'aile furtifs parmi les branches épaisses. Fatigue, faim et douleurs unies en elle pour l'affaiblir, elle reste ainsi à regarder ce monde qui ne lui évoque rien et continue de grouiller sans plus se soucier de sa présence. Comme s'il avait compris que désormais cette humaine rivée au sol ne représentait plus le moindre danger.

D'autres jours passent encore, cinq, dix, cinquante, qu'importe, elle s'étonne chaque matin de se découvrir encore en vie. La jambe plus enflée, chaude autour de la blessure, une chaleur qu'elle croit sentir monter en elle, l'envahir organe après organe. Et plus les jours passent, plus Yolanda se

fond dans le décor amazonien, immobile et fiévreuse, la terre sur sa peau comme un camouflage élaboré, son odeur devenue elle-même vaguement sylvestre. L'impression que peu à peu, la forêt la fait sienne. Et jour après jour, elle découvre sans le vouloir d'autres faunes : délivrées de la peur les bêtes lui passent tout près, sans faire de détour. S'approchent, curieuses, même. Ainsi parmi le chaos minéral s'aventure un daguet rouge, qui chemine à pas prudents sur les rochers en équilibre, lui jette deux yeux étonnés, juste quelques secondes, puis s'en va en foulées agiles pour disparaître entre les tiges. Ainsi voit-elle errer un petit groupe de coatis affairés queues en l'air, ignorant jusqu'à sa présence. Plusieurs fois également, dans les houppiers, elle devine des mouvements, des silhouettes noires et jaunes qui sautent de branche en branche, elle croit reconnaître des singes.

Et parfois elle se surprend à confondre toutes ces bêtes avec son fils.

À murmurer un vague :

– Darwyne...

Et chaque soir elle s'endort sans savoir si elle se réveillera.

Mille nuits lui semblent être derrière elle lorsque Yolanda ouvre les yeux dans une semi-lumière, aurore ou crépuscule, qui sait. Comme elle mélange rêve et réel, elle ignore même si elle est vivante ou morte, et peut-être est-elle quelque part entre les deux, d'ailleurs, sur le chemin d'un paradis qui serait long à atteindre mais auquel elle se sait promise. Elle ne sent plus grand-chose de son corps de femme, elle est au-delà, pense-t-elle, perdue dans un mélange de fièvre et de carences de toutes sortes. La jungle autour d'elle baigne dans une étrange pénombre, lueurs éparses et ténues qui révèlent des contours incertains.

Elle tourne la tête, cherche à reconnaître l'endroit. Les rochers lui semblent avoir changé de forme durant son sommeil, pris des silhouettes plus découpées, presque animales. La forêt est différente, elle aussi, les

troncs moins verticaux, à moins que ce ne soit sa vue qui se joue d'elle. Comme les jours précédents, elle devine des animaux en train de se mouvoir dans le paysage, évoluant autour d'elle comme si elle n'existait plus vraiment. Mais à bien y regarder, il lui apparaît que ces animaux-là ne ressemblent à rien de ce que connaissent les humains. Ils ont des couleurs incongrues : ce pécarì est rouge, ce fauve arbore du bleu. Elle jurerait que certains, aussi, ont l'air d'être mêlés, pattes de singe-corps d'oiseau, chenille-lézard, serpent-insecte, des formes intermédiaires qui ne devraient pas être. Comme si un monde insoupçonné se dévoilait enfin à elle, et de derrière un rocher semblent même surgir des silhouettes partiellement humaines, qui l'observent discrètement. Et alors plus que jamais Yolanda se dit qu'elle est en train de sombrer dans la démence, que ces visions-là sont son délire de mourante.

Démons penchés sur son lit de mort.

Alors elle ferme les yeux. Et dans un sursaut d'énergie, comme elle ne l'a plus fait depuis plusieurs jours pourtant, elle se remet à pleurer. Elle pleure parce qu'elle réalise à quel point elle ne veut pas mourir. Elle se remet à prier, aussi, à supplier Jésus de lui venir en aide. Mais ses prières lui paraissent sonner faux. Comme si ici, en ce lieu reculé, dans cette jungle qui semble avoir recouvert la terre entière, mangé les villes et les cités, avalé toute l'humanité pour se venger d'elle ne sait quoi, le Seigneur lui-même ne pouvait plus rien pour elle. Alors elle pleure encore. Et encore, et encore.

Puis les mots lui arrivent.

De très loin.

Montent en elle comme tirés du fond de la terre où elle-même les aurait enfouis.

Des mots jamais prononcés, jamais même pensés.

D'une voix qu'on n'entend presque plus, elle murmure :

– Darwyne... Je t'en supplie, viens... Darwyne, mon enfant à moi... Mon... Mon trésor...

Et dans ces mots beaucoup jureraient qu'il y a l'amour d'une mère pour son fils.

La respiration difficile, brûlante de fièvre, Yolanda se retourne alors sur sa pierre, fait face au ciel bleu nuit que cache la canopée, plafond boisé inextricable. Elle entrouvre les yeux, paupières collées, vision brouillée. Elle attend qu'arrive enfin son heure.

Elle attend un long moment.

Jusqu'à ce qu'au sommet d'un autre rocher qui la surplombe d'au moins deux mètres, sans le moindre bruit, ni branche cassée ni rien, elle croie voir s'approcher une créature.

Une créature qui ressemble à un enfant.

Il a quelque chose de son fils, c'est évident, mais ce n'est pas tout à fait Darwyne. Non, cet enfant-là n'est ni voûté ni refermé sur sa propre silhouette, l'air de s'excuser d'exister. Il se tient droit, le torse ouvert, les bras de part et d'autre, soutenus par des épaules carrées, un long bâton dans la main droite. Comme fier d'être ce qu'il est, rempli d'une assurance qu'elle ne lui a jamais connue. Elle le détaille, et au bas de ses jambes elle ne voit pas d'orteil dépassant du caillou, non, elle voit ce qui ressemble à un talon charnu, et elle se souvient de l'aspect qu'avaient ses pieds avant les premières interventions médicales. Avant qu'avec les médecins, elle ne s'échine à les remettre droit. Ces pieds parfaitement à l'envers, à l'opposé des genoux. Et cette vision lui perce le cœur comme les dards de milliers d'insectes. Du fond de son trou, elle cherche le visage dans le contrejour, à déchiffrer les émotions qui traversent l'enfant à cet instant. Mais elle n'y parvient pas, remarque seulement sa tignasse plus ébouriffée que jamais, avec ses reflets roux, dressée en pointes épaisses au-dessus de sa tête, à la façon d'un petit brasier figé.

– Darwyne... bredouille-t-elle. Viens, mon garçon...

Mais la créature n'en fait rien.

Reste muette en haut de son belvédère. Penche la tête comme pour mieux la regarder, démêler le vrai du faux dans ces mots si nouveaux. Attend un peu. Et d'un bond étrangement silencieux, avec une agilité qui n'a plus rien d'humain, elle disparaît derrière la roche.

Pour ne plus jamais revenir.

Comme si ce moment n'avait pas eu lieu.

Alors Yolanda referme les yeux. Garde la vision en elle comme une des toutes dernières, pas certaine qu'elle soit vraie. Et elle attend qu'enfin tout cela se termine.

Rêve, réalité, vie, mort, qu'importe tant qu'il existe une fin.

OceanofPDF.com

33

Mathurine soulève la moustiquaire de son hamac, pose le pied sur le sol de feuilles mortes. Elle se prépare un café en ravivant les braises de son feu de camp, regarde monter la fumée qui se mêle aux lambeaux de brume piégés dans les ramures. Elle aime ces moments-là, cette aurore forestière où tout semble seulement en train de s'éveiller. Où l'Amazonie paraît douce et fragile, où les oiseaux s'agitent en un chœur polyphonique, où les hurlements des singes roux s'évanouissent dans le lointain. Elle replie sa couchette et sa bâche, refait son sac. Ces derniers temps, elle veille à le charger le moins possible, à ne pas trop forcer. C'est ce qu'on lui a recommandé : de faire attention.

À elle.

Et au bébé.

Parce qu'elle n'est plus toute seule, à présent, qu'elle doit penser à lui, tout le monde insiste là-dessus comme si cet enfant était un peu à eux, comme s'ils avaient tous leur mot à dire sur sa façon de devenir mère. Sûr que si les collègues savaient qu'elle a encore passé la nuit en forêt, toute seule, elles diraient que c'est inconscient, qu'elle ne se rend pas compte, Et s'il t'arrive quelque chose, hein ? Et Mathurine ne saurait pas leur

expliquer. Leur dire qu'ici, elle se sent plus en sécurité que n'importe où ailleurs. Parce que pour elles, la jungle comme elles disent, ce sera toujours un lieu hostile, elle a renoncé à les convaincre du contraire.

Elle inspecte une dernière fois l'endroit, vérifie qu'elle ne laisse rien derrière elle. Et elle se met en route. Chemine à pas lents à travers la forêt, franchit des rivières qui coulent sur des bancs de sable, longe crêtes et talus. Elle repère les signaux, traces laissées par le passage des faunes, bourdonnements des insectes dans l'air lourd du sous-bois, cris venus de loin. Et il lui semble être un peu plus alerte qu'autrefois, plus apte à voir, à entendre, à sentir. Comme si Darwyne lui avait légué cela, une sensibilité accrue à ce monde vivant, à défaut de pouvoir vraiment dialoguer avec lui, comme selon elle il savait le faire. Parfois, il arrive à Mathurine de tomber sur des empreintes qui pourraient être celles d'un enfant, et de se laisser dire que ce sont les siennes, qu'il est passé par là très récemment. Mais sans doute se fait-elle des idées, sans doute veut-elle trop croire à l'incroyable. Elle avance encore, gravit une petite pente. Et elle s'arrête, comme elle le fait à chaque fois en cet endroit précis.

Parce que c'est ici, se souvient-elle, qu'elle l'a vu tel qu'il était vraiment.

Et comme à chaque venue, debout immobile en haut de talus, elle ferme les yeux pour mieux entendre chanter la jungle. Goûte aux cris singuliers des trogons, aux vocalises du troglodyte arada, aux jérémiades des grenouilles allobates.

Et elle rêve que Darwyne fasse partie de ce chœur géant.

Le glissement de terrain de Bois Sec date de deux mois déjà. Les fouilles se sont arrêtées, on a déblayé l'endroit devenu un vaste terrain vague, expulsé tous les habitants encore installés sur les pentes trop fragiles, sécurisé l'endroit pour dissuader ceux qui voudraient revenir. Le bilan officiel est de quarante-cinq morts et trente-huit disparus, un chiffre qu'on sait très incertain tant les autorités ignoraient réellement combien de gens

vivaient là. Et parmi ces disparus, on compte Yolanda et Darwyne Massily dont on n'a jamais retrouvé les corps, malgré quelques recherches dans la forêt avoisinante, motivées par le récit du beau-père. Pour lui, comme pour la grande sœur Ladymia, quel que soit le scénario, mère et fils n'ont pas survécu, et Mathurine a conscience que c'est le plus probable.

Pourtant elle veut croire que Darwyne est encore en vie.

Qu'il est là, quelque part dans cette Amazonie qu'il connaît comme personne, qui l'aura accueilli comme jamais aucune ville n'aurait su le faire. Oui, Mathurine veut croire à une tout autre histoire. Une histoire dont elle seule aurait vraiment connaissance.

L'histoire d'un enfant hors du commun, doté de dons secrets.

L'histoire d'un fils qui aimait sa mère à la folie, et qui aura tout tenté pour qu'elle l'aime en retour.

L'histoire d'un petit humain devenu créature de la forêt, à la fois merveilleuse et monstrueuse.

Elle glisse une main sous son tee-shirt. Caresse la peau moite de son ventre sous lequel pousse la vie. Effleure du doigt le miracle. Elle peine encore à réaliser qu'à son tour elle sera bientôt mère : après deux années de combat et quatre tentatives de FIV, elle y est parvenue. Une idée qui l'enthousiasme autant qu'elle la terrifie. Elle se demande qui sera cet enfant qui va grandir à ses côtés, élevé par une mère seule. Elle se jure de l'aimer, de le chérir, d'accompagner tous ses instants. Elle se fait des promesses à l'infini, qu'elle ne sera pas une Yolanda, qu'elle sera à l'écoute, qu'elle ne cherchera pas à redresser ce qui n'aurait jamais dû l'être, qu'elle ne fera pas un monstre de ce fils ou cette fille. Elle pense J'y arriverai, je serai une bonne mère, je l'ai tellement voulu, ce bébé. Mais au fond d'elle-même, elle a conscience qu'en vérité elle n'en sait rien du tout. Que Yolanda

Massily, elle aussi, aurait préféré aimer Darwyne comme elle a su aimer sa fille. Alors Mathurine se dit juste qu'elle fera comme elle peut. Que la seule chose qu'elle soit en mesure de se promettre, c'est d'essayer.

Essayer de toutes ses forces.

Visage tourné vers les cimes, elle ouvre les yeux.

L'ouïe soudain en alerte.

Parmi les mille bruits forestiers qui lui parviennent de tous côtés, un se détache à présent, venu de très loin, à peine audible. Elle ne saurait le définir, dire s'il s'agit d'un sifflement, d'un gloussement, d'un cliquetis, et encore moins le rattacher à une espèce qu'elle connaîtrait, oiseau, mammifère, amphibien. Mais maintenant qu'elle se concentre, il lui semble n'entendre plus que lui. Comme s'il lui était adressé. Alors Mathurine tourne la tête, cherche la direction d'où il pourrait venir. Et elle se met en marche, avance pas après pas vers le son forestier. Elle chemine en ligne droite, traverse le sous-bois de part en part, seulement guidée à l'oreille. Elle a beau se souvenir du récit glaçant d'Éliane Brunel, à aucun moment ne lui traverse l'idée qu'elle pourrait se perdre. Confiante en son expérience. Ou confiante en Darwyne, peut-être. Convaincue qu'à elle, au moins, il ne veut aucun mal. Elle marche ainsi un long moment en pleine Amazonie, attirée par ce son inconnu, s'aventure dans un secteur où elle ne s'est jamais rendue.

Jusqu'à ce que devant elle surgisse un arbre immense, devant lequel elle s'arrête.

Elle ignore de quelle essence il peut s'agir, se contente de contempler ce tronc géant lancé vers les cimes, dépassant sûrement ses semblables au-dessus de la canopée. L'énorme excroissance poussée à mi-hauteur, une verrue de bois aux replis gorgés de mousse. L'emprise impressionnante de ses contreforts sur le sol forestier, un réseau de murailles déployé dans toutes les directions. Elle reste un instant immobile, minuscule à son pied, à

l'observer. Elle en fait le tour en enjambant ses racines. Peut-être guidée par des empreintes discrètes dans l'humus, elle s'enfonce entre deux contreforts, s'approche de sa base.

Et y découvre, trônant sur un repli ligneux érigé en monticule, un objet qu'elle reconnaît, comme posé là spécialement pour qu'elle l'y trouve. Une tige allongée et percée de trois trous, sculptée au couteau dans un bout d'os blanc sale. L'appeau utilisé par Darwyne lors de leur toute première marche en forêt, se souvient-elle. Pour attirer les tamarins. Mathurine le saisit, le caresse d'un geste du pouce. Elle le porte à sa bouche, cherche la manière de souffler dedans.

– *Pffi-i... Pffi... i...* parvient-elle juste à émettre.

Loin de l'imitation parfaite à laquelle elle a assisté quelques semaines plus tôt.

Sifflet en main droite, elle observe encore l'endroit, regarde au-dessus d'elle, rêve d'y voir la silhouette de l'enfant venu lui offrir un tel présent, car elle en est certaine, c'est bien de cela qu'il s'agit, d'un cadeau de Darwyne, ça ne peut être que cela. Puis elle regarde autour d'elle, scrute les murs de bois plié qui l'entourent telle une chambre naturelle, ce fondement d'arbre massif et tentaculaire. Et elle fronce les sourcils lorsqu'elle devine, à sa base, une sorte de trou caché. Une cavité terreuse, que dissimule vaguement un paquet de tiges noires et de feuilles en décomposition. Mathurine s'accroupit, dégage l'entrée en repoussant les débris de la main gauche. Et découvre un amas de petits objets, entassés là comme autant de trésors. Quelques bois flottés, deux-trois cailloux polis. Mais surtout des ossements, réalise-t-elle en fouillant la cachette. Beaucoup d'ossements, destinés à être taillés pour devenir d'autres appeaux, imagine-t-elle en regardant encore celui qu'elle tient entre ses doigts.

Mais cette fois, Mathurine considère cet artisanat sous un autre jour.

Trouve que ces fragments d'os, sculptés en sifflets ou encore bruts, blanc-gris et lisses, lavés par la forêt, ils paraissent très humains. Comme les restes d'hommes et de femmes égarés en Amazonie, à jamais disparus. Les restes des beaux-pères. Et, qui sait, ceux d'une mère dont le monde ignorerait le vrai destin.

OceanofPDF.com

Remerciements

Aux nombreuses femmes et aux quelques hommes qui ont accepté de m'accorder un peu de leur temps lors de la préparation de ce livre : sans elles, sans eux, il n'existerait sans doute pas.

En Guyane française, un immense merci aux travailleuses sociales en protection de l'enfance, tout d'abord, pour m'avoir sensibilisé à l'immense complexité de leur tâche : Anne Dabrigeon, Marjolaine Brimboeuf, Peggy Zaragoza, Odile Plachesi, Joëlle Girault, et une mention particulière pour Malika Seffah-Belaidi, Esther Saelens, Christine Boudet, Mégane Gahaly, Ludivine Sobo, Suzy Poribal, Corinne Thomias, et Brigitte Beausoleil, du service des évaluations sociales. Aux infirmières scolaires, puéricultrices, psychologues, éducatrices de la protection judiciaire de la jeunesse, professeures des écoles, membres du réseau Éducation sans frontières, également, pour leur confiance et leur disponibilité : Cathy Malherbe, Marine Busnel, Aurore Goursaud, Aurore Detraux, Bénédicte Undreiner et Anne Desire.

À toute la délégation régionale de Médecins du monde à Cayenne, et notamment à Aude Trépont, Olivier Desruisseaux, Maria Sacramento et Yvio Naude, pour le temps passé avec moi dans les quartiers, et pour la

messe à l'église de Dieu en Christ. À Richardeson Constant pour l'incursion parmi les *petits carbets*. Aux habitants et familles de ces mêmes quartiers, qui ont anonymement accepté de me parler de leur quotidien.

Au professeur Franck Launay pour ses éclairages sur les malformations des membres inférieurs. À Séverine Krouch pour les récits de PMA. À Maël Dewinter et Cécile Richard-Hansen pour les mille détails naturalistes. À Olivier Copin pour son accueil guyanais toujours aussi chaleureux.

Aux auteurs et réalisateurs dont les œuvres brillantes auront nourri ce récit, et notamment à Jean-François Beauchemin, Stephen King, Gabriel Tallent, Philippe Descola, Alain Damasio, Joe R. Lansdale, Ali Abbasi et John Ajvide Lindqvist, Todd Phillips et Scott Silver, et bien sûr Charles Darwin.

À mon éditrice, Nathalie Démoulin, encore une fois précieuse et enthousiaste tout au long du projet. À mes relecteurs secrets, qui se reconnaîtront, pour leur œil aiguisé et leur critique sincère.

À Marie, pour sa présence et sa patience, je sais qu'il en a fallu.

Et enfin, à cette créature forestière et magique bien connue des peuples d'Amazonie, *Maskilili* pour les Guyanais, *Curupira* côté Brésil, dont le mythe a bien sûr grandement inspiré ce roman. Puisse-t-elle me pardonner toutes les libertés prises la concernant (surtout lors de mes prochaines marches en forêt guyanaise...).

Table des matières

Présentation

Du même auteur chez le même éditeur

Romans

Livre illustré

Darwyne

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

Remerciements

OceanofPDF.com